Défense de l'Occident

CRIMES DE GUERRE DES ALLIÉS ?

AU SOMMAIRE :

Maurice BARDÈCHE, Austin J. APP, J. FONS, Fabrice LAROCHE,
L. ROHRBACHER, R. P. REICHENBERGER

27, *Rue de l'Abbé-Grégoire*
PARIS (6e)

NUMÉRO SPÉCIAL
39-40

30 €
(rare)

CRIMES DE GUERRE DES ALLIÉS?

AU SOMMAIRE :

Maurice BARDÈCHE, Austin J. APP, J. FONS, Fabrice LAROCHE,
L. ROHRBACHER, R.P. REICHENBERGER

27, *Rue de l'Abbé-Grégoire*
PARIS (6e)

Dans la même collection :

- *L'HEURE DES PAYSANS*, par P. FONTAINE et J. LEBLANC. Penaud.
- *LA JEUNESSE*, par Maurice BARDÈCHE, Liliane ERNOUT, J.-A. FAUCHER, Fr. FERRIÈRE, P. FONTAINE, F. LAROCHE, Jean MABIRE, F. D'ORCIVAL, J. PORTAL.
- *LA QUESTION NOIRE AUX U.S.A.*, par Maurice BARDÈCHE, D.-G. SMITH, Dorothy NOLAND, Ph. KOLT, J.-L. CAZALS, F. LAROCHE, P. HOFSTETTER, P.-A. COUSTEAU.

AUX EDITIONS DES SEPT COULEURS :

- R. PATTEE. — *Le Portugal dans le monde*, 225 p. .... 12 F
- R. ANDERS. — *L'Afrique africaine*, 242 p. ..... 12 F
- A. NICOL. — *La Bataille de l'O.A.S.*, 242 p. ..... 12 F
- P. FONTAINE. — *Les Secrets du Pétrole*, 225 p. ..... 12 F
- R. BRASILLACH. — *Lettres écrites en prison*, 225 p. .. 12 F

27, Rue de l'Abbé-Grégoire — PARIS (6e)
©by *Défense de l'Occident*, 1965

Nouvelle Série — 12e Année

Défense de l'Occident

Mai-Juin 1965 — N° 49-50

Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

Numéro Spécial

CRIMES DE GUERRE DES ALLIES ?

●

SOMMAIRE

Maurice BARDECHE : *Présentation* 5

Première partie : LES CRIMES DE GENOCIDE.

I. *L'extermination des Allemands de Pologne. Massacre du Jagerhof. Massacre du Jésuitersee. Exécutions et tortures de paysans* 9

II. *L'extermination des Allemands des Sudètes. Témoignages sur les conditions d'expulsion des Allemands des Sudètes. Assassinats de civils en Tchécoslovaquie* 19

III. *L'extermination des Allemands de Yougoslavie. Témoignages sur les conditions d'expulsion des Allemands de Yougoslavie. Massacres de prisonniers et de civils. Documents sur les exécutions massives dans le Banat* 26

Deuxième partie : LES CRIMES CONTRE L'HUMANITE.

I. R. A. : *Les bombardements « de terreur » contre les populations civiles. Note sur le bombardement de villes ouvertes. Documents sur les bombardements « de terreur » contre les populations civiles en Allemagne* 47

II. *Les Camps de concentration. Les camps de concentration de Tchécoslovaquie. Témoignages sur les camps de concentration de Tchécoslovaquie : Hodolany, Schomberg, Brünn. Témoignage d'un médecin sur le camp de concentration polonais de Lamsdorf* 59

27, rue de l'Abbé-Grégoire — PARIS (6e) — C.C.P. 65-35-65 Paris

Troisième partie : VIOLS, PILLAGES, MEURTRES.

Austin J. APP : *Le viol des femmes en Europe occupée* .. 69

- *Les Russes en Prusse orientale* 72
- *Les Russes en Silésie* 75
- *Les Russes en Poméranie* 76
- *Les Russes aux Pays Baltes* 77

Quatrième partie : TRAITEMENT DES PRISONNIERS DE GUERRE ET DES TROUPES DESARMEES.

I. A. FONS : *Un camp de prisonniers de guerre* 79

II. F. LAROCHE : *Traitement des volontaires ukrainiens et croates désarmés par capitulation* 81

Cinquième partie : DOCUMENTS.

I. *Assassinats collectifs de prisonniers de guerre (Ariège). Assassinats de prisonniers en France. Le camp des Estivaux* 90

II. *Extraits* 95

Bibliographie 98

Maurice BARDECHE.

Présentation

Ce numéro n'a pas d'autre ambition que d'être un dossier sommaire. Il aurait fallu de nombreuses pages d'exposé, il aurait fallu réunir les éléments d'une énorme enquête pour répondre à la question posée par notre titre. Aucun particulier n'a les moyens de se livrer à cet immense interrogatoire. Seul un gouvernement aurait pu, aurait dû soulever ce grave problème et rassembler les éléments de sa solution. Mais nos gouvernements modernes ne sont libres qu'en apparence. Aucune preuve plus forte ne peut être donnée de leur sujétion réelle que leur silence sur ce point.

⁂

Tout le monde devine quel a été le point de départ de notre enquête. Le refus de prescription des crimes spéciaux dits crimes de guerre ou crimes contre l'humanité ouvre une nouvelle ère d'instruction. Cette ère est désormais illimitée dans le temps à l'égard des personnes, des groupes, et des organisations. Car il est trop clair que les motifs du refus de prescription seront aussi valables dans l'avenir qu'ils le sont aujourd'hui. Il est donc indispensable de préparer les dossiers même très schématiques qui seront ceux de l'avenir, puisque le dossier des crimes de guerre du passé est pratiquement épuisé.

L'étendue des crimes de guerre dont nous avons été contemporains dépasse de loin, on l'a souvent dit, la barbarie des siècles passés. Mais un aspect de cette barbarie est peut-être le plus inquiétant de tous pour l'avenir : c'est le refus de connaître et à plus forte raison d'instruire tout un *pan* des crimes contre l'humanité qui ont été commis pendant ces années funestes. Il y a dans cet entêtement un symptôme d'en-

durcissement qui est peut-être plus lourd de menaces que tous les actes possibles.

Que signifie en effet le refus de sanctionner certains actes qui révoltent la conscience, sinon l'affirmation que ces actes ne sont pas *criminels* et que par conséquent ils sont *licites* et *de pratique courante* dans toute guerre à venir ? Ce qu'un tribunal ne punit pas, c'est ce qui n'est même pas contraventionnel : c'est ce qu'on peut regarder comme *permis* puisque la jurisprudence, se substituant à la loi, s'en désintéresse.

Ce sont ces actes, dont les tribunaux se désintéressent, que nous avons voulu rappeler au public. Et nous l'avons fait en présentant l'ensemble *sous une forme interrogative*, car il ne nous appartient pas de *dire le droit* en ce domaine, mais il est parfaitement légitime que nous nous interrogions sur la convenance de la jurisprudence qui s'est instituée.

*
* *

Les divisions principales sous lesquelles nous avons rangé ce qu'on appelle en imprimerie *la matière*, indiquent assez les questions qui se dégagent d'elles-mêmes. Quand plusieurs centaines de milliers de personnes, en majorité femmes et enfants, sont exterminés en quelques heures, en un lieu qui ne présente pas d'intérêt stratégique capital, dans l'intention de terrifier par les résultats d'une attaque meurtrière, cette opération peut-elle être déclarée dépourvue de tout caractère criminel ? En conséquence doit-on conclure qu'à l'avenir de telles attaques doivent être regardées comme un procédé de guerre normal et irréprochable ? Lorsque des hommes désarmés et éventuellement leurs femmes et leurs enfants, sont assassinés à leur domicile, ou arrêtés arbitrairement et assassinés à l'écart, ou exterminés volontairement par assassinat, mauvais traitements, tortures, uniquement en raison de leur nationalité et de leur race, sous prétexte de vengeance collective et d'indignation populaire, ces actes sont-ils exclus de la définition du génocide et sont-ils également dépourvus de caractère criminel ? En conséquence, le massacre systématique d'adversaires politiques ou simplement de personnes présumées tels ou encore de minorités allogènes doivent-ils être considérés comme des péripéties inévitables et

non passibles de châtiments de toute guerre internationale future ou de ces guerres larvées sous lesquelles on camoufle ordinairement les guerres qu'on fait sans les avouer ? Les transferts de population ont été réalisés pour la première fois à l'occasion de cette guerre, d'une manière systématique et sur une échelle massive ; ils se sont déroulés dans des conditions atroces, causant des pertes humaines considérables ; des documents publiés par le gouvernement allemand lui-même, il ressort que plus de 12 millions de personnes ont été expulsées et déplacées massivement en quelques semaines, entraînant des pertes qu'on évalue à 200.000 morts. On n'aura une idée juste de la nouveauté de ces chiffres dans l'histoire que si l'on veut bien considérer que le fameux exode des Juifs à Babylone qui tient tant de place dans la Bible et dans la légende s'est élevé à 1.784 personnes déplacées d'après une statistique qu'on peut trouver dans le Livre des Rois. Les hébraïsants les plus décidés à regarder ce recensement biblique comme une interpolation ne sont pas arrivés à dépasser le chiffre hypothétique de 10.000 transportés, malgré tous les efforts de leur imagination. On voit par là combien notre civilisation est supérieure à celle des temps bibliques. Là encore, devons-nous considérer qu'il n'y a personne d'autre à accuser que la fatalité ?

Nous avons réservé une section à une situation qui est propre à notre temps. Il n'est pas contraire aux lois de la guerre, en principe, de remettre à un peuple allié un groupe de prisonniers qui ont été capturés sur un autre front et sur lesquels cet allié n'a aucun droit militaire. Mais quand cette remise équivaut à vouer ces prisonniers à la torture et à la mort, n'est-ce pas en réalité un de ces crimes collectifs que la justice poursuit en vain et contre lesquels la loi est impuissante ? Chacun jugera selon sa conscience ce qu'il convient de penser des responsables britanniques qui ont livré aux Russes les volontaires ukrainiens (avec leurs femmes et leurs enfants) qui avaient eu confiance en leur loyauté ainsi que ceux qui ont remis aux Yougoslaves dans les mêmes conditions les volontaires croates.

Bien entendu, ce ne sont malheureusement que des têtes de chapitres. Je ne crois pas que le point d'interrogation s'impose lorsqu'il s'agit du viol, des vols et pillages. Ces faits ont été

classés en tout temps comme contraires au droit des gens. Sur ces divers points, nos dossiers sont fragmentaires. Je n'ai pas pu retrouver en particulier le dossier des viols de Stuttgart par les troupes noires de l'armée française qui provoqua la protestation de l'épiscopat allemand. Les vols et pillages ont été nombreux et divers. Ils sont difficiles à fixer, bien qu'ils soient fort connus. Il n'est pas dans les moyens d'un particulier de recueillir les faits nombreux qu'il faudrait citer.

*
* *

Dans l'ensemble, les pertes et les souffrances du peuple allemand pendant cette guerre ont été inimaginables. Il serait temps qu'on commence à s'en apercevoir. Que signifient les *valeurs* au nom desquelles on prétend que cette guerre a été menée si elles aboutissent à considérer avec indifférence ce que représente de souffrances et d'atrocités la mort de 5 millions d'êtres humains ? 700.000 civils allemands sont morts soit dans les bombardements soit dans les massacres qui ont accompagné les transferts de population. Le nombre des blessés civils est évalué à 800.000, et une partie de ces 800.000 blessés sont devenus des infirmes définitifs. Ces chiffres sont ignorés de la plupart, espérons-le du moins, puisqu'ils ne sont jamais rappelés. Les prétextes dont on colore cet oubli plus ou moins volontaire ne parviennent pas à masquer la mutation de la morale et de la civilisation qui perdent leur caractère d'universalité. Mais comment ne voit-on pas que la règle morale dont se réclament les démocraties devient dérisoire si elle ne s'applique qu'à une partie de l'humanité ? Les prétentions humanitaires qui tiennent tant de place dans nos discours et dans notre littérature ne sont qu'une hypocrisie si elles acceptent des destructions industrielles sans les appeler par leur nom. Trop de renseignements sont aujourd'hui à notre disposition sur la deuxième guerre mondiale pour que le silence soit non pas justifié — il ne l'a jamais été pour une conscience un peu exigeante — mais simplement tolérable.

Maurice BARDÈCHE.

PREMIÈRE PARTIE

Les Crimes de Génocide

I

L'EXTERMINATION DES ALLEMANDS DE POLOGNE

Les atrocités commises par les Polonais contre les Allemands résidant en Pologne ont fait l'objet d'une enquête administrative des autorités allemandes, dont nous donnons les résultats ci-après d'après les documents officiels dont disposent les archives.

La colonie allemande installée en Pologne était particulièrement nombreuse et groupée en particulier dans la Posnanie autour de Dantzig et autour de Bromberg. Cette minorité allemande résidait en Pologne depuis plus de deux cents ans, c'était surtout une population agricole.

A partir du printemps de 1939 une violente campagne se développa dans la plupart des secteurs de l'opinion polonaise, contre les Allemands de la minorité. Cette campagne de haine fut poursuivie méthodiquement dans toutes les couches de la population et en particulier dans les casernes et auprès des jeunes miliciens des formations para-militaires qui avaient entre 16 et 18 ans et qui prirent une part importante, comme on verra plus loin, aux massacres dramatiques des premiers jours de septembre 1939.

Il s'agit donc, semble-t-il d'une campagne de haine préméditée, alimentée par des fausses nouvelles et des excitations propagées par le gouvernement et par les services officiels, portant essentiellement sur la minorité allemande installée en Pologne depuis fort longtemps, c'est-à-dire présentant tous les caractères de ce que les Tribunaux Internationaux ont nommé plus tard excitation à la haine en raison de la race.

Le résultat fut un massacre systématique de personnes assassinées et torturées uniquement en raison de leur appartenance raciale, c'est-à-dire très exactement ce que le Tribunal de Nuremberg a qualifié de *génocide*. Les rapports des commissions d'enquêtes et des tribunaux allemands ont fixé à 58.000 le chiffre probable des morts et disparus qui ont été exécutés en une semaine. Au 1er février 1940 le nombre des cadavres identifiés

d'Allemands faisant partie de la minorité en Pologne, s'était élevé à 12.857. A ce chiffre de 12.857 victimes identifiées, il faut ajouter celui de 45.000 disparus d'après l'état des constatations officielles des personnes disparues depuis le début de la guerre entre l'Allemagne et la Pologne. On doit les considérer probablement comme ayant également été assassinées, car il a été impossible d'en retrouver aucune trace.

Ces massacres et exécutions sommaires ont été réalisées dans la semaine qui commence le 1er septembre 1939, jour de l'ouverture des hostilités entre l'Allemagne et la Pologne, et les dates du 8 et 9 septembre, dates où toute résistance avait pratiquement cessé sur le territoire polonais.

Les détails des différentes dépositions prouvent que c'était uniquement le fait d'être Allemand et de parler allemand qui servait à déterminer le choix des victimes. On a pu constater en plusieurs circonstances, en effet, que les Allemands qui pouvaient s'expliquer en polonais étaient épargnés.

Les Allemands massacrés ont été désignés la plupart du temps par dénonciation de leurs voisins polonais, en particulier des femmes, qui ont montré une haine et une hystérie tout à fait particulière.

Les victimes ont été massacrées pêle-mêle quels que soient leur âge, leur profession, leur situation sociale, leur confession ou leur sexe. Aucune profession ne fut épargnée : paysan ou propriétaire, instituteur, curé, médecin, commerçant, ouvrier ou industriel. Les victimes n'étaient pas fusillées même après un jugement sommaire, on venait simplement les arrêter chez elles et sans interrogatoire elles étaient immédiatement torturées, frappées, égorgées et souvent aussi bestialement mutilées.

Ces assassinats ont été accomplis dans des conditions qui rappellent beaucoup les circonstances de la Libération en France ou en Belgique. Les principaux exécutants étaient des jeunes qui appartenaient aux milices des formations militaires de la jeunesse, d'autres des groupes de réservistes, également des insurgés en uniforme, des membres de certaines fédérations de sociétés de tir, de syndicats, auxquels était mêlé, bien entendu, un certain nombre de repris de justice. C'est le mélange qu'on a pu retrouver également dans les journées tragiques de septembre 1945.

Les scènes rapportées par les témoins relèvent le plus souvent de la technique du lynchage, mais elles se greffaient sur une mesure d'ordre plus général dont l'initiative avait été prise par le gouvernement polonais. En raison des circonstances le gouvernement polonais avait, en effet, donné par radio, le 1er septembre, l'ordre à tous les gouverneurs régionaux de faire arrêter en masse tous les individus d'origine allemande qui se trouvaient sur le territoire polonais et en particulier les colons agricoles faisant partie de la minorité ethnique allemande installée en Pologne depuis plusieurs siècles.

Il s'agissait d'une vaste opération de police qui avait été préparée soigneusement depuis plusieurs mois, puisque, dans les différentes localités, tous les Allemands furent arrêtés en vertu de mandats préparés d'avance à l'exception de ceux qui venaient d'arriver depuis les dernières semaines.

En vertu de ces mandats d'arrêt, les Allemands furent appréhendés dans le plus bref délai sans qu'on leur donnât aucun motif d'arrestation, et conduits aux différents commissariats de police. Ceux qui furent arrêtés définitivement ou conservés par les autorités policières, furent ensuite groupés en colonnes et dirigés vers un camp de déportation situé à l'est de la Pologne. D'autres furent invités à rejoindre leur domicile, mais ils furent alors arrêtés dans la rue, frappés, maltraités, blessés et souvent pris en chasse par des groupes de partisans. D'autres, enfin, ont été abattus à l'occasion des visites domiciliaires qui accompagnaient l'arrestation ou qui la suivaient immédiatement.

Durant ces visites domiciliaires on prétendait en général rechercher des armes ou on affirmait que les Allemands avaient tiré sur la foule polonaise. Il est bien évident que ces prétextes étaient des provocations : la preuve en fut faite en de nombreux cas au cours de l'enquête. Toutefois, dans la plupart des cas, la provocation était de type encore plus simple. Au milieu de la foule surexcitée qui parcourait les rues de la localité, quelqu'un faisait partir un coup de feu. Immédiatement des hurlements partaient de toutes parts. On criait « les Allemands ont tiré » et on se précipitait aussitôt sur les boutiques et les demeures des Allemands que leurs voisins polonais faisaient connaître.

C'est dans ces circonstances que se produisirent les massacres et les pillages. Tantôt les victimes étaient massacrées sur place dans leur propre domicile ou dans une cour voisine, tantôt elles étaient emmenées dans les environs et abattues dans une forêt ou le long d'un canal ou d'un fossé. C'est presque toujours ce deuxième genre d'exécution qui a été préféré lorsqu'il s'agissait d'exécutions par groupe.

Le genre des blessures (coups de feu dans la nuque, crevaisons des yeux, défoncement de la boîte cranienne et mise à nu du cerveau par des coups de crosse, coups de feu tiré dans le crâne, etc...) présente une très grande analogie et montre que les exécutions eurent tout à fait le caractère du lynchage.

Des familles entières furent massacrées ainsi. En particulier lorsque les Allemands étaient fermiers ou vivaient isolés dans

de petits hameaux campagnards, certaines communautés allemandes ont entièrement disparu.

Les massacres les plus remarquables furent le massacre collectif de Bromberg le 3 septembre ainsi que les massacres collectifs des 6 et 7 septembre : massacre de la colonie d'Eichtorf (36 victimes) — du lac de Jesuitersee (39 victimes) — de Kleinbartelsee (53 victimes) — du Jagerhof faubourg de Bromberg (63 victimes) — de Slonsk après de Thorn (58 victimes) enfin de Tarnova (104 victimes).

Presque tous les hommes et les femmes assassinés ont été trouvés mutilés, leurs cadavres étaient méconnaissables et ils étaient entassés dans des fosses collectives.

Les massacres que nous signalons sont ceux qui ont pu être détectés immédiatement après l'entrée des troupes allemandes en Pologne. Toutefois, il y en eut beaucoup d'autres qu'on ne découvrit que peu à peu, et, en novembre 1939 et le milieu de 1940, on devait trouver encore une vingtaine de fosses contenant de 15 à 30 cadavres. Ailleurs, des Allemands assassinés ou fusillés furent retrouvés sur le seuil de leurs maisons, dans la cour, dans le jardin, au bord de la route, sans sépulture, parfois couverts de branches et de feuillages, souvent enfouis superficiellement, presque toujours horriblement mutilés, les yeux cernés, les dents défoncées, la langue arrachée, le bas-ventre ouvert, le crâne fracassé d'où s'échappait la masse cérébrale, les bras et les jambes brisés, les doigts hachés, le pied et la jambe rompus. Souvent ils étaient attachés l'un à l'autre par des cordes ou des longes ou courroies, souvent aussi ceux qui étaient attachés ainsi avaient été abattus d'une balle dans la nuque. D'autres Allemands qui avaient réussi à s'enfuir furent retrouvés çà et là et leurs cadavres furent découverts plus tard dans des caves, des greniers, des sillons, des buissons, des bois ou des rigoles, dans des champs de pommes de terre ou de betteraves dans lesquels ils avaient essayé de se réfugier pour échapper à ceux qui les poursuivaient. Les bandes étaient surtout formées de jeunes gens armés de sabres, pistolets et de fusils qui, vraisemblablement, leur avaient été fournis, mais souvent aussi simplement de haches, de poignards, de pelles, de pioches avec lesquels ils tuaient leurs victimes.

Les atrocités commises par les Polonais doivent être spécialement mentionnées en raison de l'énormité et de l'ampleur des brutalités. Le nombre des enfants de la minorité allemande assassinés et fusillés, écoliers ou n'ayant même pas encore l'âge de fréquenter les écoles, prouve avec quelle brutalité on a exécuté les mots d'ordre de la campagne de haine exigeant le meurtre des Allemands. Cette brutalité s'est manifestée également dans la haine fanatique avec laquelle on a

persécuté les victimes, bestialement torturées ; plusieurs durent avant d'être assassinées, creuser leur tombe de leurs propres mains.

Des personnes mortellement blessées ont été abandonnées par leurs assassins à une agonie plus ou moins lente. Les malheureux que l'on maltraitait étaient liés des journées entières et on les laissait sans boire ni manger, certains étaient des mutilés de guerre, des gens portant des prothèses, des malades incapables de se mouvoir facilement qui furent contraints à de longues marches.

En signe de mépris on jetait dans la tombe d'Allemands mutilés, des cadavres de chevaux ou de chiens. Dans certains endroits les assassins ont traîné leurs victimes ligotées avec des rênes de chevaux jusqu'à ce que la mort s'ensuive, coupé les nez, crevé les yeux, châtré leurs victimes. Il est à noter que la plupart de ces massacres eurent lieu en présence d'une foule très nombreuse qui excitait par ses cris les assassins. Dans cette foule on pouvait trouver de nombreuses femmes, des jeunes gens, des voisins qui connaissaient fort bien les Allemands vivant dans le village et qui avaient été en excellents termes avec eux pendant des années.

Voici maintenant quelques-unes des dépositions recueillies par les commissions d'enquêtes.

— Massacre du Jagerhof (*document de la commission spéciale de Bromberg*).

« A Jagerhof dans la journée du 3 septembre 1939, 63 Allemands de la minorité âgés de 14 à 76 ans ont été assassinés en plusieurs endroits situés en partie sur le territoire de la ville. Ces victimes avaient été emmenées de leurs maisons par des détachements spéciaux de soldats polonais conduits par des civils polonais en partie armés. Parfois les arrestations eurent lieu à l'instigation de ces civils.

« Le massacre commença à Jagerhof par l'assassinat du pasteur protestant Kutzer âgé de 45 ans, marié, père de quatre enfants de 3 à 14 ans. Les Polonais haïssaient tout particulièrement ce pasteur de la minorité allemande parce qu'il administrait d'une manière exemplaire sa paroisse composée presque entièrement d'Allemands, et que pendant les temps difficiles qui précédèrent la guerre, il encourageait ses ouailles à ne pas quitter leurs foyers. C'est pourquoi à Jagerhof, à l'aube du dimanche sanglant très peu d'Allemands s'étaient enfuis. Le pasteur Kutzer poussait si loin sa sollicitude pour ses paroissiens, qu'il recueillait les réfugiés allemands, même ceux d'autres paroisses, dans sa maison qui jusqu'alors avait

servi de logement aux officiers d'un détachement militaire polonais en garnison à Jagerhof.

« Le 3 septembre 1939 sous prétexte qu'il y avait des armes cachées dans le presbytère et dans le temple protestant, la maison de Kutzer fut visitée par sept différents détachements militaires menés et excités chaque fois par les mêmes civils, et cependant l'accusation de conserver des armes cachées était une absurdité manifeste puisque depuis le début des hostilités des officiers polonais étaient logés au presbytère.

« Bien que malgré les multiples perquisitions on ne trouvât chez le pasteur ni armes ni objets considérés comme dangereux, le dimanche vers 13 h. 30 on vint chercher le pasteur qui se trouvait avec sa famille et des réfugiés recueillis par lui, et on l'emmena. Vers 15 heures apparut un nouveau détachement mené de nouveau par des Polonais habitant à Jagerhof. Toujours sous le même prétexte, ils commencèrent à perquisitionner et après que leurs recherches n'eurent donné aucun résultat, ils emmenèrent le père du pasteur, Otto Kutzer, âgé de 73 ans, le jeune Herber Schonnenberg réfugié âgé de 14 ans, Hans Ninbitz réfugié de 17 ans et trois autres Allemands réfugiés au presbytère.

« Les Allemands que l'on avait arrêtés vers 15 heures sans motif dans la maison du pasteur, furent, ainsi que le prouve le témoignage de plusieurs Polonais et Allemands, conduits à un remblai de chemin de fer non loin du temple protestant. Ils y furent alignés les mains liées le long du remblai avec 12 Allemands arrêtés dans d'autres maisons, et une femme M^me^ Kobke. Devant eux à une distance de 8 mètres se placèrent 12 soldats polonais qui les fusillèrent l'un après l'autre. On avait déjà tué les premières victimes lorsque M^me^ Kobke qui se trouvait à peu près au milieu de la rangée, s'évanouit et s'abattit : son mari avait déjà été assassiné le même jour dans son immeuble. Sans s'occuper d'elle, les Polonais fusillèrent ceux des 18 Allemands qui vivaient encore, après quoi on enleva les liens de M^me^ Kobke et on l'obligea lorsqu'elle eut repris connaissances et avant de la relâcher, à regarder chacune des victimes. Ce spectacle eut lieu en présence d'environ 200 personnes soldats polonais, femmes et civils ».

— Massacre du Jesuitersee (*document de la commission spéciale de Bromberg*).

« Le lendemain du dimanche sanglant de Bromberg, dans la soirée du 4 septembre 1939, 39 hommes appartenant à la minorité allemande de Bromberg et des environs ont été

assassinés par les soldats d'un détachement régulier de l'armée polonaise. Ce massacre eut lieu sur les bords du Jesuitersee situé à 21 kms de Bromberg, le long de la grande route de Lohensalza.

« Parmi les hommes destinés à être tués se trouvaient les Allemands Gustav Gruhl et Léo Reinhard de Zielonke qui, par un heureux hasard, ont échappé à la mort. D'après la déposition de ces deux témoins, dans la matinée du 4 septembre 1939, des hommes, femmes et enfants formant un groupe assez nombreux et parmi lesquels se trouvait Gruhl, furent obligés de marcher dans le fossé longeant la grande route de Lohensalza à 9 kms au sud de Bromberg, les femmes et les enfants furent séparés des hommes et ceux-ci furent alignés devant une mitrailleuse dans une percée de la forêt pour y être fusillés.

« Toutefois, sur l'ordre d'un officier polonais le massacre n'eut pas lieu à cet endroit. Au moment où les Allemands étaient obligés de s'aligner pour être fusillés, arriva un deuxième groupe d'Allemands qui étaient attachés les uns aux autres, le poignet gauche de l'un étant lié au poignet droit de l'autre. Ils suivaient la chaussée. Ce groupe, parmi lequel se trouvait le témoin Reinhard, fut réuni avec le premier groupe qui était déjà aligné en vue de l'exécution. Tous ces hommes accompagnés par des soldats et des gendarmes polonais qui ne cessaient de les malmener, furent conduits au Jesuitersee où ils furent remis à un détachement militaire qui était déjà à cet endroit.

« Tandis que le rapport précédent est fondé sur les déclarations des témoins Gruhl et Reinhard qui au point de vue pénal ne sont pas toutes contrôlables, les indications suivantes reposent presque toutes sur les constatations objectives faites sur les lieux mêmes et basées sur des indices exceptionnellement bien conservés.

« Les 41 Allemands (on a retrouvé 39 cadavres d'hommes), appartenant au même groupe de victimes en partie les mains liées, furent alignés le visage tourné vers l'eau à une distance de 12 à 14 mètres du bord du lac. On a tiré au hasard sur eux avec des fusils, et ainsi que le prouve le résultat de l'autopsie et les projectiles découverts dans les cadavres, avec des pistolets d'ordonnance. Les douilles des cartouches et autres objets trouvés prouvent que les soldats qui tirèrent formèrent un demi-cercle, derrière les victimes, et étaient séparés d'elles par des distances de moins de 5 mètres et de plus de 20 mètres. Ce tir à volonté avait commencé lorsqu'apparut à une grande auteur au-dessus du lac un avion allemand ce qui détermina tous les assassins à se mettre à couvert.

« Six Allemands qui n'étaient pas encore atteints ou griè-

vement blessés profitèrent de l'occasion pour se sauver dans la direction du lac et coururent le long du lac. Le témoin Reinhard réussit à se débarrasser de ses liens qui s'étaient desserrés. En nageant et en pataugeant dans la boue du lac il parvint à se réfugier dans les eaux touffues qui le bordaient, tandis que le témoin Gruhl put se cacher dans une cabane de bain bâtie sur des pieux dépassant l'eau de 20 à 50 cm. Trois autres Allemands essayèrent d'atteindre l'autre rive, deux d'entre eux à l'aide d'un canot se trouvant au bord de l'eau, le troisième en nageant. Pendant cette tentative d'évasion qui ne dura que quelques instants, l'avion allemand s'éloigna et les soldats polonais se remirent à tirer. On tua d'abord les trois évadés mentionnés en dernier lieu qui n'étaient pas encore loin de la rive. Un autre des blessés est, semble-t-il, arrivé en rampant à un vieux bateau placé dans un hangar voisin et y est mort de ses blessures. Les survivants plus ou moins gravement blessés furent traînés le long d'une passerelle de 60 mètres et de là lancés dans le lac. En outre, ainsi que l'a prouvé l'autopsie, les soldats se tenant sur la passerelle ont continué à tirer sur eux. Ce fait a été démontré d'abord par les déclarations des deux témoins qui échappèrent au massacre, dont l'un le témoin Gruhl, put de sa cachette observer tout ce qui se passait. Le même fait a été prouvé ensuite par les nombreuses traces de sang qu'ont laissées les corps traînés sur les planches de la passerelle, ainsi que, conformément aux constatations des médecins légistes, par les objets trouvés dans l'eau ou rejetés sur la rive.

« Les résultats de l'autopsie pour certains, ont montré qu'une des victimes, outre une blessure causée à fleur de peau par une balle, a reçu 38 coups de baïonnette dans la nuque dont un seul fut mortel. Une autre victime à été atteinte à l'anus par une balle tirée en visant cette partie du corps. La sortie de la balle dans la région supérieure de l'abdomen, prouve que le malheureux, sans être couché, avait le visage tourné vers le sol. Plusieurs victimes ont eu jusqu'à 15 blessures causées par ricochets ou de simples éraflures et aucune n'était absolument mortelle. Il y a lieu de supposer que ces dernières victimes, l'examen des parcelles de poumons enlevées aux cadavres l'a prouvé, ont été noyées. On a constaté, en outre, de manière incontestable que les Allemands avaient eu les yeux crevés.

« Il résulte de ce qui précède le fait incontestable que sur les bords du Jesuitersee près de Bromberg un détachement polonais de soldats réguliers a mis à mort 39 Allemands d'une manière presque incroyable : les soldats les ont tué non seulement à coups de fusils mais encore à coups de baïonnettes et de crosses et aussi en jetant dans le lac des hommes gravement blessés.

— Exécutions et tortures de paysans (*déposition de Heinrich Krüger paysan à Tannhofen*).

« Comme on avait plusieurs fois demandé où se trouvait mon fils et que certains habitants du village avaient été fusillés par des soldats polonais, mon fils Heintz, Albert Zittlau, les frères Willi et Heinz Schafer qui s'étaient d'abord cachés dans la grange, s'étaient enfuis le mardi 5 septembre 1939. Le 19 septembre la femme de Zittlau m'apprit qu'elle avait trouvé son mari enterré dans un champ situé à côté de la chaussée non loin du domaine de Rucewko. Elle raconta que seuls la tête et un bras sortaient du sol. Dans le voisinage de cet endroit on avait aussi découvert la casquette de Willi Schafer ; supposant alors que les quatre hommes étaient enterrés ensemble je suis allé à l'endroit en compagnie de quelques Allemands de notre village. Aidés en outre par d'autres personnes arrivées sur les lieux, nous avons ouvert la fosse et en avons retiré mon fils, Zittlau et les frères Schafer. Les cadavres étaient couchés pêle-mêle. Sous les cadavres la terre était imbibée de sang. Je suppose qu'on les a tués tous les quatre lorsqu'ils étaient dans la fosse. On les a enterrés tels qu'ils sont tombés. Le ventre de mon fils était mis à nu, le veston, le gilet et aussi la chemise étaient écartés des deux côtés, le corps était éventré et les intestins en sortaient. On lui avait enlevé les chaussures que nous n'avons pas retrouvées. En outre on lui avait volé son portefeuille contenant environ 40 zlotis, sa montre avec la chaîne et tous les papiers qu'il avait en poche. Heinz Schafer était lui aussi éventré, les intestins sortaient du corps. Heinz Schafer et mon fils avaient les mêmes blessures, en outre les organes génitaux manquaient chez Heinz Schafer, on les lui avait coupés. En effet j'ai vu distinctement des morceaux de muscles et des bouts de boyaux là où étaient auparavant les parties génitales.

« Le paysan Heinrich Wising de Taanhofen qui se trouvait aussi sur les lieux a fait cette constatation : lui et moi nous en avons causé. Nous avons regardé si les corps de mon fils et de Heinz Schafer avaient des blessures d'armes à feu, mais nous n'en avons pas trouvées ».

D'autres dépositions concernent les scènes qui ont eu lieu le dimanche sanglant de Bromberg 3 septembre 1939 ainsi que la marche à pied des déportés au camp de concentration de Lowitsch.

Aux termes de la jurisprudence de Nuremberg, ces actes,

pris isolément, constituent des meurtres, violences ayant entraîné la mort ou tortures. L'ensemble de l'opération, en raison de son caractère spécifique, peut rentrer dans la catégorie des crimes de *génocide*. Après l'occupation de la Pologne par les troupes allemandes, un tribunal siégeant à Bromberg a recherché et puni un certain nombre d'auteurs de ces actes. Aucune action juridique n'a été entreprise contre le gouvernement ou les administrations polonaises que l'enquête allemande semble impliquer dans l'accusation de génocide.

(Documentation tirée de : *Les Atrocités commises par les Polonais contre les Allemands de Pologne*, document rédigé et publié sur l'ordre du Ministère des Affaires Etrangères du Reich, avec pièces authentiques à l'appui. Berlin 1940).

II

L'EXTERMINATION DES ALLEMANDS DES SUDETES

Mai 1945. La guerre était finie et la Tchécoslovaquie délivrée. Le pays des Sudètes, où habitaient trois millions et demi d'Allemands, restait soumis à la loi martiale. L'administration civile était assumée par des comités nationaux tchèques (Narodni Vybor). Le président Bénès avait proclamé dans un décret : « Les Allemands et les Magyars ne sont pas sûrs. Il faut leur retirer l'administration du pays et leurs biens personnels ». Les fermes, l'outillage agricole — tout ce qui concernait l'agriculture — furent confisqués aux Allemands. Ces mesures furent complétées par d'autres, d'ordre policier : insigne distinctif pour les Allemands, limitation des heures d'achat, interdiction d'emprunter les moyens de transport publics, d'assister au culte, défense de marcher sur les trottoirs, de parler allemand et de recevoir des soins dans les hôpitaux. Le président Bénès lui-même avait déclaré dans un discours : « Il faut ne laisser aux Allemands qu'un mouchoir pour pleurer ». Le mot d'ordre par Radio-Prague était : « Mort à tous les Allemands ! »

Dans chaque ville fut créé un camp de concentration, plusieurs même dans les grandes villes. Les peines corporelles furent officiellement rétablies.

Voici par exemple le cas d'Hélène Burger : « Je vous amène ces saletés d'Allemandes » dit le professeur Zelenka en livrant à la foule ameutée vingt femmes, dont certaines avaient 60 et 70 ans. On les frappa sauvagement. Puis Hélène Burger entendit un ordre : « A genoux, p... d'Allemandes ! » Les femmes s'agenouillèrent et on leur coupa les cheveux à l'aide de baïonnettes. Hélène Burger s'évanouit, de l'eau glacée la ranima. Puis un coup de pied lui brisa deux côtes. Enfin, on découpa dans son pied un morceau de chair profond de quatre centimètres. Quand elle revint le soir chez elle, ses enfants ne la reconnurent pas. Plusieurs de ses compagnes d'infortune étaient

mortes sous les coups. Deux s'étaient suicidées. Une autre était devenue folle.

Trois semaines plus tard, Hélène Burger fut transférée au camp de Hagibor, comptant 1.200 détenus répartis en quatre baraques. Pendant le jour, une sœur de la Croix-Rouge tchèque remarquait les femmes jeunes et jolies. La nuit, elle conduisait des soldats russes dans leurs baraques. Certaines femmes furent violées jusqu'à quarante-cinq fois en une nuit.

Et la chronique continue. 5.000 SS furent abattus dans le stade de Prague.

L'ingénieur Franz Resch fut affecté au kommando de fossoiement à Prague-Bokowitz. Voici les faits dont il fut témoin : « Je vis là-bas des milliers d'Allemands, civils et soldats, hommes et femmes, — même des enfants de 10 ans — sauvagement assassinés. On tira sur eux, puis les frappa à mort. Les corps disloqués étaient souvent enduits d'acide chlorhydrique, pour augmenter encore les souffrances. Beaucoup vivaient encore lorsqu'on leur trancha des doigts pour prendre leurs bagues ou alliances. Plus tard, au camp de représailles de Kladnow, je vis verser du goudron brûlant sur le dos nu de certains internés, après quoi on les frappait. Moi-même eus le rein droit arraché à la suite des coups quotidiens ».

Le 10 mai, également à Kladnow, on fit un transport de soldats allemands gravement blessés. Quand ils quittèrent la caserne, on leur lança des grenades à main.

Partout se reproduisirent les mêmes scènes d'horreur. 1.200 Allemands d'Iglau préfèrent se suicider. 350 autres succombent au cours d'une marche à la mort de 33 km. Un autre Allemand d'Iglau est scalpé au tribunal.

Au camp de Freudenthal, des détenus sont abattus, puis jetés dans une fosse. Mais ils ne sont pas morts. Les Tchèques tirent. De nouveau les corps sanglants se redressent hors de la fosse. Nouvelle salve. Les corps tressaillent encore. Des coups de crosse mettent fin à l'horreur.

Au camp de Moravka-Ostrava, la femme d'un paysan, enceinte de huit mois, fut frappée jusqu'à ce que ses espoirs de maternité fussent déçus. Mourante, on lui trancha encore les seins.

L'enfant de Margarete Singbartl, âgé de trois ans et atteint de la diphtérie, mourut parce qu'on refusa de l'accepter à l'hôpital.

***

Voici donc quelques faits. D'autres ne sont pas rapportés, car ils dépassent les limites de l'horreur ou de la perversion.

Mais ceux-ci suffisent déjà pour avoir une vue d'ensemble de la situation.

Aujourd'hui, 500.000 Allemands habitant la Tchécoslovaquie ont été transportés ou déportés (3.000 ont disparu pour la seule petite ville de Saaz). Des centaines de milliers d'autres agonisent dans les camps de travail forcé.

(*Dokumentation der Vertreibung der Deustchen.* Documentation officielle allemande recueillie par Manfred Lütgenhort).

TEMOIGNAGES SUR LES CONDITIONS D'EXPULSION DES ALLEMANDS DES SUDETES

TEMOIGNAGE DU DOCTEUR F.K.

Des hordes sans rien d'humain ont dans mon petit pays depuis le 5 mai 1945 martyrisé des centaines de personnes que j'ai toutes connues, et leur ont fait subir des traitements terribles et souvent mortels.

On évalue le nombre total des Allemands qui ont été transplantés dans cet espace à environ un demi-million. Il y avait dans ce nombre beaucoup de femmes, d'enfants, et également des vieillards. Ils ont été martyrisés dans les prisons tchèques, ils ont reçu des blessures, ou des atteintes à leur santé qui sont graves et durables. Et entre beaucoup d'autres exemples, je peux donner celui de ma femme qui a été déjà opérée deux fois sans pouvoir retrouver la santé ; et également celui de mon ami, le Docteur Preissig, le romaniste bien connu de l'Université allemande de Prague, qui a subi des mauvais traitements effroyables au moment de la soi-disant libération. De même un grand nombre d'autres personnes, parmi les gens que je connaissais très bien, et des petits enfants sont morts de faim et de privations dans les prisons tchèques.

A Prague, des Allemands ont été suspendus par les talons à un bec de gaz, la tête en bas, avec une courroie qui passait à travers les chairs, on les a arrosés d'essence et brûlés vivants comme ce fut le cas dans la Karlsplatz, sur la Rittersgass, et en bien d'autres endroits, en plein jour sous les yeux d'une populace hurlante de joie ; des femmes tchèques qui

n'avaient plus rien d'humain ont dans la même ville pris d'assaut les baraquements où étaient installées les infirmières de la Wermacht ; elles ont massacré ces malheureuses jeunes filles à coups de pied jusqu'à ce qu'elles en meurent ; tandis que d'autres d'entre elles emmenaient une douzaine de ces malheureuses, en chemise, à la Wenzelsplatz et à la Schwerintrass jusqu'au cimetière de Wolschaner, où elles furent chassées comme du gibier, et tuées à coups de mitrailleuse.

Les Allemands qui avaient une situation marquante en Bohême ont été pendus publiquement, d'autres ont été roués de coups jusqu'à la mort dans des prisons ; l'oncle de ma femme âgé de 76 ans fut abattu dans son lit à Giessbuhel, près d'Olmütz ; au hameau de Schonobolin, postérieurement à la capitulation de mai 1945, un autre Allemand mourut étouffé par du purin qu'on lui enfourna et dont on le remplit.

CONDITIONS D'EXPULSION

Une partie de la population du village de Jagendorfer fut expulsée de la manière la plus brutale par des partisans, de leurs habitations dans lesquelles elle avait été ramenée pendant quelques heures avant son départ.

« Après une marche à pied très pénible, ils arrivèrent à Grülich dans un état d'épuisement complet, écrit le docteur Otto Vogel, médecin de l'hôpital de Rothwasser, et qui continue ainsi. Il y avait parmi eux beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfants qui n'avaient reçu aucune nourriture, et les tous petits enfants souffraient tout particulièrement de la faim. A Grülich, il ne fut pas possible de faire continuer la route à ces gens complètement épuisés, et ils furent hébergés dans des baraques de la firme Famo, où il fut nécessaire de leur donner une soupe très légère.

Comme dans les baraques, un certain nombre de décès s'était déjà produit, il parut nécessaire au médecin alors en exercice, le Docteur Hubert, de faire entrer environ 200 personnes à l'hôpital de Rothwasser. Malgré les difficultés soulevées par le personnel administratif de l'hôpital, il réussit à faire entrer ses malades. Mais l'hôpital ne pouvait pas contenir un supplément aussi important de malades, et il y eut environ une soixantaine de personnes en excès qui furent hospitalisées au domicile personnel du médecin-chef de l'hôpital. Cependant que les adultes, grâce aux soins qui leur furent donnés et grâce à une nourriture suffisante, purent se remettre de leurs fatigues, il fut impossible par contre de sauver les nourrissons et 22 bébés moururent. Ces petits enfants étaient arrivés à l'hôpital dans un état désespéré, complètement épuisés par la sous-alimentation.

Pour nous, médecins, ces journées furent les plus épouvantables de notre vie de praticien, parce que nous vîmes ces petits enfants mourir entre nos mains, et qu'il était impossible de faire quoi que ce soit pour les sauver ».

Un autre médecin, le Docteur Scheitauer, écrit à propos de ce même chapitre de l'humanité tchèque : « le traitement qu'on a fait subir aux petits enfants de Jagendorfer jusqu'à ce qu'on les hospitalisa à Rothwasser, a été en réalité un assassina prémédité ».

Un jour, un père et son fils furent forcés de se battre à coups de poing dans la figure ; et je fus moi-même une fois obligé de me battre à coups de poing avec un vieil employé de Bleile âgé de 72 ans.

Même les détenus malades ou invalides n'étaient pas dispensés de cet exercice extravagant.

Un boucher de Grülich, appelé Grund, qui avait une maladie de cœur dut être conduit à la suite de cela à l'hôpital, avec une rechute et il y mourut au bout de quelques jours.

Les suites de ces mauvais traitements étaient naturellement causes de décès !

Un juriste, le docteur Fritz Frankl de Grülich, qui était infirme depuis l'enfance fut malgré ses demandes répétées maintenu dans le nombre des détenus contraints aux exercices. Lorsqu'on dû à la fin le transporter à l'infirmerie, son état était si grave qu'il mourut presque aussitôt.

Adolf Bartoschek de Schildberg, qui lui aussi fut transporté trop tard à l'infirmerie resta plusieurs jours entre la vie et la mort.

Un certain Felkel de Grülich, mourut d'un coup qu'il avait reçu.

Robert Langer de Nieder-Ullersdorf, se suicida.

Il y eut des mauvais traitements jusqu'à l'hôpital de Rotwa. L'instituteur Willy Exner eut la figure arrosée avec l'eau des W.C. et plongée dans les excréments.

Madame Bertha Kottek perdit l'ouie et la vue par suite de mauvais traitements. Au cours d'une perquisition, on trouva un jour une espèce de sabre de théâtre ; à cause de cela, son mari fut massacré jusqu'à ce qu'il en mourut ; et Madame Kottek elle-même dut assister à la scène, on la traîna par les cheveux pour qu'elle soit présente devant lui, et on la força à laver son sang.

K. J.

TEMOIGNAGE DE GEORGES GLAUBITZ A BOCHOLT

Le village de Totzau dans lequel ma famille s'était réfugiée à la fin de la guerre, se trouve sur la route qui conduit en Bavière. Sur cette route se trouvent encore la poste, une auberge et deux autres maisons qui appartiennent à l'agglomération de Totzau. Un matin, deux miliciens tchèques se trouvèrent à l'auberge de Totzau et y rencontrèrent un S.S. Ils tirèrent sur lui, il répondit, en tua un, blessa l'autre, et réussit à s'enfuir. Presque aussitôt après, se déchaînèrent les représailles des Tchèques. Les miliciens se ruèrent sur ce village et commencèrent d'abord par tuer tous ceux qu'ils trouvèrent dans les quatre maisons du hameau, c'est-à-dire environ vingt personnes. Parmi eux se trouvaient un vieillard de quatre-vingts ans, un petit enfant d'un, an une jeune fille qui avait une maladie de cœur et qui était âgée de vingt ans et qui fut tuée dans son lit. Les cadavres furent ensuite entassés comme un tas de bois, et les habitants de Totzau furent obligés de se réunir autour de ce tas de cadavres et de leur creuser des tombes.

Quelques jours plus tard, la milice tchèque fit une seconde expédition sur le village ; elle commença par l'encercler entièrement et par réunir tous les habitants sur la place du village ; le chef commença par crier : « tous les nazis dehors ! » Il y avait seulement cinq membres du parti. Il cria : « cinq cochons d'Allemands ce n'est pas suffisant, j'en veux au moins vingt ». Pêle-mêle et au hasard on sortit alors quinze hommes parmi tous les assistants, parmi lesquels se trouvaient un jeune garçon de quinze ans qui était allé rendre visite à sa grand-mère et un vieillard de soixante-quinze ans ; en outre parmi ceux qui avaient été choisi au hasard se trouvait le chef du village, un vieil homme très estimé qui avait toujours fait beaucoup de bien aux réfugiés. Ces vingt hommes commencèrent par subir le supplice habituel aux miliciens tchèques avec matraque de plomb, crosse de fusil, etc... jusqu'à ce qu'ils soient complètement couverts de sang, les yeux arrachés, les jambes brisées. De temps en temps, on les arrosait d'eau fraîche ou d'eau vinaigrée pour qu'ils conservent leur conscience et puissent souffrir davantage. Après plusieurs heures de supplice ; les vingt hommes furent fusillés.

Pendant tout ce temps la population du village devait assister en silence à la scène : aux fenêtres se trouvaient braquées sur elle, une grande quantité de mitrailleuses...

signé : Georges GLAUBITZ

(Extrait de *National Zeitung*, 31 *janvier* 1964).

MEURTRE DU CONSEILLER AU LANDRAT DE TROPPAU, JOSEPH CZECH

Ce jour-là (2 octobre 1945) Monsieur Czech fut arrêté dans sa maison par un tchèque en uniforme venant de Radun, près de Troppau, qui le présenta comme membre de la Sûreté Nationale tchèque (*Narodni Vybor*) et le conduisit à la maison d'arrêt.

Le tchèque qui procéda à l'arrestation accusa Monsieur Czech à la Sûreté de Raase d'avoir, quand il était conseiller au Landrat de Troppau, désigné son père pour une expulsion.

Sur ce point, on doit faire la remarque suivante : d'après la déclaration de sa sœur, Monsieur Czech n'a jamais rien eu à faire avec une telle décision, en outre l'expulsion de ce soi-disant père ne fut jamais effectuée ; toutes ces circonstances indiquées furent confirmées postérieurement par les autorités tchèques elles-mêmes. Naturellement cette confirmation eut lieu quand Monsieur Czech était déjà mort d'une façon épouvantable. De cette manière le but était complètement atteint, on avait tué un Allemand de plus.

A la prison, Monsieur Czech fut aussitôt frappé d'une façon épouvantable, de telle sorte qu'il saignait de tous les côtés ; vers trois heures du matin on le ramena à sa demeure pour y faire une réquisition.

Sa sœur fut extrêmement effrayée quand elle vit en quel état on lui ramenait son frère.

Ensuite on le ramena à la prison où pour la deuxième fois il fut maltraité de la façon la plus sadique.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, on le ramena une seconde fois chez lui pour dire adieu à sa mère et à sa sœur. Il était à ce moment-là complètement méconnaissable ; son visage était prodigieusement gonflé et le sang coulait tout autour.

De sa maison, Monsieur Czech fut alors amené à la gendarmerie du village voisin, Spachaudorf distant de quatre kilomètres. Mais de quelle manière épouvantable ! On le força

d'abord à enlever ses chaussures, puis on lui passa une corde autour du cou dont l'extrémité était attachée à une bicyclette qu'il dut suivre en courant tout le long de la route. Pendant tout ce trajet il fut continuellement battu à coups de gourdin.

Arrivé à Spachaudorf, alors commença la fin de son martyre. Je laisse maintenant sa sœur parler elle-même, et je ne change pas un mot à sa déposition. On verra à quel délire de malade appartient cette manière de mettre à mort un homme innocent.

Sa sœur écrit : « On commença à lui brûler les mains, ensuite il fut collé au mur, et on lança autour de lui des poignards avec lesquels on réussit à lui couper les deux oreilles. Il fut ensuite frappé sur la tête à coups de chaîne et de pédales de bicyclette, jusqu'à ce qu'on lui fractura le crâne.

Tout ceci se passait publiquement, ses cris pouvaient s'entendre de toutes parts, et le village entier fut témoin de cette scène effroyable.

Pour finir, on le piétina à coups de pied, pendant si longtemps et de tous côtés, qu'à la fin il perdit connaissance.

Alors vers cinq heures du matin environ, on le chargea sur une bicyclette et on l'amena à la plus proche station de chemin de fer, qui était Bennisch. Là, on le jeta du guidon de la bicyclette sur le sol et on le frappa à coups de pédales jusqu'à ce qu'il entre en agonie.

Alors dans cet état, on le transporta au tribunal de Troppau, où la mort mit fin aux souffrances épouvantables qu'il avait endurées ».

Telle est, mot pour mot, la déposition de sa sœur.

(Récit du pasteur J. H.).

III

L'EXTERMINATION DES ALLEMANDS DE YOUGOSLAVIE

L'extermination des Allemands installés en Yougoslavie fut réalisée d'abord par des séries de massacres exécutés sans ordre, puis au moyen d'une législation mise sur pied par le comité anti-fasciste de libération de la Yougoslavie, dans le décret du 21 novembre 1944. Ce comité anti-fasciste se composait exclusivement de partisans communistes groupés derrière Tito et Rancowitz. Les lois du 21 novembre portaient les interdictions et déchéances suivantes :

1) Toutes les personnes d'origine allemande vivant en Yougoslavie perdent automatiquement la nationalité yougoslave, ainsi que la totalité de leurs droits civils et politiques.

2) La totalité des biens de toutes les personnes d'origine allemande, biens immobiliers et mobiliers, doit être considérée comme confisquée automatiquement par l'Etat, et doit être regardée automatiquement comme la propriété de l'Etat.

3) Les personnes d'origine allemande ne peuvent prétendre à aucun droit civil et politique, elles n'ont pas le droit de s'adresser aux tribunaux, ni d'utiliser les institutions existantes pour protéger leurs vies, leurs personnes ou leurs biens.

Par suite de l'application de ces lois, 250.000 Allemands furent mis hors la loi. Ils étaient presque tous des paysans. Leur terre, leurs outils, leurs meubles, même leurs vêtements leur furent aussitôt enlevés. Ce qu'on ne pouvait pas leur enlever, et ce qui demeurait sur eux fut regardé comme leur étant prêté par l'Etat pour leur usage personnel et, pouvait leur être retiré à chaque instant, ou échangé contre des objets analogues de moindre valeur, ce qui se produisait constamment pour les chaussures et les vêtements. Leurs biens et leurs vies devenaient également en vertu de ces lois propriétés de l'Etat ; chaque Allemand devenait par conséquent un objet qui représentait une certaine valeur de travail, et qui pouvait être transféré ou mis en location par l'Etat, et qui pouvait même être détruit. Dans de nombreux cas les Allemands furent loués par l'Etat à des particuliers, mais ils pouvaient aussi être loués ou transférés à d'autres Etats ; c'est ce qui est arrivé à l'égard de la Russie. En outre, les Allemands n'avaient pas le droit de vivre avec leur famille, ils n'avaient aucun droit sur leurs enfants qui, dans des milliers de cas, leur furent enlevés, ils n'avaient aucun droit de faire ou de ne pas faire quelque chose, de rester quelque part ou de s'en aller. Ils étaient à la lettre devenus des objets à la disposition de l'Etat et de l'administration. Cette situation ne s'était jamais vue en Europe depuis l'abolition de l'esclavage, jamais depuis ce temps on avait vu des hommes qui n'avaient le droit de ne posséder absolument rien, car, même ce qu'ils avaient sur eux n'était pas leur propriété, de ne pouvoir acquérir, léguer, ou donner aucune chose, de ne pouvoir en recevoir aucune, de n'avoir droit à aucune distribution de nourriture ou de vêtements, et à qui, lorsqu'ils furent enfermés, ils fut même interdit sous peine de mort de parler ou de communiquer avec les membres de leur famille, à plus forte raison avec des étrangers.

L'innovation la plus grave de cette loi était l'interdiction de demander protection aux tribunaux ou aux institutions de l'Etat. Ceci voulait dire non seulement que les Allemands n'avaient pas le droit de déposer une plainte, ou d'élever une accusation contre qui que ce soit, mais cela voulait dire encore

qu'ils n'avaient le droit d'avoir sur eux aucun papier, y compris même leur acte de baptême qui leur fut enlevé et que les autorités ecclésiastiques reçurent l'ordre de ne pas délivrer sous les peines les plus sévères. Quand des documents ou des papiers étaient trouvés en possession d'un Allemand, ils étaient aussitôt saisis et détruits. En outre, l'interdiction de se plaindre de quoi que ce soit faisait des Allemands des hommes exposés à n'importe quel mauvais traitement, sans que personne puisse être inquiété à cet égard. Il était permis de les voler, de les violer, et de les tuer sans avoir à rendre de comptes. Chacun avait juridiction sur eux et pouvait jouer à leur égard non seulement celui de juge, mais encore celui de bourreau. Cette situation était aggravée par une propagande qui faisait croire aux Yougoslaves qu'en torturant les Allemands, ou en les mettant à mort, non seulement ils avaient leur conscience pour eux, mais qu'ils accomplissaient un acte louable et patriotique. Il est utile d'ajouter que la plupart de ces actes patriotiques furent accomplis par des gens qui n'avaient fait aucune espèce d'opposition au temps de l'occupation allemande et qui se rattrapaient de cette manière-là.

Ces lois s'appliquaient non seulement aux hommes et aux femmes de race allemande, mais d'une façon générale à tous ceux qui étaient nés de parents allemands, quels que soient leurs âges et leurs conditions. Elles s'appliquaient en particulier aux vieillards, aux enfants, aux nourrissons, et même aux enfants qui n'étaient pas encore nés.

Les lois du 21 novembre furent confirmées et étendues à tout le territoire de la Yougoslavie par une loi d'avril 1945. En outre on précisa que ces lois s'appliquaient non seulement aux Yougoslaves de race allemande, mais encore à tous les Allemands qui pouvaient se trouver même accidentellement et par suite d'événements de guerre sur le territoire yougoslave, à l'exception de ceux qui étaient mariés à une femme yougoslave, hongroise, roumaine, etc... ou des femmes mariées à un Yougoslave, Hongrois, Roumain, etc... Il est remarquable que dans cette dernière application de la loi, on ne faisait aucune exception à l'égard des Allemands qui avaient combattu dans les rangs de la résistance contre le régime hitlérien.

Un autre fait digne de remarque, c'est que le pays qui à ce moment-là imaginait et appliquait ce monstrueux régime juridique, était alors membre des Nations-Unies et adhérait par là même à la Chartre de l'Atlantique.

Ces lois avaient en réalité pour but l'extermination totale des Allemands vivant en Yougoslavie, et cette extermination fut obtenue par trois méthodes : liquidation massive, déportation massive, et extermination par la faim et les travaux forcés dans des camps de concentration.

Les liquidations massives eurent lieu presque toutes pendant la période anarchique qui précéda les lois du 21 novembre et furent le fait des organisations de la résistance qui massacrèrent alors des villages entiers. Après les lois du 21 novembre, les liquidations massives cessèrent au contraire, et furent remplacées par des liquidations individuelles permises par la loi, et qui exprimaient surtout le goût du sang et du sadisme auxquels la nouvelle législation donnait libre cours. Cette liquidation individuelle, poursuivie par le moyen des meurtres isolés, dura jusqu'au mois de décembre 1948, et une des dernières victimes fut le Père Adalbert, bénédictin, qui avait dû se réfugier en Autriche, puis en Yougoslavie par suite de sa résistance au National-Socialisme.

La déportation massive commença dans le cours de l'année 1944, et consista à faire partir des villages entiers dans des trains et vers des destinations inconnues. Dans ces déportations on prit les hommes de dix-huit à quarante ans, et les femmes de dix-huit à trente ans, puis de dix-huit à trente-cinq ans. Les vieillards et les enfants étaient mis à part, et restaient sur place. La plupart de ces déportations eurent pour destination la Russie. On estime que le nombre des personnes ainsi déportées s'élève à environ quarante mille. On n'a jamais pu avoir de nouvelles des personnes déportées dans ces conditions. Les enfants arrachés à leurs parents étaient confiés à leurs grands-parents, ou à des voisins, ou à des parents de la famille. On cite le cas d'un vieillard de Filipovo qui eut ainsi à abriter dans sa maison vingt-huit de ses petits-enfants, qui étaient les enfants de ses fils et de ses filles déportés vers la Russie. Par la suite, la plupart de ces enfants devaient d'ailleurs être conduits avec les vieillards dans des camps de concentration.

Après l'occupation du territoire yougoslave par les troupes russes et par les partisans, les Allemands furent rassemblés dans des camps de travail et soumis au régime des travaux forcés. Ces travaux n'avaient en général aucune nécessité, ni même aucune utilité ; mais le but était simplement d'affaiblir au maximum les forces physiques et morales des prisonniers, de manière à briser chez eux toute espèce de personnalité et à les diminuer physiquement et moralement. Le travail commençait à quatre heures du matin jusqu'à la nuit, et ils ne recevaient comme nourriture qu'un petit morceau de pain et une soupe de légumes très claire. Dans les premiers temps les Russes levèrent des commandos qui étaient libérés et remplacés au bout d'un certain temps. Mais quand les comités des partisans remplacèrent l'occupation russe, tous les hommes furent astreints d'une façon continue aux travaux forcés. Les organisations communales de toutes sortes avaient

droit à un contingent de travailleurs qui leur était fourni par la commandanture locale des partisans. Les organisations collectives, industrielles, du canton, avaient également le même droit, ainsi que la plupart des organisations officielles qui se créaient alors. Il y eut donc au début un certain nombre de commandos de travail séparés les uns les autres. Mais bientôt les autorités militaires centralisèrent tous les détenus dans un camp de travail central, d'où les commandos étaient détachés au fur et à mesure des besoins. Ces camps de travail pouvaient même se prêter entre eux les effectifs.

Les travaux forcés s'appliquaient aux femmes, comme aux hommes, et sans aucun égard à la situation de famille. Très souvent des mères durent ainsi abandonner leurs enfants dont elles n'eurent plus jamais de nouvelles. Ensuite, il arrivait souvent que ceux qui avaient pris à leur charge des enfants étrangers étaient envoyés eux aussi dans des camps, si bien qu'ils ne pouvaient plus s'occuper de ces enfants. Cette situation était d'autant plus dramatique que la correspondance était strictement interdite aux personnes d'origine allemande, de sorte que lorsque les enfants étaient séparés de leurs parents il n'y avait plus aucune possibilité d'avoir de leurs nouvelles. La situation des détenus était souvent moins dure dans les commandos de travail affectés d'une manière permanente auprès de certaines usines, de certaines exploitations. La nourriture était meilleure, la liberté plus grande. Toutefois dans certains cas lorsque ces commandos étaient entre les mains de personnes qui avaient une usine particulière, pour les Allemands la situation était encore plus difficile que dans le camp de travail lui-même, et très souvent des travailleurs placés dans ces conditions durent être transférés dans les camps de travail où il moururent au bout de quelques semaines par suite des privations et des coups. Les hommes condamnés aux travaux forcés étaient absolument privés de tout, ils arrivaient à un degré de misère extraordinaire. Quelquefois ceux qui étaient dans des commandos de travail isolés pouvaient grâce à certaines complicités se procurer des vêtements, ou retrouver quelques relations avec leurs familles. Mais dès qu'il y avait un changement de commando, ils étaient immédiatement dépouillés de tout. En général, au bout d'un certain nombre de mois, ils n'avaient plus que des haillons et des guenilles, dont ils raccommodaient les trous comme ils pouvaient, en enlevant des morceaux de fil de fer aux grillages, et en se servant de bouts de ficelle. Il était absolument interdit à toute la population yougoslave quelle qu'elle soit, en dehors du personnel affecté au camp, d'échanger avec les internés aucune parole, ou d'avoir avec eux aucun contact, ou aucune tentative de contact ; en cas de transgression, les

coupables étaient assimilés aux Allemands eux-mêmes, privés comme eux de tout leurs droits, et internés également dans des camps. Une disposition de la loi permettait de louer les hommes soumis aux travaux forcés à des particuliers. Cette disposition, renouvellement des temps anciens du commerce d'esclaves, sauva la vie de beaucoup d'Allemands en leur permettant de se trouver dans des conditions beaucoup moins dures que celles des camps.

Pour les personnes qui étaient inaptes au travail, on organisa dès la fin de 1944 des camps d'internement. Ces camps d'internement devaient recevoir les trois catégories suivantes : enfants, vieillards, malades. Les camps d'internement furent organisés progressivement à partir de la fin de 1944, si bien qu'en septembre 1945 il n'existait plus aucun Allemand, aucune personne d'origine allemande jouissant de sa liberté. La vie dans les camps d'internement était la même que la vie dans les camps de travail, mais la nourriture était calculée de telle sorte que les internés étaient acculés à la mort par la faim, ou à la mendicité, qui était punie de la peine de mort. Quand les malades eux-mêmes ne pouvaient pas rester dans les camps d'internement sans être exposés à une mort très rapide, ils demandaient eux-mêmes à être transférés dans des camps de travail ; il n'y eut bientôt plus dans les camps d'internement que les vieillards et les enfants. La plupart des enfants dont les parents avaient été déportés, ou envoyés dans des camps de travail depuis décembre 1944, furent réunis dans ces camps d'internement où ils moururent presque tous après d'atroces souffrances, car c'était la règle que tous ceux qui n'arrivaient pas à se faire évacuer sur un camp de travail, et c'était le cas sans exception pour les enfants, étaient condamnés à mourir de faim dans un temps très bref.

Dans l'année 1945, l'extermination des Allemands de Yougoslavie pris une forme méthodique : les provinces étaient divisées en régions, et chaque région possédait son camp de travail central, et son camp d'internement. Au bout d'un temps donné, les internés du camp de travail étaient tellement épuisés qu'ils devaient être transférés sur le camp d'internement comme inaptes au travail, et à ce moment-là ils mouraient de faim au bout de quelques semaines. Grâce à ce système, on pensa obtenir assez vite la liquidation complète de toutes les personnes de race allemande vivant en Yougoslavie. Cette situation dura jusqu'à l'été de 1948, moment à partir duquel les camps furent presque supprimés à la fois par suite de la mort de la plupart des internés, et pour des raisons propres à la politique de Tito ; à cette date, le nombre des internés était réduit au total à 42.000, c'était tout ce qui restait des 250.000 Allemands qui habitaient en Yougoslavie à la fin de

1944. On estime, que toutefois 40.000 ont réussi à s'évader vers l'Autriche et l'Allemagne.

Après l'été de 1948, la situation des camps changea et devint comparable à celle des réfugiés en Autriche. Les internés soumis à des travaux forcés reçurent une solde, et aujourd'hui ils ont le droit d'aller et venir autour du camp dans un rayon de trente kilomètres. Ils ont également le droit de faire partie de syndicats. Les malades, et tous ceux qui sont inaptes au travail peuvent à présent se réfugier chez des parents ou chez des amis, dans les lieux qui leur conviennent. Seuls, ceux qui n'ont pas de refuge, sont réunis au camp de vieillards de Karlsdorf Rancowitz, où se trouvent par exemple à l'heure actuelle un certain nombre de prêtres catholiques.

Les mesures prises contre les Allemands de Yougoslavie n'ont pas pour fondement l'attitude de ces Allemands pendant l'occupation. En fait, la plupart d'entre eux n'étaient pas Nationaux-Socialistes, ils n'avaient même aucune attirance vers le National-Socialisme et souvent ils l'ont combattu. De même on a relevé très peu de cas de collaboration entre les Allemands de Yougoslavie et les troupes d'occupation ; presque toujours, au contraire, les Allemands de Yougoslavie se sont servis de leur influence pour éviter des représailles ou des mesures trop sévères sur les populations slaves. On se servit quelquefois comme prétexte de l'existence de l'Association Culturelle des Allemands de Souabe (Schwabesch Deutschen Kulturbundes), mais en fait cette association ne groupait qu'une minorité d'Allemands, elle était purement culturelle, et s'est toujours opposée aux infiltrations du National-Socialisme dans son sein ; en outre l'existence de cette association n'a servi que de prétexte puisque dans de nombreux cas les adversaires de cette association culturelle eux-mêmes ont été massacrés au même titre et de la même manière que ses adhérents.

En fait les déclarations des journaux communistes montrent cyniquement la véritable raison de l'extermination des Allemands. Le *Magyarszo* s'exprime ainsi dans le début de l'année 1945 : « Les autorités n'arrivent pas à comprendre qu'on verse tant de larmes de crocodile sur les Souabes, et qu'on s'obstine à les aider et à leur fournir des moyens de subsistance ; il est incompréhensible que la masse de la population ne voie aujourd'hui que la sévérité des mesures prises et ne tienne pas compte des immenses richesses qui deviennent ainsi la propriété du peuple et de l'Etat ; on s'apitoie à propos de détails sans importance et on néglige la puissance et les capitaux des Souabes que nous devons mettre, qui doivent se trouver mis inconditionnellement à notre disposition. Dans une seule province nous avons ainsi réuni entre nos mains

1.800.000 arpents des meilleures terres, 70 % de la propriété industrielle ; 80.000 maisons, 90 % des entreprises ».

Cette volonté de pillage semble avoir été la véritable raison de l'acharnement des mesures prises contre les Allemands. Elles étaient d'ailleurs impopulaires parmi les Yougoslaves eux-mêmes. On a pu voir en de nombreux endroits non seulement des femmes, mais des hommes fondre en larmes en voyant passer devant eux les colonnes misérables des Allemands déportés même quand ils étaient entièrement des inconnus pour eux et qu'ils venaient de régions éloignées.

C'est de même, grâce à la complicite de la population, grâce à des dons remis clandestinement, que vingt mille Allemands ont pu sauver leur vie en gagnant la frontière. De même, que quinze à vingt mille autres ont pu se cacher dans le pays, et de survivre avec quarante-deux mille Allemands qui ont échappé au régime du camp d'internement.

TEMOIGNAGES SUR LES CONDITIONS D'EXPULSION DES ALLEMANDS DE YOUGOSLAVIE

MASSACRES DE PRISONNIERS ET DE CIVILS

En ce qui concerne les massacres réalisés en Yougoslavie sur des femmes et des enfants aussi bien que des soldats de nationalité allemande ou croate, l'un des principaux responsables est l'actuel ministre des Affaires Etrangères de Yougoslavie Koca Popovic qui était dans ce temps-là Commandant en chef de la soi-disant 2e Armée yougoslave. Les massacres réalisés en Yougoslavie sur l'ordre du Maréchal Tito sont très peu connus pour l'instant en France ; ces exterminations massives sont pourtant celles qui en Europe sont probablement les plus impressionnantes pour l'effroyable année 1945. Elle dépasse de loin tout ce qui est connu jusqu'à ce jour y compris les célèbres massacres de Katyn en Pologne. On en trouve une description d'une part dans un livre qui a paru aux Etats-Unis sous le titre « in Tito's death » chez Carlton-press à New-York en 1962, documentation réunie par Joseph Hecimovic avec l'aide des émigrés yougoslaves des Etats-Unis, et d'autre part dans un acte d'accusation qui a été déposé par l'avocat Schöttler de Recklinghausen auprès du tribunal fédéral de Karlsruhe. Nous donnons le compte-rendu de cette dernière pièce dans laquelle le principal accusé

est Péko Dapcevic ancien membre des brigades internationales en Espagne, chef des partisans Monténégrins de la 4e division prolétarienne monténégrine, chef de la 1re armée des partisans en 1945, et actuellement ambassadeur de Yougoslavie en Grèce.

C'est la traduction de ce dernier document que nous citons ci-dessous.

Destinataire :

Monsieur l'avocat général du tribunal fédéral de Karlsruhe.

Plainte criminelle et demande d'enquête concernant : Dapcevic, Lompar, Petricevic, Jaksic, etc., de nationalité yougoslave, en raison de crimes commis en violation de l'article 211 du Code pénal allemand.

Exposé des faits :

Dans les derniers jours de la guerre, en mai 1945, se trouvaient environ 70.000 ou 80.000 soldats allemands à Kärnten (Autriche) dans un camp de prisonniers. Avec eux se trouvait en outre la totalité de ce qui restait de l'armée croate se composant de 17 unités (environ 280.000 officiers et soldats) qui avaient déposé leurs armes entre les mains des Anglais et des Américains. Au mois de mai 1945, ces 70.000 à 80.000 Allemands et ces 280.000 soldats croates furent remis aux partisans communistes de Tito.

Dans les premiers jours qui suivirent ce transfert, comme en témoignent la presse et la littérature de l'époque que nous joignons à ce dossier, les Communistes massacrèrent directement environ 150.000 de ces prisonniers de guerre. Les reste, soit environ 200.000 soldats des armées croates et allemandes, fut systématiquement exterminé au cours de plusieurs massacres ainsi que d'une marche connue dans l'histoire sous le nom de « marche de la mort ». Des témoins occulaires peuvent rapporter encore aujourd'hui que ces prisonniers de guerre au nombre desquels se trouvaient également des civils, ont été martyrisés de la façon la plus bestiale et finalement abattus comme des bêtes. Au cours de cette marche on avait ligoté tous les prisonniers et civils qui y participaient les mains dans le dos avec des fils de fer barbelés. De temps en temps des groupes entiers de prisonniers étaient abattus par leur gardien communiste à coup de mitrailleuse, à coup de fusil ou avec des grenades à main.

On a pu observer au cours de la dernière guerre que les Communistes ont mis au point une technique déterminée pour des marches d'extermination systématique de population tout entière qu'ils voulaient détruire. Ce fait s'est vérifié non seulement de la part des Communistes russes, mais de la part des Communistes serbes.

Il est à remarquer qu'en tant que prisonniers de guerre, ces 350.000 ou 360.000 prisonniers allemands et croates étaient placés sous la protection de la Convention de La Haye et également de la Convention de Genève. Ils avaient comme n'importe quel autre combattant régulier le droit de recevoir un traitement correct.

Néanmoins, pendant les trois premiers mois du régime de terreur institué sur la Yougoslavie par les partisans de Tito, ils furent liquidés sans aucune accusation et sans aucun procès d'une part par des massacres systématiques aux environs de Bleiburg et d'autre part au cours de la « marche de la mort » de Maribor à Ursac. Le massacre des prisonniers croates et allemands à Bleiburg est connu dans l'histoire sous le nom de « la tragédie de Bleiburg ». Les cadavres de ces 350.000 ou 360.000 prisonniers ont été découverts dans les fosses collectives suivantes : à Maribor fosse contenant environ 40.000 morts, à Kcevje environ 30.000 cadavres, à Bleibourg environ 40.000 cadavres, à Kranj environ 2.500 cadavres, à Saint-Vid (Teskocelo) environ 25.000 cadavres, à Potudik environ 2.000 cadavres, à Huda Luknja environ 16.000 cadavres, à Bezigrad 2.000 cadavres, à Hrastnik environ 7.000 cadavres, à Lasko 3.000 cadavres, à Reichelburg 1.000 cadavres, à Kostenjevica 7.000 cadavres, à Crna 3.000 cadavres, à Kamnik 1.000 cadavres, à Zagreb environ 80.000 cadavres, à Cracani 2.000 cadavres, à Sosice 3.000 cadavres, à Vrgin Most 7.000 cadavres, à Dubocac environ 3.000 cadavres, à Patravski Klostar 2.000 cadavres, à Virovitica 2.000 cadavres, à Butmir-Kasindon 2.000 cadavres, à Kravarski 5.000 cadavres, à Bjelovar 8.000 cadavres, à Nasice 4.000 cadavres, à Backi Jarsi 5.000 cadavres, à Vrach 2.500 cadavres, etc...

Ces fosses collectives s'étendent sans interruption depuis la frontière yougoslave autrichienne jusqu'à la frontière yougoslave roumaine.

En cette circonstance il n'est pas inutile de mentionner que outre les 350.000 ou 360.000 soldats allemands et croates qui viennent d'être ici rappelés, il y eut en outre 500.000 civils croates et de plus 250.000 habitants de nationalité allemande qui furent également massacrés par les Communistes.

L'histoire se trouve ici en présence d'un super Katyn, qui par sa cruauté et par sa terrifiante étendue est absolument unique. Il est impossible que de tels actes de barbarie bestiale demeurent impunis. Il est impossible également que le monde civilisé ne soit pas informé des cruautés et des massacres épouvantables qui ont eu lieu sur des centaines de milliers d'innocents. Les victimes qui ont été exterminées d'une façon aussi bestiale en particulier parmi les soldats allemands et croates peuvent être aujourd'hui encore identifiées car elles

ont été enterrées la plupart du temps avec un écriteau ou avec des marques d'identification sur la poitrine.

Aux Etats-Unis sous la présidence du professeur John Prcela et de Joseph Hesimovic à Cleveland Ohio, a été institué le Comité pour les recherches sur la tragédie de Bleiburg (comity for investigations on Bleiburg tragedy). Ce Comité a déjà publié un rapport aux Nations-Unies sur les massacres en Yougoslavie communiste après la guerre sous le titre « report to Union Nations delegations on postward massacres in communist Yougoslavia ».

Dans ce rapport sont mis en cause comme principaux responsables de ces meurtres, les personnages suivants : Dapcevic, Lompar, Petricevic, Jaksic, Zigic, Holjevac (actuellement bourgmestre de Zagreb), Llubicic, Nisevic, Bakrac, Koca Popovic (Ministre des Affaires Etrangères de Yougoslavie), Corak, etc...

Le service social croate de Dusseldorf a déposé une demande à la Croix-Rouge internationale de Genève pour l'institution d'une commission d'enquête sur ces questions et en particulier pour l'exhumation des corps des civils et des prisonniers de guerre croates et allemands. J'ai moi-même en tant qu'avocat déposé une demande analogue auprès de la Direction de la Croix-Rouge à Bonn, auprès du service d'inhumation des personnes de nationalité allemande à Kassel et auprès de la Croix-Rouge autrichienne à Vienne.

Dans mon exposé des faits au Procureur général, au sujet de la demande d'enquête contre le professeur communiste yougoslave Vajs de Belgrade qui, d'après les renseignements recueillis dans la presse fut responsable après la guerre du massacre de plusieurs milliers de prisonniers de guerre allemands, j'ai déjà indiqué qu'il n'existe qu'un seul droit et que ce droit doit être applicable à tous...

Après la question de savoir si les règles instituées par le Traité de Paris signé en 1954 concernant les exceptions qu'il y a lieu de faire dans les poursuites pénales, il y a lieu de répondre sur ce point particulier par un non catégorique. L'article 3 de ce Traité stipule notamment que les actes contraires au Droit pénal qui ont été commis dans le but de rendre service aux Armées Alliées ne pourront pas faire l'objet de poursuite. Il est évident que les exterminations massives décrites ici ne peuvent tomber sous la description de cette clause particulière de l'article 3 du Traité de Paris.

Signé : SCHOTTLER

Avocat Recklinghausen.

***

C'est encore à l'avocat Schöttler, de Recklinghausen, qu'on doit d'autres détails complétant l'enquête sur les crimes commis en mai 1945 par les partisans communistes yougoslaves. Le personnage attaqué dans cette seconde plainte n'est rien d'autre que Dusan Kvedr qui fut ambassadeur de Yougoslavie à Bonn. Voici le texte de l'exposé des faits présentés par maître Schöttler.

« Aux environs de Trieste se trouvent environ 3.000 gouffres et grottes que les Italiens appellent des « foibe », et qui souvent ont une profondeur de plusieurs centaines de mètres ; dans ces gouffres, dans les derniers jours de la guerre, et dès le début de l'armistice, des milliers de soldats allemands et croates ainsi que des civils, furent enterrés ; ainsi ces gouffres et ces grottes devinrent d'immenses tombes collectives.

Dans cette région, le responsable de ces massacres collectifs, d'après la documentation et les rapports dont nous disposons, est le Général major des partisans yougoslaves communistes Dusan Kvedr, qui plus tard, en raison des services rendus fut ambassadeur à Bonn jusqu'à l'année 1957.

L'ancien chef de la Police Judiciaire de Trieste Umberto di Georgi dirigea avec un grand nombre d'aides volontaires, une énorme enquête dans les gouffres voisinant Trieste, et découvrit ainsi l'étendue des atrocités commises par les Communistes. Le premier objectif des recherches des volontaires italiens qui se trouvaient sous la direction de Georgi fut un gouffre des environs du village de Gropada, à cet endroit ils découvrirent un grand nombre de cadavres entassés les uns sur les autres et méconnaissables.

C'est seulement au début de 1947, lorsque Umberto di Georgi obtint finalement l'autorisation de faire des fouilles dans un certain nombre de ces gouffres que l'étendue entière des massacres commis par les partisans de Tito à Trieste et dans les environs fut découverte. Dans la première grotte qui se trouve entre les villages de Dutovlje et de Kruscévica, furent d'abord retrouvés les restes des cadavres de vingt-trois soldats allemands. Dans le trou Jelenja-Jama qui se trouve entre Komen et Kruscévica furent découverts en outre 156 cadavres parmi lesquels 96 semblent être des cadavres de civils et les 60 autres des soldats allemands qui purent être identifiés. Dans une grotte d'Optcina (une petite localité qui se trouve à michemin de la ville de Trieste), on découvrit les squelettes de 22 soldats allemands qui étaient devenus les prisonniers des partisans et qui furent mis à mort aussitôt après. Les cadavres portaient des traces de coups de feu dans la nuque.

Aux environs du village de Proseko, les collaborateurs de Georgi trouvèrent dans un ravin 32 cadavres qui avaient été attachés avec du fil de fer barbelé ; 25 de ces cadavres purent

être identifiés comme ceux de soldats et de matelots allemands. Les soldats en question furent aussitôt après la fin de la guerre fusillés par les Communistes, et leurs cadavres furent cachés à ce moment-là dans le ravin.

Jusqu'au milieu de l'année 1948, les collaborateurs de Georgi réussirent à découvrir un grand nombre de tombes collectives. Une partie des morts ainsi retrouvés sont incontestablement des soldats allemands.

Ensuite Umberto di Georgi reçut des déclarations faites sous serment, d'après lesquelles beaucoup des victimes assassinées par les Communistes se trouvaient enterrées dans la mine de charbon abandonnée de Basovica. La profondeur du puits était environ de 240 mètres. Au bout de 190 mètres, les Italiens découvrirent une première couche. Cette première couche se composait de débris de toutes sortes, provenant de la guerre, en particulier de voitures brûlées et de munitions qui avaient été jetées dans le trou. En dessous de cette première couche, on découvrit les premiers cadavres. D'après les estimations italiennes, 1.500 cadavres environ se trouvent à cet endroit. L'exploration du puits de charbon de Basovica fut alors interrompue et confiée aux troupes anglaises sous le commandement du général Winterton.

Le commandant en chef des partisans de Tito dans la zone B de Trieste était à cette époque le général communiste Vezesaly Holjevac qui fut plus tard en raison des services rendus nommé bourgmestre de Zagreb. D'après notre documentation et d'après les rapports et dépositions sous serment, Dusan Kvedr fut le collaborateur d'Holjevac dans ces exécutions massives.

Signé : SCHOTTLER

Avocat Recklinghausen

(cité par la *National Zeitung* de Munich dans son numéro du 10 avril 1965)

DOCUMENT SUR LES EXECUTIONS MASSIVES DANS LE BANAT

« Le 18 avril 1945, on est venu nous chercher au village de Pardanj avec presque toute la population, en particulier les enfants et les vieillards, on nous conduisit à Stefansfeld. Nous

étions 450 personnes. Plus tard, en septembre 1945, une partie d'entre nous (cent femmes et vingt-six hommes) furent transférés au camp de Molidorf. De ces cent vingt-six personnes, il ne restait plus en vie en août 1946 que neuf femmes et un homme. Pendant que nous étions à Stefansfeld, ma sœur réussit à sortir du camp pendant quelques heures pour aller chercher de la nourriture au village voisin pour ses enfants qui mouraient de faim ; elle sortit ainsi avec quatre autres femmes et trois enfants pour aller au village de Tova. Le commandant du camp ayant appris cela, disposa une embuscade pour les surprendre à leur retour. Quand elles revinrent au camp, quarante-huit heures plus tard, elles furent accueillies à coups de fusil ; ma sœur tomba aussitôt sur le sol. Avec des injures, un des partisans se précipita sur elle et lui tira une balle explosive dans le ventre qui lui déchira le bas-ventre et lui fit sortir tous les intestins ; on la laissa alors sur place, où elle agonisa jusqu'à quatre heures du matin. Pendant qu'elle mourait en hurlant de douleur, un jeune partisan de quatorze ans se précipita sur elle avec des injures, lui écrasa la tête sous une grosse pierre... Le mari de ma sœur qui avait été conduit quelques jours avant à Cernje avec cent habitants de Stefansfeld, fut fusillé avec 68 d'entre eux. A Cernje, dans une autre occasion, 85 habitants de Pardanj furent également fusillés, parmi eux était ma seconde sœur. Ma fille qui était tombée malade à Stefansfeld fut plus tard transférée au camp de Rudolfsgnad ainsi que son mari ; ils moururent de faim tous les deux. Ma seconde sœur était restée à Stefansfeld où son mari fut fusillé. Un fils d'un de mes frères fut tué par les gardes frontières alors qu'il tenait de franchir la frontière pour aller en Roumanie, et le fils d'un autre de mes frères fut tué en même temps que lui dans la même tentative. De toute la famille de ma sœur, il ne reste plus en vie, aujourd'hui, que les petits enfants qu'on a pu plus pard faire transférer en Autriche ».

Dans le village de Sanad, au Nord du Banat, tous les hommes furent arrêtés le 20 octobre 1944, torturés par les partisans, puis tous fusillés le lendemain. Après les hommes, on s'empara ensuite des femmes. Un premier groupe fut fusillé sur le champ, après l'assassinat de leur mari ; le reste des femmes et des enfants fut transféré du mois de décembre 1944 au camp de Kikinda. Le 17 décembre 1944, 64 femmes du camp furent fusillées parmi lesquelles 32 femmes de Sanad. A l'heure actuelle, seules, cinq femmes de Sanad sont encore vivantes au camp de Kikinda. En mars 1945, les autorités nouvelles de Sanad découvrirent qu'on avait oublié quatre femmes allemandes qui vivaient cachées dans une maison du village. Il s'agissait de Madame Krämer qui vivait là avec ses deux filles et une autre vieille femme ; on les arrêta toutes

les quatre, et on les emmena au bourg de Neu-Kanischa pour les fusiller. Comme les partisans proposaient à une jeune fille de l'épargner, elle leur répondit qu'elle n'acceptait que si on épargnait aussi les trois autres ; elle furent alors fusillées toutes les quatre.

Dans la petite ville de Kinada où vivaient environ vingt mille habitants, se trouvait un tiers d'Allemands, et autour de la ville les villages de Saint-Hubert, Charlevil et Soltur étaient peuplés d'Alsaciens-Lorrains arrivés là sous le règne de Marie-Thérèse. Tout d'abord les partisans arrêtèrent toute la population de Kinada, hommes, femmes et enfants ; ils les chassèrent de leurs maisons, les mirent dans un camp de concentration en leur prenant tout ce qu'ils avaient, et en s'installant à leurs places dans leurs maisons, où ils se partagèrent tout ce qui leur appartenait. Puis, ils se mirent à tuer les Allemands en série dans le camp. Chaque fois que les partisans en avaient envie, ils venaient chercher un groupe d'une centaine d'hommes qu'ils emmenaient hors du camp. La plupart du temps, les partisans commençaient à les torturer, puis ils les tuaient à coups de couteau, comme on saigne des cochons, ou ils les fusillaient en groupes à coups de mitrailleuse. Au village de Nakovo, près de Kinada, 68 Allemands furent arrêtés au mois d'août 1944. Ils furent torturés pendant trois jours, puis on les emmena hors du village. A proximité du cimetière, mais hors de l'enceinte du cimetière, on leur fit creuser une grande fosse. Les hommes de Nakovo, auxquels on avait ajouté quatre hommes de Kinada, se montaient à soixante et onze hommes durent se mettre complètement nus dans le cimetière pour que les partisans puissent prendre leurs vêtements et leurs chaussures. Ensuite ils furent liés par des cordes les uns aux autres, et à coups de crosse, et à coups de poing, rassemblés aux abords de la fosse. Là, à l'aube, ils furent égorgés par des partisans, de la manière habituelle, c'est-à-dire avec des couteaux, et de la manière dont on égorge des cochons ; et jetés dans la tombe qu'ils venaient de creuser. Un seul d'entre eux put s'échapper après avoir défait ses liens au dernier moment, il s'enfuit tout nu, et il eut la chance de réussir à gagner la frontière roumaine.

Les hommes de Saint-Hubert, Charlevil et Soltur furent d'abord placés au nombre de trois cents au camp de concentration de Kikinda, et soumis au régime des travaux forcés ; les premiers jours, quand ils rentraient le soir au camp, les partisans prenaient au hasard un certain nombre d'entre eux, et dans la nuit même, et sans donner aucune explication, ils les fusillaient, ou les torturaient, et les laissaient mourir sur place. Un des premiers groupes exécutés fut celui des gens de la campagne, presque tous paysans vigoureux, qui furent

tués ensemble, après avoir été conduits derrière le camp, où on les fit se mettre nus, on les força à se coucher par terre et ils furent alors roués de coups, et assommés avec des gourdins et des crosses, et finalement tués d'un coup de revolver dans la nuque.

Le lendemain, 4 novembre, un deuxième groupe de quarante hommes fut extrait du camp, il fut de la même manière, déshabillé, et fusillé à proximité du camp. Le 5 novembre, on réunit tous les internés dans la cour du camp, et on leur donna l'ordre de s'asseoir par terre. On fit sortir environ 120 d'entre eux, parmi eux se trouvait le pasteur de Saint-Hubert nommé Adam. Les partisans le battirent à coups de nerfs de bœuf parce qu'il portait sur lui sa robe de pasteur, ils le battirent à coups de poing et à coups de crosse, et lui donnèrent des coups de pied en hurlant que la nouvelle Yougoslavie n'avait pas besoin de pasteurs, et que tous devaient être fusillés. Il supporta tous ces traitements avec la patience d'un martyr. A la fin, les 120 hommes mis à part auxquels on ajouta d'ailleurs quelques autres, furent amenés avec le pasteur Adam sur les collines, où on leur donna l'ordre de se déshabiller. On les attacha les uns aux autres avec des cordes, et on les força à ramper ainsi tout nus sous l'enceinte des fils de fer barbelés, tout en les frappant à coups de crosse sur le dos, et à coups de bâton pendant qu'ils faisaient cet excercice. A la fin, on les rassembla derrière le camp, et ils furent tous fusillés avec des mitrailleuses. L'un d'entre eux, qui n'avait pas été tué par les balles pendant l'exécution, réussit à se cacher parmi les morts, et s'évada pendant la nuit ; il revint dans son village, mais ayant été découvert dix jours plus tard, il fut de nouveau pris et fusillé.

Une semaine plus tard, au camp de Kikinda, eut lieu une exécution collective particulièrement cruelle. Ce fut celle des blessés de guerre, des invalides de guerre allemands qui avaient été blessés lors de la première guerre mondiale auxquels on avait joint un certain nombre de vieillards et de malades incapables de travailler. On les avait enfermés tous dans une cellule spéciale du camp de concentration. Ils furent, ce jour-là, attachés et après qu'on les eut battus on les mena derrière le camp. Là, on leur fit creuser une grande fosse, puis on les força à se déshabiller et à donner leurs vêtements et leurs chaussures. On les laissa ainsi tout nus dans le froid pendant plusieurs heures, à tel point que quelques-uns des vieux blessés de la guerre supplièrent les partisans qu'on ne torture pas plus longtemps des vieillards, et qu'on les exécute tout de suite. Après les avoir fait attendre quelque temps encore, les partisans leurs donnèrent l'ordre de s'étendre dans la fosse. Ceux qui refusèrent furent assommés et jetés de

force dans la fosse. Ensuite, ils les placèrent dans la terre l'un à côté de l'autre, et comme la fosse était trop petite, parfois l'un sur l'autre. Puis les partisans tirèrent d'en haut au hasard dans la fosse, et la comblèrent sans se préoccuper de savoir si leurs victimes étaient mortes ou vivantes. Le lendemain on recommença l'opération dans les mêmes conditions avec cent autres civils allemands des villages de Baschaid et de Kinada qui furent liquidés de la même manière. Les femmes, et en particulier les vieilles femmes, furent également exécutées collectivement à partir de décembre 1944. Ces exécutions se prolongèrent pendant plusieurs semaines, et même quand elles furent terminées faute de victimes, elles demeurèrent une institution permanente pour tous ceux qui étaient malades ou incapables de travailler, et qu'on exécutait ainsi, un par un, suivant les mêmes procédés. On estime qu'il y a mille victimes enterrées au hasard dans les champs, dans les environs de la laiterie de Kinada qui servait de camp de concentration. Plusieurs mois plus tard, on trouvait fréquemment des ossements dans le sol. Des porcs qu'on laissait en liberté, ou des chiens, déterraient souvent des morceaux de cadavre enfouis dans ces conditions.

Du village de Heufeld, dans la même région, il ne reste plus actuellement que trois hommes vivants. A Ruskodorf, où vivaient cent vingt familles allemandes, qui étaient presque tous journaliers agricoles, la population fut exterminée de la même manière ; les paysans de ce village furent particulièrement torturés. Au début de novembre 1944 un certain nombre d'entre eux furent pris par des partisans, mutilés avec des couteaux, et ensuite, pendant qu'ils étaient encore vivants, on leur coupa les bras et les pieds à coups de hache. Les femmes et les jeunes filles du village furent torturées, puis violées et massacrées sous les yeux de leurs parents. Cinq d'entre elles furent torturées d'une façon particulièrement atroce ; on leur coupa les doigts avec les dents, puis ensuite on leur coupa les mains et les pieds à coups de hache, et dans cet état elle furent violées et torturées jusqu'au moment où elles moururent.

Au village de Molidorf, où habitaient environ 1.000 Allemands, on fusilla dans certains cas des garçons de douze à quatorze ans. Au village de Cernje, dans le Nord-Est de Banat, vivaient environ 3.000 Allemands, tandis que 10.000 habitaient dans les hameaux environnants. Dès le 3 octobre, la plupart des Allemands furent arrêtés et enfermés tous ensemble dans deux cellules : « un soir, les partisans vinrent chercher dans le cachot une femme assez jolie. Elle dut d'abord supporter toutes sortes de mauvais traitements de la part des partisans. Ensuite, elle fut déshabillée, et mise par eux complètement nue,

et comme cependant elle ne cédait pas, les partisans et les tziganes furieux d'être frustrés dans leur convoitise, la brûlèrent sur tout le corps complètement nu avec un fer à repasser très chaud. Elle fut reconduite ensuite par les partisans avec des brûlures extrêmement graves sur tout le corps et dans cet état ils la jetèrent brutalement du haut de l'escalier dans la cellule. Pendant deux jours la malheureuse femme sous les yeux de ses compagnons se roula par terre folle de souffrance. Enfin, au bout de deux jours, elle mourut dans ce cachot des suites de ses brûlures. Le 8 octobre, un groupe de partisans ivres et surexcités entrèrent dans un des cachots. Parmi eux, se trouvait un officier ivre qui tenait un pistolet automatique dans sa main. Les Allemands durent se lever tous, et se mettre au garde à vous, l'un près de l'autre contre le mur de l'étroite cellule. L'officier ivre, tira alors sur eux, indistinctement, sans choisir, et sans motif, sur ceux qui se trouvaient le plus près de lui. Aussitôt, un certain nombre d'Allemands tombèrent ensanglantés. Plusieurs d'entre eux, par exemple les cultivateurs Anton Kampf et Joseph Maier, de Cernje, l'un le poumon traversé, l'autre blessé aux genoux vécurent encore quelques jours sans médicaments, et sans secours médical dans ce cachot. quatre jours plus tard, le 12 octobre, les partisans vinrent chercher les deux blessés dans leur cellule, et ils furent abattus à la sortie du cachot. Pendant tout ce temps-là, les tortures et les liquidations individuelles des prisonniers enfermés dans les cachots continuaient jour après jour, nuit après nuit, sans interruption.

Le 22 octobre, c'était un dimanche, tous les Allemands de Cernje qui n'étaient pas enfermés dans les cachots durent creuser une grande tombe collective sur la place du marché. Cette fosse avait vingt-cinq mètres de long, vingt-six de large, et trois mètres de profondeur. Le 24 octobre, le mardi, les nouvelles autorités locales firent savoir à la population, dans toutes les rues de Cernje et dans les villages voisins, par tambour, que tous les Allemands devaient être rassemblés. La population serbe, et les Tziganes étaient invités à se rendre sur la place du marché pour assister au massacre officiel des Allemands ; et en effet, le jour même, à deux heures de l'après-midi, 174 Allemands parmi lesquels cinquante femmes, les mains liées, furent extraits des cachots dans lesquels ils se trouvaient depuis plusieurs semaines, ils furent attachés l'un à l'autre, et avec des mauvais traitements continuels et des injures des partisans et des tziganes, il furent amenés sur la place du marché. On les avait tellement battus, sans interruption, sur le chemin, qu'ils avaient presque tous perdu connaissance en arrivant. Sur la place, on leur arracha tous leurs vêtements, on les mis complètement nus, et en présence

d'une grande foule de Serbes et de Tziganes, ils furent fusillés. Les Allemands attachés par groupes étaient amenés aux abords de la fosse collective, abattus, et jetés dans la fosse par les partisans. Leurs vêtements furent entassés sur des camions, tirés au sort, et partagés entre les Serbes et les Tziganes. Le lendemain du massacre on pouvait voir ceux-ci se promener dans les rues avec les vêtements des Allemands qu'ils venaient de tuer.

A peine ce massacre collectif eut-il été terminé que de nouveau les nouvelles autorités firent savoir dans toutes les rues dans lesquelles il restait encore des Allemands, que le soir tous les Allemands qui restaient encore en vie seraient abattus. Des Tziganes armés allèrent alors de maison en maison, et firent savoir aux femmes et aux jeunes filles allemandes qu'ils venaient de recevoir des autorités le droit, et même l'ordre de s'emparer des femmes et des jeunes filles allemandes encore en vie pour les violer et les abattre. Le viol et la mort annoncés par cet avis officiel des Tziganes ne furent pas longtemps attendus par les Allemands qui avaient compris ce qui allait leur arriver par les exécutions des derniers jours : le 24 octobre au soir, dans le seul village de Cernje, il n'y eut pas moins de 75 femmes et jeunes filles allemandes qui se suicidèrent. Des familles entières se donnèrent volontairement la mort. Les femmes jetaient leurs petits enfants dans les puits, et s'y jetaient elles-mêmes après eux ; d'autres mères eurent le courage de pendre leurs enfants, et de se pendre elles-mêmes auprès d'eux. Le vieux bourgmestre, Peter Stein, se suicida avec sa femme. Joan Joldscheck fut tué de la manière qui a été décrite, sa femme et sa nièce furent violées par les Tziganes en présence de leurs deux enfants. Aussitôt après tous les quatre se tuèrent. La femme de Gaspard Rotterbach nommée Eva, la femme de son fils Joan nommée Maria et leurs filles qui avaient vingt et vingt-deux ans furent violées de la même manière par les Tziganes, et tous les six se suicidèrent ensuite : ils se pendirent au toit de leur maison, ensemble.

Ce ne sont là que des exemples isolés. Ils font seulement comprendre quelles effroyables atrocités le régime de Démocratie Populaire des partisans communistes et des Tziganes a fait subir à ces villages.

A Grossbetschkerek, qui était la principale ville du Banat, vivaient trente-cinq mille hommes parmi lesquels les Allemands formaient un tiers de la population. Le 2 octobre, les partisans commencèrent à parcourir les rues des quartiers allemands. Ils entraient dans les maisons, et demandaient seulement : es-tu Allemand ? Si on leur répondait « oui », ils disaient seulement : fusiller et abattre. Telle était leur seule enquête. Dans

un camp de concentration, un enfant allemand du nom de Walter Minges, de nationalité allemande et non yougoslave, fut torturé et mis à mort en présence de tous les internés, et spécialement des femmes qui étaient environ quatre cents, et qui furent obligées à venir, comme au cirque, voir comment on liquidait un jeune garçon allemand. Au début, l'épuration porta surtout sur les classes aisées et cultivées. Intellectuels, patrons, commerçants, hommes qui avaient une certaine fortune. Très vite ensuite on liquida ceux qui étaient inaptes au travail. Dans les deux cas on procédait de la même manière. Dans les camps, on demandait aux internés qui étaient intellectuels ou inaptes au travail de se faire connaître pour recevoir des fonctions plus faciles. Quand ils l'avaient fait, on les mettait à part, et ils étaient fusillés le lendemain ou quelques jours plus tard. Très souvent les massacres avaient lieu collectivement ; ces massacres collectifs étaient l'occasion de fêtes, auxquelles la population était conviée ; il arrivait même souvent que des Allemands internés fussent expédiés à destination de villages voisins pour permettre à ceux-ci de donner une fête signalée par le massacre d'Allemands. Dans les camps de concentration, ceux qui étaient liquidés ou expédiés ainsi pour des massacres collectifs, étaient désignés dans les papiers du camp comme morts du typhus. Un interné qui a réussi à échapper au camp de Grossbetschkerk écrit : « Je puis certifier que dans l'hiver 1944-1945, environ 4.000 personnes ont disparu secrètement, et que sur le livre du camp elles ont été portées comme mortes du typhus. J'ai vu moi-même les inscriptions... Un vieil instituteur de soixante-cinq ans nommé Koller fut une nuit dans notre bloc battu trois fois de suite, sans l'ombre d'une raison. J'ai compté sur lui deux cent quatre-vingt-cinq blessures. Le vieil homme ne poussa pas un cri, et le matin on trouva qu'il était mort... Une méthode que les femmes-partisans aimaient beaucoup était d'arracher la langue des prisonniers. Nos femmes qui étaient enfermées dans d'autres baraques eurent tous les poils arrachés, un par un, même les parties sexuelles ».

Au village de Ernsthausen, trente-huit Allemands, trente-quatre hommes et quatre femmes, presque tous des vieux et des malades qui venaient d'arriver au camp de concentration de Betschkerek, furent massacrés de la façon suivante. On les enferma dans une chambre d'hôtel sans leur permettre d'avoir des communications avec personne. Seule, une jeune fille, qui était en bons termes avec le commandant du village, parvint à faire sortir son père. Le soir du 29 décembre, les partisans se procurèrent des haches et d'autres outils et les installèrent sur une grande table dans la salle principale de l'hôtel ; le soir eut lieu une grande fête privée où étaient invités des par-

tisans et des militaires yougoslaves ; on but copieusement, on fit de la musique, et on s'amusa dans presque toutes les chambres de l'hôtel. Lorsque les partisans furent de bonne humeur, ils allèrent chercher tous les Allemands et les amenèrent dans la grande salle qui avait été préparée et où d'énormes couteaux, des haches et des instruments de toutes sortes se trouvaient disposés sur la table. Ils prirent les Allemands un par un, femmes et hommes, et commencèrent sur chacun d'entre eux une sorte de travail de boucherie comme s'ils avaient eu des cochons entre les mains, en présence et sous les yeux de toute l'assistance. D'abord ils commencèrent par faire toute sorte de moqueries à leurs victimes, et à leur jouer des mauvais tours. A plusieurs d'entre eux par exemple ils offraient à boire un dernier verre de vin, et à l'instant où le malheureux portait le verre à la bouche ils lui coupaient la gorge avec un énorme couteau. Pour s'amuser, ils coupaient des tranches de viande sur le corps des hommes et des femmes avec leurs couteaux et leurs instruments de boucherie, ou bien ils leur coupaient une main ou des doigts avant de leur couper la tête ou de les massacrer d'une autre manière. Le lendemain, les corps des Allemands furent retrouvés découpés en morceaux d'une manière effroyable. Quelqu'un qui n'était pas arrivé à mourir tout de suite de ses blessures eut finalement le crâne écrasé à coups de hache. Pendant tout ce temps-là la musique continuait à jouer. Cette fête dura jusqu'au matin, et elle coûta la vie à trente-huit personnes. On les enterra le lendemain, mais ce fut si mal fait, que des membres ou des parties de cadavre tombèrent du camion, et que les passants trouvaient ensuite, tantôt une main, ou un œil, ou une oreille, ou un pied, ou quelque chose d'autre sur leur chemin. Quand on s'en aperçut, comme il était tard dans la journée, tous ces débris furent ramassés tant bien que mal, rassemblés dans un grand tas dans la cour de la maison de Wilhelm Till où on en fit un grand feu. Quant aux partisans et à leurs invités après cette nuit de fête qui avait duré jusqu'à quatre heures du matin, ils se firent servir de l'eau chaude avant de rentrer chez eux pour se laver le visage, les mains, et les bottes, puis ils commencèrent un solide petit déjeuner, puis enfin rentrèrent chez eux.

Témoignage de Madame Apollonia Schütz, de Pardanj, suite par Rohrbacher.

DEUXIÈME PARTIE

Les Crimes contre l'Humanité

I

LES BOMBARDEMENTS « DE TERREUR » CONTRE LES POPULATIONS CIVILES

LES BOMBARDEMENTS DE HAMBOURG ET DE DRESDE

Hambourg comptait en 1943, 1.760.000 habitants. C'était la deuxième ville d'Allemagne, le port le plus actif du continent européen et un centre industriel exceptionnel. La ville jouait un rôle capital dans l'économie allemande. Elle devait donc se protéger contre les raids aériens. Toutes les précautions furent prises, aucune leçon ne fut négligée. On mobilisa toutes les ressources matérielles et humaines. 61.279 des 79.907 immeubles munis de caves furent étayés et protégés contre les éclats. On construisit des abris collectifs, des réseaux de communications rejoignirent les sous-sols adjacents et on ouvrit des trappes pour accéder aux greniers qui furent vidés de tout ce qui pouvait alimenter le feu. Des murs en brique ou en mortier séparaient des toitures ignifugées. Enfin, on eut recours à tout ce qui pouvait assurer d'urgence l'approvisionnement en eau, dans l'éventualité d'un énorme incendie : piscines, puits, etc... Les caves des maisons rasées furent même inondées et transformées en réservoirs. On installa plus de 700 dépôts de sable. Les objectifs importants furent camouflés, la base sous-marine pouvait disparaître derrière un large écran de fumée. Quant au service d'autoprotection, membres de la police ou civils enrégimentés, il avait subi un entraînement très poussé et constituait un corps d'élite. Dans les raids précédents il avait éliminé 93 % de l'effet des bombes. « Impossible de prendre des dispositions plus complètes » déclara le Préfet de Police.

Tous les jours, des bombardiers vrombissaient au-dessus des côtes allemandes. Vers le 15 juillet 1943, ce fut le calme. Pendant 10 jours et 10 nuits de répit la tension ne cessa d'augmenter cependant. Quelque chose se préparait. En effet les

Britanniques cherchaient à surprendre. Ils venaient d'adopter la technique « Wondow » qui consistait à lâcher en masse des rubans métalliques de brouillage qui affolaient les radars de la DCA allemande. L'opération « Gomorrhe » allait être déclenchée. A Hambourg on attendait. Les habitants avaient su s'organiser pour protéger leur port, leurs usines, leurs maisons, le passé et l'avenir, ce qui les attachait à la vie, leur vie même, mais les soins qu'ils en avaient ne laissaient pas d'exaspérer les Alliés. Ceux-ci décidèrent de tout détruire. Vu d'avion un homme est si petit qu'il ne mérite aucune attention. Le temps, l'espace nous insensibilisent également et bien souvent nos efforts pour nous représenter le drame ne sont que des exercices d'imagination qui nous touchent d'autant plus qu'ils sont réussis. Peut-on approcher de la réalité, de l'homme qui se débat dans des ruines en feu et court agoniser dans la rivière, au milieu d'hommes, de femmes, d'enfants fous de douleur, défigurés, la peau en loques, et qu'on devra abattre ? Un visage crispé d'horreur, avec ce qu'il reste d'humain, accuse quelqu'un.

Le 24 juillet 1943, la première alerte a lieu à midi. L'attaque est prévue dans la demi-heure. Dix minutes après, l'avertissement est répété, puis les sirènes se mettent à hurler. Les gens se précipitent dans les abris. Rien ne se produit. C'est la fin de l'alerte. Il fait beau, le temps est calme, la journée sera plus longue. La nuit tombe quand même. A 21 h. 15 le téléphone d'alerte retentit, huit minutes après les gens courent aux abris, mais bientôt retournent chez eux. La nuit est claire, le ciel étoilé, on est anxieux.

A 0 h. 19, tout recommence, à 0 h. 33 les sirènes hurlent à la mort et couvrent les cris de frayeur des gens tandis qu'explosent les premières bombes, précises, terrifiantes.

« Il y a mille bombardiers au-dessus de Hambourg ! mille bombardiers ! Ils attaquent la ville en ce moment ! » Une voix exaspérée et qui annonce l'effroyable catastrophe. 740 bombardiers larguent 2.396 tonnes de bombes pendant 2 heures et demie.

Les radars sont affolés, la DCA impuissante : ses obus retombent sur la ville. Bientôt les canalisations sont coupées, les communications téléphoniques détruites. Le quartier général de la police, le centre de contrôle de la protection anti-aérienne disparaissent dans une orgie de flammes. D'énormes incendies feront rage 24 heures après et pendant plusieurs semaines les combustibles accumulés dans les caves sur les conseils des notables de la ville continueront de brûler.

A la salle de contrôle de police-secours, on réorganise la protection anti-aérienne et des messagers à motocyclettes remplacèrent les liaisons téléphoniques. Mais décombres et incendies

obligèrent à bien des détours et ce ne fut que 12 heures après l'attaque que les autorités purent avoir une idée de ce qu'elle fut, un avant-goût. Il fallut dégager des artères, isoler des immeubles, à tout prix lutter contre le feu. Il y eut 1.500 morts et cela parut incroyable, tous ces cadavres, un peu partout.

Bientôt les collecteurs d'incendie furent taris, les canalisations étaient crevées, sous les décombres le feu se ranimait, et des engins incendiaires à retardement allumaient d'autres foyers. Des milliers de gens découragés évacuent la ville dévastée et vont n'importe où.

Le 25 juillet, 68 Forteresses B 17 revinrent mais les objectifs étaient spécifiés : « Le bombardement fut spectaculaire, déclare le rapport de la R.A.F.. Les installations portuaires et de nombreux navires subirent de graves dommages ». Les quartiers résidentiels furent épargnés et la défense anéantit tout un groupe de bombardiers U.S. Puis des alertes répétées taquinèrent la population et maintinrent la tension nerveuse « La continuation du premier raid pendant la journée et les raids de harcèlement qui se produisirent jusqu'au matin du 27 août ont dévoilé les intentions de l'ennemi, rapporte le major général S S Kehrl, directeur de la police. Quand la cinquième alerte fut sonnée, durant la nuit du 27 au 28 juillet 1943, nous ne fûmes pas surpris, mais l'importance du raid dépassa même nos prévisions les plus pessimistes ».

Beaucoup de gens, fatigués, abrutis ou tout simplement effrayés s'étaient installés dans les abris pour passer la nuit. *Ce fut la nuit la plus effroyable de l'histoire de la guerre.*

Vingt minutes avant minuit sifflent les premières bombes. En moins de 15 minutes la plus grande partie des 2.382 tonnes est lâchée et il suffit d'une demi-heure pour transformer Hambourg en une mer de flammes. Un second groupe de bombardiers s'attaquent aux quartiers populeux de la rive gauche de l'Alster où s'entassent le quart de la population auquel se sont joints des ouvriers et les sinistrés du premier raid.

Durant le premier quart d'heure les bombes explosives et les mines terrestres à retardement percent les immeubles et s'y incrustent avant de les disloquer, puis par les toits et murs crevés les bombes incendiaires font leur œuvre. 969 tonnes sont ainsi lâchées pendant ce second raid de Gomorrhe et sur la zone la plus construite et la plus dense de Hambourg. Les bombes projettent le liquide inflammable qui coule en prenant feu dans les étages, sur les murs, au pied des immeubles, tandis que les bombardiers acharnés défient les équipes d'incendie.

En une demi-heure 2 immeubles sur 3 brûlent sur une surface de plus de 15 km². Le souffle provoqué par la déflagration projette le liquide incendiaire, d'autres immeubles s'enflamment. Des milliers de petits incendies se rejoignent dans un

cercle de 2 km de diamètre.

La chaleur intense atteindra jusqu'à 750° centigrades. Et entre les hauts immeubles ou ce qu'il en apparaît, par les cours intérieures, les rues étroites, à travers portes, fenêtres ou décombres arrive la masse d'air aspirée qui ravive les flammes. Des gaz surchauffés s'élèvent à plus de 12.000 mètres au-dessus de la ville. Le courant d'air frais se transforme en tempête et hurle avec furie, 40 minutes après l'heure H il atteindra de 150 à 200 km/h. C'est l'ouragan de feu. C'est l'enfer.

« Deux heures après le bombardement, le phénomène a pris toute son ampleur. Il échappe à toute description... Les flammes s'élèvent à près de cinq kilomètres évoquant un colosse qui danse éperdument et détruit tout sous ses pas », raconte Martin Caïdin dans *La nuit où Hambourg brûla.* Il y rapporte aussi le récit d'un pilote : « Quelques-uns des Lancaster traversèrent la colonne d'air surchauffée, en volant à 5.000 m., et ils furent ballottés comme du petit bois sur la mer. Les pilotes perdirent le contrôle de leur appareil ; ils furent même renversés sur leur siège ».

Hambourg agonisait, coupée de tout, toute seule, le ventre en flammes et les habitants horrifiés, seuls aussi, restèrent face à leur destin.

Dans le fracas des explosions, certains courent pour échapper à la mort, les flammes poussées par le vent les rattrapent. « On vit tomber un homme, raconte le professeur Graeff ; il tenta de se relever en s'aidant de ses mains. Les flammes l'atteignirent ; alors il brûla en cinq minutes, sans changer de position ». Il y en eut des milliers dont les corps encombrèrent les rues, recroquevillés, impossible à voir.

D'autres se coulent dans les abris mais la chaleur est insupportable, ils doivent se coucher sur le sol pour respirer. On retrouva quand on put ouvrir ces *bunkers* — souvent longtemps après car l'afflux d'oxygène faisait flamber l'intérieur — des mares de métal fondu qui étaient à l'origine des pots, des casseroles, ou une couche de cendre ondulée. Il y en eut qui furent moins touchés : on retrouva des cadavres ratatinés dans des vêtements trop larges. Parfois des membres manquaient qui avaient brûlé avec les manches ou le pantalon.

Bien des victimes périrent ainsi dans la tempête de feu, sous les décombres, ou subirent les effets nocifs de l'oxyde de carbone : 70 % d'entre elles. Il y avait jusqu'à 95 % de concentration dans les abris.

« Lors d'une série d'attaques en juillet et août 1943, 58 à 60 % de la cité furent détruits. Sur un espace de 75 km², 30 furent complètement brûlés et 300.000 habitations détruites. Les Allemands évaluent entre 60 et 100.000 le nombre de morts, beaucoup succombèrent dans les abris sous l'effet de l'oxyde de carbone », dit l'étude de la Commission américaine à propos de Hambourg. On fit allusion à la bombe au phosphore de 30 livres : « L'effet psychologique de ces bombes fut très supérieur aux dégâts causés par elles. Les brûlures se produisirent chez des gens qui entrèrent en contact avec des boîtes non explosées, dans les rues ou sous les décombres ». Les rapports officiels allemands furent détruits.

« Les Britanniques employèrent le phosphore, note Martin Caïdin, parce qu'ils connaissaient son effet déprimant sur le moral des populations bombardées. Lutter contre une bombe incendiaire est différent de lutter contre un engin qui se ranime constamment. Le phosphore colle obstinément à tout ce qu'il touche : métal, bois, ciment, vêtements, chair humaine. Il continue à brûler tant qu'il reste en contact avec de l'oxygène ».

L'engin s'allumait, dès qu'il touchait terre et arrosait les gens qui cherchaient à s'enfuir. « Si le phosphore tombait sur les cheveux de quelqu'un, raconte Martin Caïdin, celui-ci était condamné. Impossible de couper les cheveux, les globules chimiques brûlaient toute la tête. La victime se tordait alors de douleur, se frottait la tête dans la poussière ». Ceux qui tombaient ainsi étaient abandonnés à leur sort, à moins qu'ils n'eussent choisi de plonger dans l'Alster mais les flammes se ranimaient dès qu'ils cherchaient à respirer. Certains n'avaient du phosphore que sur les jambes ou sur le corps, la tête en avait été préservée. Ceux-là qui purent se jeter à l'eau devaient y rester, fous de souffrance, suppurants, plus morts que vivants. Ils repoussaient violemment les sauveteurs sachant toujours ce qui les attendait au sortir du lac.

A la fin de la nuit des embarcations circulèrent parmi les têtes. Des coups de feu claquèrent, on abattit des crosses puis tout fut terminé. Près de là la « zone de mort » fut close : les rues qui donnaient accès à la cité sinistrée furent barrées de fil de fer barbelé ou de murs. A l'intérieur, une inimaginable accumulation de cadavres. Hambourg pourrissait.

« La postérité ne peut qu'incliner la tête pour honorer les victimes innocentes sacrifiées à l'appétit meurtrier d'un ennemi sadique » déclara le Préfet de police de Hambourg.

On chercha à tirer une leçon pour le salut de l'humanité mais à qui s'adresse-t-elle ?

La question de savoir si le bombardement des populations civiles à Hambourg est un *crime de guerre* peut être techniquement discutée. Le fait que la ville était un centre très important de production industrielle, un nœud de communications et le plus grand port allemand en faisaient incontestablement un objectif militaire. Mais il est à remarquer que

le bombardement n'a pas été conçu pour détruire le potentiel militaire ou industriel de Hambourg, mais qu'il a été dirigé consciemment et volontairement contre la population civile pour obtenir sa destruction. En ce sens, il est contraire aux lois de la guerre qui cherchent à soustraire les populations civiles aux coups que se portent nécessairement les belligérants. Il ne paraît pas douteux que, si une nation avait été vaincue après avoir pris l'initiative de pareilles attaques, la législation de Nuremberg aurait permis de rechercher les responsables des ordres donnés. Le fait que les autorités alliées aient fait disparaître toute la documentation allemande au sujet du bombardement de Hambourg prouve qu'elles ne désiraient pas que la postérité soit instruite par des documents indiscutables sur l'ampleur des destructions et des pertes humaines. De toute manière, les résultats, tels que nous pouvons les connaître, méritent d'être proposées comme un utile sujet de réflexion.

« Dresde est magnifique, j'aimerais en voir davantage » écrivais un Anglais prisonnier en cette ville. Il pensait bien y revenir quand la guerre serait finie et retrouver ce qu'elle n'aurait pu détruire : une ville où on l'oublie.

La guerre est atroce. Ceux qui la font le savent, les autres l'apprennent. A Rotterdam en 1940 quand un millier de civils ont péri, les services de propagande ont dû arrondir ce chiffre à 30.000 pour soutenir l'idée d'un « assaut diabolique ». A Dresde, il y eut véritablement 135.000 morts mais cinq ans plus tard. Il fallait convaincre les hommes de l'horreur de la guerre car « si elle disparaît un jour — nous dit Sir Sandby — c'est qu'elle sera devenue si affreusement destructrice qu'elle ne pourra plus servir aucun projet utile ».

D'aucuns s'étonnent cependant qu'on fasse le silence sur la tragédie de Dresde. Car enfin quel bon procédé au service de la paix ! Nos alliés eux-mêmes capables des pires massacres ! Bien des hommes sagement se poseront des questions.

Le 22 septembre 1940, les sirènes retentissent à Dresde, des voies ferroviaires de garage furent attaquées et deux coups atteignirent un train de marchandises. Ce fut tout. Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1940, la Bomber Command de la R.A.F. bombarda Dresde pour la première fois. Les principales jonctions ferroviaires furent endommagées ainsi que les installations d'eau, de gaz et d'électricité. La ville fut préservée. Le 7 octobre 1944, une trentaine de bombardiers vinrent jeter négligemment quelques bombes sur la zone industrielle de Dresde, objectif secondaire après l'attaque de la raffinerie de pétrole de Ruhland. Les équipages furent surpris par la passivité de la ville. Il y eut 376 victimes dont un militaire britannique qui fut enterré « avec tous les honneurs militaires et une garde d'honneur britannique et allemande » ainsi que le chef de camp en informa ses parents.

L'esprit chevaleresque prévalait encore en cette ville qui prenait part à la guerre en ne cessant de croire à sa destinée. Elle souriait quand on lui montrait les dents.

Que pouvait-elle craindre ? Elle ne possédait pas de grandes industries comparables à celles de Hambourg par exemple. Un peu au Nord une usine fabriquait des enveloppes de fusées anti-aériennes pour la marine. A 14 km du centre, 5.000 ouvriers travaillaient à la fabrication de radars et d'instruments électroniques. A 8 km au Nord se trouvait l'arsenal, mais en 1916 un train de munitions qui explosa le détruisit entièrement, et sur son emplacement s'étaient érigées des usines de conserves. Dresde devait sa richesse à son industrie artisanale, à ses théâtres — l'Opéra y avait vu les premières de *Rienzi, de Tannhäuser,* du *Vaisseau Fantôme* de Wagner, du *Chevalier à la Rose* de Strauss — à ses musées, à ses institutions — Par suite du manque d'importance militaire, dès 1943, la ville devint le refuge des services administratifs et commerciaux. Radio-Breslau y arriva la veille du jour fatidique. Les hôpitaux civils et postes de secours militaires furent de plus en plus nombreux. A la mi-janvier 1945, il ne restait plus à Dresde que les supports en béton qui marquaient la place des batteries dispersées à travers tout le territoire, sur le front de l'Oder en particulier. A Dresde, les défenses étaient comme « inconnues ». Et ces dispositions dans le « meilleur abri du Reich contre les raids aériens » confirmèrent l'accord tacite entre Allemands et Anglais et par lequel Dresde serait épargnée si Oxford l'était — ainsi que le nota en 1947 le chef des services de Renseignements du ministère de l'Intérieur britannique.

Quand l'invasion russe eut lieu sur le front de l'Est, les réfugiés affluèrent dans la ville providentielle en dépit parfois de vives dissuasions des autorités qui ne pouvaient tant recevoir. Les opérations de secours furent mises sur pied. Le 26 janvier des trains furent officiellement organisés qui menèrent à Dresde. Dans les relais tout du long de la route, on redonnait un peu de courage, beaucoup d'espoir et bientôt, en plus des jeunes filles du service du Travail, les écoliers les plus âgés, toute la nuit, aidaient les réfugiés. De 630.000 habitants la population passa à plus de 1.200.000. La ville regorgeait de monde et offrait à tous sa féerie. Le 13 février c'est la fin du Carnaval. On ne veut plus s'endormir. Les enfants sont costumés, les rues sont pleines de gens qui reviennent du spectacle. Tout le monde a sa part de rêve et veut échapper à la triste réalité, à 150 km du front russe.

« La conférence de Crimée devait s'ouvrir par un énorme

déploiement de la force soviétique et en comparaison avec les maréchaux Koniev et Goukov en Prusse orientale et en Silésie, les réalisations des alliés occidentaux en Italie et la récente bataille des Ardennes ont dû paraître bien insignifiantes en réalité » remarque David Irving dans son livre sur la destruction de Dresde.

Il fallait donc occuper une position de force à la conférence de Yalta. Le Comité mixte de renseignements suggéra « qu'il pourrait y avoir un intérêt politique » à prouver aux Russes, « de la façon qui nous est le plus accessible » un désir de les aider dans leur offensive.

Les objectifs pétroliers étaient toujours considérés comme prioritaires et le rapport du 25 janvier 1945 émanant du C.M.R. insista sur ce point. Cependant tandis que le Maréchal de l'Air, Sir Richard Peirse, déclarait que le point faible de l'ennemi était « son moral et son système de transport », Sir Antony Eden insinuait dans une lettre au secrétaire d'Etat en avril 1942 que « les effets psychologiques des bombardements avaient peu de rapport avec l'importance militaire ou économique de l'objectif : ils sont, écrit-il, déterminés par l'importance de la destruction occasionnée ».

En août 1944, Sir Charles Portal, soumit aux chefs d'Etat-Major « l'acte » qui devait consacrer l'opération de Dresde : l'attaque tout entière étant concentrée sur une seule ville importante autre que Berlin, l'effet serait grand justement si la ville n'avait été jusque-là que relativement touchée.

Quelque temps plus tard il sentit le besoin d'insiter : « Il peut devenir souhaitable que nous utilisions la totalité de la force des bombardements stratégiques à l'attaque directe du moral allemand ».

Restait à trouver cette ville qui servît les buts visés en justifiant les moyens.

Lors des bombardements de la Rhur en 1943, le député travailliste M.R. Stokes demanda si les aviateurs britanniques « pratiquaient le bombardement régional plutôt que de concentrer leur attention sur des objectifs purement militaires ». Le Secrétaire d'Etat à l'Air, Sir Sinclair, répondit que « les cibles de la Bomber Command étaient toujours des cibles militaires ». Cependant mieux valait donner moins de prise à la critique.

On fit accepter l'idée que Dresde était une ville industrielle et surtout elle fut pointée sur la carte comme centre important de communications et poste-clé du système postal télégraphique.

« Une destruction sévère » est ordonnée. Les 6.000 aviateurs qui devaient l'exécuter refusèrent d'emporter et de lancer sur les villes qu'ils survolaient des morceaux de bétons ou

des bouteilles et par ce manquement à la coutume ils manifestèrent leur désapprobation.

Les bombardiers traversèrent impunément l'Allemagne. Au tout dernier moment, seule la population de Leipzig fut avertie et se mit à l'abri. 1.400 appareils jettent sur la ville des milliers de bombes — 2.978 tonnes plus les 771 des forteresses U.S., en 14 heures —, 75.358 foyers sont détruits et 11.500 très endommagés. Au centre de la ville, sur les 28.410 habitations résidentielles, 24.866 sont anéanties. Des 19 grands hôpitaux, 16 sont touchés, 3 détruits. En une seule nuit la ville est dévastée sur 6 km², contre 2 km² à Londres durant toute la guerre. Pour chaque habitant — y compris les morts — il y a 56 m³ de décombres soit l'équivalent d'un chargement de 11 camions.

Seule l'usine d'optique subit quelques dégâts. La caserne reste ouverte. Des 3 garages de locomotives un seul est touché à son extrémité, dans les entrepôts 400 wagons et voitures sont parfaitement en ordre. Sur les voies 24 trains attendent de partir.

On comprend la réaction des Américains qui durent accommoder l'Histoire en la faveur de la R.A.F. : « Si le nombre des morts fut exceptionnellement élevé et les dégâts subis par les quartiers résidentiels très important, il est également évident que les installations industrielles et de transport ont été rasées ».

Les gouvernements alliés soutenaient qu'ils avaient voulu interrompre la circulation passant par Dresde. Mais comme le répétait un éditorialiste de la « Süddeutsche Zeitung » de Munich :

« Aucun stratège ne peut prétendre honnêtement que les troupes allemandes auraient traversé la ville pour se rendre sur le front de l'Est. Au contraire on est surpris de la précision extraordinaire avec laquelle les quartiers résidentiels furent détruits, les installations importantes étant épargnées ».

Le général Hampe qui dirigeait les secours à Dresde le remarquait en son temps : « L'importance de Dresde comme centre ferroviaire était considérable et ne fut pas diminué plus de trois jours par ces trois raids ». Effectivement après trois jours et trois nuits, le général Hampe et ses spécialistes réussirent à ouvrir une double ligne de voies pour le trafic normal.

A quoi donc avait servi tout ce carnage sur une ville si vulnérable ? Il n'est guère besoin de le souligner. L'aviation alliée s'était obstinée à saper le moral de la population. Toute sa stratégie visait à une énorme destruction de la ville. Le savant dosage de 75 % de bombes incendiaires et au phosphore et de 25 % d'explosives ; l'intervalle calculé de 3 heures entre

les attaques successives qui devait rendre prisonniers de la ville infernale les sauveteurs accourus ; les bombes à retardement qui défiaient la population de sortir de leurs abris, le plan d'attaque en V qui permettait de tout raser. 135.000 civils périrent brûlés, asphyxiés au milieu de l'ouragan de feu qui devait être intentionnellement causé par l'énorme différence de température de l'ordre de 800 à 1.000° (en météo elle varie entre 20 et 30°).

Cependant dans la confusion, des rescapés tentent de s'enfuir. Les chasseurs Mustang américains descendent alors sur la ville et tout ce qui bouge encore est balayé à la mitrailleuse, ou saute avec les obus. Mais on craignit qu'il pût encore en réchapper et d'autres formations de bombardiers de la R.A.F. reçurent l'ordre de se diriger sur Chemnitz, située à 30 miles à l'Ouest de Dresde pour attaquer les réfugiés qui y étaient rassemblés. « Vos raisons d'aller là, cette nuit, sont d'achever tous les réfugiés qui peuvent avoir échappé de Dresde ». On avait pris l'habitude et elle ne devait plus étonner. Et quand un général de l'Armée de l'Air britannique naïvement parla de « raid de terreur » le mot fit fortune.

« Pour la première fois dans l'histoire, en effet » remarque D. Irving « un raid aérien avait fait de tels ravages sur un objectif qu'il n'y avait plus assez de survivants pour enterrer les morts ». Dans la fumée et la puanteur quelques vautours échappés du zoo de la ville étaient les seuls êtres qui purent se réjouir du spectacle.

En Angleterre on se félicitait du résultat : toute décision qui amènerait la fin de la guerre était moralement acceptable. M. Stokes cependant relevait l'hypocrisie et stigmatisait les bombardements qui resteraient une « tache sur notre écusson ». « De plus pourquoi les Anglais étaient-ils seuls à ne pas savoir ce qui se passait en leur nom ». Mais, on le sait, la politique de terreur ayant été formulée par des Chefs d'Etat-major, il était tout indiqué de les incriminer et finalement Attlee, adjoint du premier ministre rappela à propos de Sir Harris que celui-ci « aurait pu concentrer davantage ses attaques sur les objectifs militaires ». Il n'appartenait pas au commandant en chef de prendre de telles décisions. Sir Harris le fit savoir : « La stratégie de la force de bombardement critiquée par Lord Attlee fut décidée par le gouvernement dont lui, Lord Attlee, fut l'un des dirigeants pendant toute la guerre ».

Le premier ministre s'indignait aussi :

« Il me semble, écrivait-il, dans une note le 28 mars, que le moment est venu de mettre en question le bombardement des villes allemandes fondé sur la simple intention de répandre la terreur, quoique sous d'autres prétextes apparents ». Mais à cette époque, remarque Sir Saudby, « le premier ministre commençait à envisager l'après-guerre ! » Les sous-entendus déplurent aux militaires. Le premier ministre s'expliqua dans une note du 1er avril : « Il me semble que le moment de revoir la question du prétendu « Bombardement de zone » des villes allemandes, du point de vue de nos intérêts personnels, soit venu. Si nous nous emparons du pays totalement dévasté, il y aura un grand manque de logement pour nous et nos alliés et nous serons incapables de nous procurer des matériaux de construction en Allemagne puisqu'il faudra subvenir aux besoins des Allemands eux-mêmes ».

Plus tard dans ses mémoires, le premier ministre mentionnera la tragédie de Dresde en ces termes :

« Le mois suivant, nous avons dirigé un raid important sur Dresde, alors centre de communications du front de l'Allemagne de l'Est ».

Le bombardement de Dresde pose juridiquement la même question que le bombardement d'Hambourg avec des circonstances aggravantes. Dresde était un centre de production désaffecté et ne pouvait être regardé comme un objectif qu'en raison de son activité ferroviaire. Or celle-ci n'a pas été paralysée et les efforts de destruction ainsi que le choix des explosifs ont prouvé que l'objectif était la destruction de la population civile composée pour moitié de réfugiés. Les déclarations des hommes d'Etat anglais prouvent, en outre, que ceux-ci étaient conscients de leur responsabilité et s'interrogeaient sur le caractère inhumain des *raids de terreur*, à propos desquels se pose une question de responsabilité en fonction de la notion de *crime contre l'humanité*.

R. A.

NOTE SUR LE BOMBARDEMENT DE VILLES OUVERTES

Voici quelques documents concernant les bombardements de Kassel, Darmstadt et de Pforzheim.

Kassel fut attaqué par avion le 22 octobre 1943. Le nombre des victimes fut de 7 à 8.000 en quelques heures. Les morts furent entassés en 45 camions et enterrés dans une fosse commune. Le rapport du chef de la police locale fournit les constatations suivantes : parmi les morts il y eu 70 % de victimes par asphyxie, 15 % par blessures, 15 % carbonisés.

La ville de Darmstadt fut détruite par un bombardement par avion dans la nuit du 11 au 12 septembre 1944. Le nombre des

victimes fut de 12 à 15.000. La ville de Darmstadt ne présentait aucun intérêt militaire spécial, elle n'était ni un grand centre ferroviaire ni le lieu d'une grande production industrielle. Il semble d'après certains rapports d'origine anglaise qu'on ait visé essentiellement des usines d'optique de précision qui travaillaient pour la marine et pour l'aviation.

La petite ville de Pforzheim fut détruite dans la soirée du 23 février au cours d'une attaque de 22 minutes qui fit 17.000 victimes. L'étendue des destructions peut être appréciée par les résultats suivants. Le quartier de la Place du marché qui au recensement de 1939 était habité par 4.112 personnes n'avait plus d'habitants lors du recensement de 1945. Le quartier de la Vieille Ville habité par 3.859 habitants en 1939 n'avait plus que 2 habitants en 1945. Le quartier de la place Léopold qui possédait 4.400 habitants en 1939 n'en avait plus que 13 en 1945. Enfin le quartier de Sedan qui était habité par 4.220 personnes en 1939 n'avait plus que 582 habitants en 1945.

DOCUMENTS SUR LES BOMBARDEMENTS « DE TERREUR » CONTRE LES POPULATIONS CIVILES EN ALLEMAGNE

I. PERTES HUMAINES (référence au recensement de 1939)

Civils tués par bombardement aérien : 410.000
Civils tués au cours de combats militaires : 20.000

Les estimations établies après la guerre par le Dr Hans Sperling font état en outre de 600.000 à 800.000 blessés. Le premier bilan officiel, établi aussitôt après la guerre fixait à 525.000 morts le chiffre total des victimes des bombardements aériens, parmi lesquels 450.000 civils. Il est très difficile d'obtenir des chiffres parfaitement exacts, le gouvernement national-socialiste ayant caché au moment des faits le chiffre des victimes des grands bombardements aériens.

II. PERTES HUMAINES (référence au recensement du 31-12-1941)

Civils tués par bombardement aérien : 570.000
Etrangers et prisonniers de guerre « « : 39.000
Policiers et soldats allemands « « : 26.000
Nombre de blessés évalués à 879.000.

On sait que les pertes allemandes en soldats tués à l'ennemi est fixé officiellement à 3.760.000 morts. Le chiffre réel des tués et disparus est probablement plus important que cette évaluation officielle.

(*Dokumente deutscher Kriegsschaden, Bonn,* 1958)

⁂

Destructions matérielles en Allemagne fédérale du fait des bombardements aériens.

Pour *l'Allemagne fédérale* seule le nombre des immeubles entièrement détruits est évalué à 433.000, celui des immeubles partiellement détruits à 207.000. En outre, à Berlin 586.000 immeubles ont été détruits.

Le tableau des destructions dans les grandes villes s'établit ainsi :

Cologne	70 %	Bochum	51,9 %
Dortmund	65,8 %	Braunschwig	51,9 %
Duisburg	64,8 %	Brême	51,6 %
Kassel	63,9 %	Hanovre	51,6 %
Kiel	58,1 %	Gelsenkirchen	51 %
Hambourg	53,5 %	Düsseldorf	50,9 %
Ludwigshafen	55 %	Essen	50,5 %

Dresde : 60 %

Certaines villes petites ou moyennes ont été plus sûrement touchée encore. Voici le tableau des destructions pour les villes possédant une population inférieur à 50.000 habitants :

Düren	99,2 %	Pforzheim	62,1 %
Paderborn	95,6 %	Darmstadt	61,6 %
Bocholt	89 %	Koblentz	61 %
Hanau	88,6 %	Hamm	60,3 %
Giessen	76,5 %	Wilhemshaven	60,2 %
Mœrs	75,7 %	Worms	59 %
Siegen	75,3 %	Osnabrück	54,6 %
Würzburg	74,1 %	Bad Kreuznach	54,4 %
Emden	73,9 %	Heilbronn	54,3 %
Pirmasens	70,1 %	Mayence	54 %
Dorsten	69,6 %	Remscheid	50,6 %
Beuel	62,6 %	Witten	50,4 %

II

LES CAMPS DE CONCENTRATION

LES CAMPS DE CONCENTRATION DE TCHECOSLOVAQUIE

Le député anglais Richard Stokes, qui, déjà pendant la guerre, s'était élevé contre le déchaînement inconditionnel de la haine, visita le camp établi sur le terrain de sports juif de Hagibor,

près de Prague, seize mois après le début de la révolte. Le récit qu'il publia dans le Manchester Guardian, démontra aux partisans de Bénès, en Angleterre et en Amérique, de quelle effroyable culpabilité cet homme estimé s'était chargé en même temps que son pays.

— Les baraques, écrit Richard Stokes, étaient les mêmes que dans les camps de concentration, avec trois étages de couchettes, sans les commodités les plus élémentaires et les conditions sanitaires les plus effroyables y régnaient. J'y rencontrai des gens de toute sorte. Certains étaient là depuis quelques jours, d'autres depuis des mois, aucun de ceux auxquels je pus parler, n'avait la moindre idée du motif de son arrestation.

« En Tchécoslovaquie il existait 51 de ces camps où des milliers d'êtres humains se consumaient et mourait littéralement de faim. Chacun recevait, le soir, une demi-livre de pain. La cuisine pour 700 personnes occupait un local de trois mètres sur trois dans une cave. Je m'étonnai de la voir si petite jusqu'au moment où je constatai qu'il n'y avait pratiquement rien à faire cuire...

« Aussi ne faut-il pas s'étonner si les détenus s'offraient en foule pour le travail servile, car, à l'extérieur du camp, l'employeur était bien obligé de les nourrir pour qu'ils pussent travailler. Le fait explique également pourquoi le camp se trouvait presque toujours désert lors de ma première visite. Il ne restait que les vieillards et les personnes dites « dangereuses », logées dans un compartiment spécial.

« J'observai comment se recrutaient les travailleurs, en me présentant au camp, deux jours plus tard, à cinq heures et demie du matin... à la grande stupéfaction de la direction. A six heures arrivèrent les employeurs avec des automobiles et des camions pour choisir leurs esclaves de la journée. On les conduisit dans le vestibule d'un grand baraquement, où l'on poussa entre trois et quatre cents détenus parmi lesquels ils firent leur choix. Ils remirent un récépissé pour chaque personne qu'ils devaient ramener le soir.

« Lors de ma dernière visite, je remarquai la baraque spéciale et m'étonnai de ne voir au dehors aucun de ses occupants quoique la journée fût fort belle. Je demandai à entrer et constatai qu'elle était presque pleine. Les détenus, à part une douzaine, restaient recroquevillés sur les couchettes, où, de toute évidence, ils agonisaient. C'étaient les « personnes dangereuses ». Comme il leur était interdit de travailler à l'extérieur, ils ne recevaient que la nourriture du camp. J'estimai celle-ci à 750 calories par jour, c'est-à-dire qu'elles étaient inférieures à celles de Belsen...

« Je suppose que les conditions restaient les mêmes dans les

autres camps. Les fonctionnaires qui me renseignèrent sur le nombre de ceux-ci, le firent sans honte. Il m'intéresserait de savoir si le Dr. Benès est au courant de ces horribles choses. Comme il était absent de Prague, je ne pus le rencontrer malheureusement, mais je déposai des rapports aux ministères des Affaires Etrangères et de l'Intérieur ».

(*Manchester Gardian*, 1946).

TEMOIGNAGES SUR LES CAMPS DE CONCENTRATION DE TCHECOSLOVAQUIE

TEMOIGNAGE D'UN MEDECIN : LE CAMP DE CONCENTRATION D'HODOLANY.

Note : *Le témoignage qui suit est celui d'une doctoresse, et c'est un des plus bouleversants qui me soit parvenu. Ce témoignage m'a été donné sous serment. Le nom et l'adresse de la doctoresse me sont connus ; pour des raisons de sécurité je dois les garder secrets ; mais il m'est possible de les révéler quand on le voudra devant des représentants de l'O.N.U. ou des congrès.*

Père Reichenberger.

(Il s'agit d'un témoignage sur le camp de concentration de Hodolany par une doctoresse attachée au camp. Ce camp comprenait des hommes, des femmes, des jeunes filles et des enfants. D'après ce témoignage la valeur calorifique de la nourriture quotidienne variait entre 500 et 600 calories. Pendant une période de quelques mois, les décès auraient été au camp de 2.000 sur 17.000 internés. Les passages qui suivent sont des extraits particuliers de ce rapport).

Un magistrat important, le Docteur C., après qu'il ait été battu jusqu'au sang, mourut de la suite du traitement suivant : on lui mit un tuyau de plomb dans le rectum et on lui remplit les intestins d'eau froide par pression jusqu'à ce qu'il en mourut.

L'ingénieur H. fut pendu deux fois de suite, et deux fois de suite lacéré et battu avec un fouet de cuivre muni de boules de plomb, de telle sorte que toute la région depuis le muscle

guitaius maximus jusqu'au tendon d'Achille n'était plus qu'une espèce de bouillie de muscles, de tendons, de caillots de sang et de nerfs semblable à une préparation d'anatomie, et sur laquelle les mouches volaient par milliers car on était dans un des mois les plus chauds de l'été. La perte des globules blancs et la dysenterie arrivant par là-dessus mit fin à ce martyre. Dans les derniers jours qui précédèrent sa mort, je sortis du bloc pour aller vers la salle de pansement en tenant le malade sur les bras ; il ne pesait pas plus de trente kilogs.

Cette méthode consistant à laisser mourir les gens à petit feu était tout à fait courante. Pendant trois mois les salles de malades furent remplies de malheureux qui avaient été traités de cette manière. Par suite de l'étendue des blessures, et de l'écrasement complet des muscles il était impossible d'arriver à une guérison ; ils finissaient tous par mourir.

Un des cas les plus effrayants fut le cas d'une jeune fille allemande de treize ans qui avait été violée, et à qui 30 cm. de boyaux sortaient par le fondement. Le professeur de gynécologie, le docteur B., arriva pourtant à l'opérer, et elle est encore maintenant en vie.

Comme le Docteur B. est mort depuis ce temps, je puis révéler que d'après son rapport, le coupable était un capitaine de l'armée tchèque.

Pour outrage contre un membre du service de garde, l'ingénieur K. de Silésie fut sans aucun jugement, sur une décision du major S.T. de la brigade Morave qui n'avait jamais mis les pieds au camp et qui n'avait rien à faire avec la direction du camp, condamné à mort par pendaison. Un des internés tchèques, camarade de détention de l'ingénieur, fut obligé d'exécuter la pendaison. Tous les détenus du camp, sans exception, durent défiler auprès du gibet, y compris les enfants. Devant le corps qui demeura pendu pendant cinq jours, deux Allemands durent à tour de rôle restés agenouillés pendant deux heures avec les mains levées pour soutenir le cadavre. Quand par hasard, par épuisement, l'un d'eux laissait tomber sa tête sur sa poitrine il était roué de coups.

A deux jours d'intervalle, les 68 vieillards de l'asile des vieillards d'Olmütz qui avaient été arrêtés après le 8 mai, furent transportés au camp sur des wagons à bestiaux, et furent massacrés ensemble dans la nuit par des équipes de jeunes gardiens de dix-huit et de dix-neuf ans, parce que disaient-ils « ils étaient vieux et inutiles ». J'ai encore aujourd'hui dans l'oreille les effroyables plaintes des treize dernières vieilles femmes (la plus vieille avait quatre-vingt-dix ans et était aveugle) comme on les entraînait de force et avec des injures hors des baraques et vers le lieu d'exécution.

Un jour, on nous amena toute ensemble la population du village allemand de Bennisch, en tout quatre-vingt-cinq personnes ; femmes, enfants, nourrissons, ils furent installés eux aussi à même le sol nu. Beaucoup de petits enfants moururent du manque de lait, car pour eux comme pour tout le monde on ne distribua qu'une part de café noir, même si après quelques jours le lait de la mère venait à manquer.

Dans un des mois les plus froids de l'hiver 1945-1946, il arriva que sept hommes volèrent quelques poignées de charbon. A cause de cela, on les enferma presque entièrement nus et sans aucune couverture pendant quatre jours dans un cachot. Ils revinrent tous avec certaines parties du corps gravement gelées, on dut les amputer, mais ils moururent à la suite de l'opération...

Quant aux cadavres de ceux qui étaient morts de maladie, ou qui avaient été assassinés, ils étaient enterrés entièrement nus dans l'herbe, derrière le *bunker* (cachot disciplinaire) à l'extrémité du camp, jusqu'à ce qu'ils soient exhumés ; ils étaient alors placés dans des sacs anonymes dans des fosses communes à l'extérieur du cimetière.

Sur mon propre destin, je ne désire faire aucune déclaration ; je n'ai rien souffert que tous mes compagnons de captivité ont souffert également. Je signalerai seulement ceci : la direction du camp voulut me forcer en tant que médecin, à signer les avis de décès des détenus assassinés sous le diagnostic maladie de cœur. Je me refusais à le faire dans tous les cas ; en raison de ma conscience et en respect pour mon serment médical.

Docteur F.

*
* *

TEMOIGNAGE DU PASTEUR FRANTZ BRENNER : LE CAMP DE CONCENTRATION DE SCHOMBERG.

Comme je travaillais au sécrétariat du camp, j'ai pu savoir à peu près ce qui se passait ; comme prêtre, j'ai été naturellement le témoin de beaucoup de scènes, et j'ai souvent apporté mes secours ; aussi je puis dire qu'il est difficile d'imaginer quelque chose qui ne se soit pas produit dans cet enfer.

Dans les cellules où ils étaient enfermés, les hommes devaient la plupart du temps dormir sur le sol nu misérablement recouverts de leur manteau, quand toutefois les malheureux pouvaient dormir. Car la plupart du temps pendant la nuit, un des gradés Kristech arrivait complètement ivre avec

quelques miliciens de la jeunesse qui étaient armés de triques, de matraques et de toutes sortes d'autres outils, et qui frappaient les prisonniers avec une telle force que leurs hurlements arrivaient jusqu'à nous, et nous empêchaient de dormir pendans toute la nuit.

Voici une des scènes qui se reproduisait souvent dans le bunker séparé. Les malheureux devaient mettre leur tête dans l'ouverture ménagée dans la porte pour y faire passer la nourriture, et alors à ce moment-là on le frappait pendant si longtemps sur la nuque et l'occiput qu'il finissait par tomber sans connaissance ; alors on le faisait revenir à lui avec un seau d'eau et puis on recommençait à nouveau à le battre. Le lendemain matin, ces hommes avaient une figure qui n'avait plus rien d'humain, et ceci je peux le témoigner car j'ai été employé comme interprète pendant l'audition de ces malheureux.

Beaucoup de ces internés devinrent fous à la suite de ces traitements qu'ils avaient subis ; alors on les faisait partir du camp en donnant au secrétariat l'indication : transférés à l'asile d'aliénés. Mais pour ce qui est de savoir si ces pauvres gens n'y sont jamais arrivés, en fait c'est ce que je ne peux nullement garantir.

Quand une inspection était annoncée, tous les gens maltraités ainsi étaient éloignés précipitamment, toutes les traces de sang devaient être effacées, et tout devait donner une apparence d'ordre et de traitements convenables.

Quant à la nourriture, on la distribuait de manière qu'on puisse constamment veiller à ce que les internés soient incapables de se maintenir en bonne santé, ou même de vivre avec les rations qu'on leur donnait. Chaque jour, nous recevions un peu de pain, le matin et le soir une petite tasse de café noir, et à midi une soupe de pommes de terre qui était souvent si claire qu'on pouvait voir à travers. Avec cela il nous fallait travailler d'une façon très pénible et beaucoup tombaient par suite de la faim, et on les relevait avec des coups.

Quel était le nombre de ceux qui ont transformé ainsi en enfer l'existence des détenus ?

J'ai eu également l'occasion de travailler à la dépense, et je peux dire que les rations étaient deux-cents fois plus grandes que celles des détenus ; par exemple, les trente-six gendarmes qui formaient la garde recevaient chaque mois 350 kg. à 380 kg. de viande, 3.000 petits pains blancs en plus du pain habituel et des autres rations.

Pendant la guerre j'ai pu comme prêtre juger sans partipris la vie de tout le monde, et je peux dire publiquement et sur l'honneur que la situation des Tchèques était aussi bonne que celle des Allemands, sinon meilleure. Et cela n'a pas empêché cette revanche sanglante et sinistre après la guerre.

Les hommes qui à cette époque si dramatique pour nous, Allemands et Sudètes, ont eu cette conduite « intrépide et courageuse » étaient ceux qui à l'époque du 3e Reich auraient à peine élevé un mot de protestation contre le gouvernement nazi ; mais dans le milieu sacerdotal, c'étaient nous les prêtres allemands qui publiquement du haut de nos chaires dénoncions ce qui était injuste pour les Tchèques. Et qu'on ne vienne pas nous dire aujourd'hui qu'il s'agit de je ne sais quelle propagande mensongère, car nous l'enverrions promener durement. Comment pourrait-on accepter de voir sans rien dire des hommes être maltraités et exterminés pour rien et sans raison jusqu'à leur disparition définitive ? comment pourrait-on supporter de voir des hommes mourir de faim, pendant que de l'autre côté on vit dans la liesse et l'opulence et non seulement maintenant après la guerre, mais encore pendant toute la guerre ? Si l'on avait pu voir comment nos camarades dans les camps d'internement ramassaient les épluchures de pommes de terre et tous les débris dans les poubelles et les tas de fumier pour apaiser leur faim, on comprendrait alors comment les héros tchèques se sont vengés des soldats allemands qui revenaient chez eux avec un laissez-passer russe dans les mains. N'a-t-on pas le droit d'être saisi de fureur quand on sait que ces poltrons ont passé toute la guerre assis derrière leur poêle bien chaud, et qui essayent de se faire passer pour des héros de toute l'histoire ; et lorsqu'on voit ceux qui pendant des années ont cotoyé la mort des centaines de fois, qui ont derrière eux les glaces, la faim, des centaines de nuits sans sommeil, et qui revenaient chez eux sans autre désir que celui de retrouver leur mère, leur femme et leurs enfants, et qui ont été soumis à leur retour à l'arbitraire de tous ces Tchèques devenus soudain des héros.

On juge si c'est là l'application du droit, ou si c'est un

*
* *

TEMOIGNAGE D'UN PASTEUR : LE CAMP DE CONCENTRATION DE BRUNN.

Au camp de concentration de Brünn dans lequel je me trouvais, il y avait un bloc A, un bloc B, et en outre un bunker spécial.

J'ai eu la chance de me trouver au bloc A.

Dans le bloc B, on mettait ensemble les Nationaux-Socia-

listes et les S.A. Tout ce qui a pu se commettre d'atrocités et d'abominations dans le bloc B est impossible à dire avec de simples mots. Les hurlements effroyables qui s'élevaient au ciel dans ces jours terribles, quel est celui qui pourrait en donner une idée parmi ceux qui ont eu la chance d'échapper à cet enfer ? Les gémissements et les cris de ceux qui étaient martyrisés là résonnent encore aujourd'hui à nos oreilles. Les faces bestiales et ivres de fureur de leurs gardiens sont encore aujourd'hui sous nos yeux, et le martyre de ces victimes restera toujours dans notre souvenir.

Sur ce qui se passa au bunker, tout ce que je peux dire c'est que tous les hommes que j'ai rencontrés plus tard dans le camp et qui se trouvaient encore en vie après leur passage au bunker, sont tous morts sans exception au bout de quelque temps.

Une question se pose constamment, toujours involontairement, à nos esprits : comment était-il possible que dans le temps de terreur du National-Socialisme, les détenus qui se trouvaient dans les camps de concentration nazis aient pu survivre pendant des années, tandis que dans les camps de concentration tchèques la plupart des détenus mouraient dans les premières semaines sous les mauvais traitements et les souffrances ?

Nous espérons qu'un jour on pourra donner une réponse à cette question, et que cette réponse sera une réponse suffisante, juste, et conforme aux faits.

Pourquoi pendant tous ces jours-là (il vient de raconter l'entassements des morts à l'infirmerie et à la morgue) des cinéastes étrangers ne sont pas venus pour photographier ces cadavres, qui n'étaient naturellement exclusivement que des cadavres allemands, et pour montrer au public, qui jusqu'ici n'avait vu que des camps allemands, ce qui se passait ailleurs ?

(*Transmis par le Pasteur J. H.*).

*
* *

TEMOIGNAGE D'UN MEDECIN : LE CAMP DE CONCENTRATION POLONAIS DE LAMSDORF.

Lamsdorf est un village situé au nord de Friedland, en Haute-Silésie. Un camp de baraques y a été construit pendant la guerre, pour recevoir des travailleurs étrangers. La

milice en a fait un camp d'extermination pour les Allemands. Le personnel se compose du commandant Gimborski, âgé de vingt-trois ans, à l'esprit sadique, et de cinquante brutes. Aucune liste officielle ne contient le nom de ce camp. Le gouvernement polonais refuse tout concours pour le logement et la nourriture des détenus, mais tolère les agissements de Gimborski et de ses complices.

A l'entrée, trente miliciens armés de matraques et de fouets se jettent sur le Dr. Esser et ses compagnons. Le cheminot F. reçoit un coup de baïonnette puis doit se coucher et se relever au commandement, jusqu'à ce qu'il soit couvert de sang.

— C'est la même chose que dans un camp de concentration allemand dont vous vouliez nous libérer, crie une des victimes.

— La même chose ? riposte haineusement le commandant Gimborski. Vous allez connaître ici un camp auprès duquel ceux des Allemands n'étaient rien ! Vos S.S. ne sont que des enfants de chœur à côté de mes partisans !

Au cours des mois suivants, le Dr Esser va apprendre qu'il ne s'agit pas là d'une menace vaine. Lamsdorf est vraiment un enfer auprès duquel pâlissent les lieux de torture allemands.

Esser est nommé médecin du camp. Il dispose d'une infirmerie mais ni d'instruments, ni de médicaments, ni de pansements. L'infirmerie contient huit châlits et sacs de paille. Un étudiant et une sœur de charité s'occupent des mourants. Il est formellement interdit de venir en aide aux blessés.

Leur nombre dépasse pourtant de beaucoup celui des malades quoique des épidémies sévissent dans le camp. L'appel a lieu à cinq heures du matin, avec « culture physique » à laquelle doivent participer même les vieillards de plus de quatre-vingts ans.

Les commandements se donnent en polonais. Quiconque ne les comprend pas et n'obéit pas, est aussitôt roué de coups de matraque puis traité à coups de botte. De nombreux survivants témoignent que, pendant les quatre premiers mois, il restait sur place, quotidiennement, après cette « culture physique », huit à dix morts qui étaient ensuite incinérés.

Lors des travaux à l'extérieur, où les détenus étaient attelés par quinze, à des charrettes, des charrues ou des herses, les gardes s'entraînaient au tir sur cibles vivantes. Une fois, un vieillard fut chassé dans la rue du camp pour qu'un Polonais de quinze ans pût montrer, sur lui, qu'il visait bien.

Parfois, les gardes forçaient des détenus à grimper dans les arbres qu'ils faisaient scier par d'autres ensuite, et riaient aux larmes en voyant les malheureux tomber et se rompre le cou.

Un jour, un garde ivre arrosa avec sa mitraillette la façade

des latrines des femmes. Beaucoup furent blessées au ventre et à la poitrine et transportées à l'infirmerie, mais il fut défendu de les soigner.

Les intellectuels furent particulièrement persécutés, presque tous finirent dans la fosse commune. Le professeur Kr., de Neustadt, fut tué cinq minutes après son arrivée au camp, parce qu'il portait des « lunettes d'intellectuel ».

Les femmes n'étaient pas mieux traitées. A la plus petite « infraction », on les fouettait par rangées entières, leur arrachant des lambeaux de chair. Sur les huit cents enfants qui passèrent à Lamsdorf pendant les deux années d'existence du camp, plus de six cents périrent. Les orphelins connurent un destin particulièrement émouvant, car ils n'avaient personne pour leur donner un peu de nourriture supplémentaire.

Les détenus de l' « enfer de Lamsdorf » recevaient trois ou quatre pommes de terre par jour, auxquelles s'ajoutaient, dans des circonstances exceptionnelles, une ou deux tranches de pain.

Les enfants, transformés en squelettes ambulants, mendiaient de fenêtre en fenêtre, portant souvent, au cou, le chapelet de leurs parents décédés ou assassinés. La très grande majorité des détenus souffrirent et moururent d'œdèmes.

Un prêtre se trouvait parmi eux mais il ne fut jamais autorisé à porter ses consolations aux agonisants. Les gardiens interdisaient même aux grands malades de prier. Le prêtre polonais de Lamsdorf refusa toujours d'administrer les derniers sacrements tant était grande la haine de race, systématiquement attisée.

*
**

En chiffre rond, sept mille Allemands des villages de Neuleippe, Bielitzfelde, Ellguth-Hammer, Steinau, Lippen, Jatzdorf, Groditz, Kleuschnitz, Jakobsdorf, Gr.-Mangersdorf, Goldmoor, Hilberdorf, Arnsdorf et Lamsdorf passèrent par ce camp. 3.292, disent les Polonais, y moururent. Mais le Dr Esser, qui fut le seul à avoir une vue d'ensemble, estime qu'il n'en sortit pas plus de quatre cents vivants. La population de quatorze villages, hommes, femmes et enfants, fut donc exterminée. Le monde se tut et se tait encore...

(*Documentation sur l'expulsion des Allemands* — Témoignage du Dr Esser, chirurgien militaire, sur le camp de Lamsdorf).

TROISIÈME PARTIE

Viols, Pillages, Meurtres

AUSTIN J. APP

LE VIOL DES FEMMES EN ALLEMAGNE OCCUPEE

Quand la Russie voulut mettre la main sur les champs de pétrole Iraniens, alors on entendit les gens s'écrier pour la première fois : « Soyons énergiques et résistons aux Russes ». Et pourtant ce sont les mêmes gens qui ont laissé sans dire un mot les Russes déshonorer un million de femmes chrétiennes. Lorsqu'il s'agit de champs de pétrole de l'Asie, ils sont prêts à se défendre à coups de canon : c'est qu'il s'agit en effet d'une chose de toute autre valeur...

Le viol des femmes est un procédé de la plus honteuse barbarie que les troupes d'occupation puissent se permettre ; il est affligeant, mais il est nécessaire de dire qu'il s'agit là d'une méthode de barbarie propre aux Alliés qui n'a jamais été employée par les Allemands.

Nos « auxilliaires » dans la capitulation de l'Allemagne, nos alliés russes sont entrés à Dantzig le 24 mars 1945 ; une femme professeur âgée de 50 ans habitant Dantzig, me racontait que le lendemain de l'arrivée des Russes, sa nièce âgée de 15 ans fut violée sept fois, et une autre jeune fille âgée de 22 ans fut violée quinze fois. Un officier russe recommanda aux femmes de chercher refuge dans la cathédrale ; lorsqu'elles y furent réfugiées, nos « frères d'armes » se précipitèrent alors dans l'église et réalisèrent là, au son de l'orgue et des cloches, une orgie sans pareille qui dura toute la nuit, et pendant laquelle des femmes furent violées jusqu'à 30 fois (extraits de « l'Ordre américain » du 6 décembre 1945, page 1).

Tels sont les hommes que nous avons appelé à siéger auprès de nous pour juger la culpabilité des Allemands à Nuremberg.

Le docteur O., prêtre catholique à Dantzig, m'a déclaré : ils ont violé même des petites filles de 8 ans, et ils ont tué des petits garçons qui cherchaient à protéger leur mère...

A Vienne seulement, les Russes ont violé en tout, à plusieurs reprises, plusieurs centaines de milliers de femmes, y compris des petites filles de moins de dix ans et des vieilles femmes. C'est ce que rapporte l'Archevêque anglais Bernhard Griffin, aujourd'hui cardinal, après un voyage d'information très sérieuse qu'il fit dans une situation semi-officielle pour étudier la situation en Europe.

Les religieuses elles-mêmes, jeunes ou vieilles, n'ont pas été respectées.

Le jour où grâce à notre malheureuse participation à cette « croisade », Neisse qui est une petite ville de Silésie, fut conquise, 182 religieuses catholiques furent violées, dans le diocèse de Karttowitz on pouvait compter 66 religieuses enceintes. Dans un couvent où la supérieure et son assistante essayaient de protéger les jeunes religieuses, elles furent toutes les deux assassinées.

Le pasteur qui nous faisait ce récit, déclarait connaître plusieurs villages où toutes les femmes et même les enfants de dix ans et les vieillards auraient été pendant plusieurs semaines violées par les Russes (voyez « l'Ordre américain » du 1er novembre 1945).

Nous avons emmené des hommes pour les faire travailler comme esclaves, nous avons volé aux Allemands le quart de leur territoire, et en particulier nous les avons privé des régions dont son agriculture avait besoin, nous leur avons pris la plupart de leurs machines agricoles, ainsi que leurs usines, et la totalité de leur flotte, et maintenant nous leur recommandons gravement de se livrer à l'agriculture. C'est nous qui sommes responsables de ce que plus d'enfants sont morts de faim en Allemagne qu'à aucune époque de l'histoire allemande et c'est nous qui sommes finalement responsables des violences et des crimes dont ont été victimes des milliers de femmes et jeunes filles allemandes, autrichiennes, hongroises de huit à quatre-vingts ans.

Selon H. Bevin, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, les alliés ont opéré le transfert d'une population de quinze millions d'Allemands qui ont été chassés de leur patrie ; et il a déclaré devant le parlement anglais : « en vérité ce fut un des sommets de la folie des hommes, c'était un spectacle absolument épouvantable ». (*Times* du 5 novembre 1945, page 30). Mais Bevin n'avait pas le droit d'appeler cela une folie des hommes... c'est un crime et non une folie.

Sa Sainteté, le pape Pie XII, a protesté dans une lettre adressée au Cardinal Faulhaber contre le déshonneur et les souffrances qui ont été infligées aux femmes et aux jeunes filles allemandes. (Cité du Vatican, 10 janvier 1946).

Radio-Vatican, le 25 avril 1946, faisait connaître que dans

la rone d'occupation russe en Allemagne orientale s'élevaient de toutes parts les plaintes des femmes et des jeunes filles qui étaient devenues enceintes à la suite de violences les plus brutales, et dont la santé physique et morale était irréparablement brisée.

On peut imaginer ce que notre presse démocratique et ce que notre radio auraient dites à propos d'une telle nouvelle si le pape avait pu dire la même chose sur les femmes françaises pendant l'occupation allemande, mais par malheur pour ces hommes le pape n'a jamais rien pu dire de semblable car « les bêtes féroces » allemandes ont commis à elles toutes moins de viols que les représentants de notre précieuse jeunesse ; aussi les correspondants de presse et nos radio-reporters préfèrent nous donner beaucoup de détails sur les camps de concentration, où du reste aucune femme ne fut jamais violée, et se taire complètement sur nos propres atrocités et sur cet énorme camp de concentration que nous avons fait de l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie tout entière, au nom de notre plan Morgenthau.

On doit se souvenir qu'une des principales accusations qui a été soulevée contre le général Yamashita, et pour laquelle il fut condamné à la pendaison, fut que les troupes sous son commandement, dans le désastre du dernier jour, avaient violé 25 « beautés » de Manille et ceci au moment où les Américains avaient déjà interrompu les liaisons entre le quartier général de Yamashita et de ses troupes.

A Stuttgart, capitale du Wurtemberg, les troupes sous le commandement du général Einshower, qui lui n'avait aucune de ses liaisons coupées avec aucune de ses unités, ont violé en une semaine et dans une seule ville, plus de femmes que touts les troupes allemandes sous le règne d'Hitler pendant les quatre années de guerre sur la totalité du territoire français ; tels sont les faits, même si pour des Américains corrects ils paraissent incroyables.

Un destin pire que la mort est celui qui a été réservé aux femmes de l'Europe par la victoire américaine. Jamais dans l'Europe chrétienne le viol des femmes n'avait pris une aussi monstrueuse propension. Lorsqu'en 1683, les sarazins tentèrent de faire subir un pareil destin aux femmes européennes lorsqu'ils furent aux portes de Vienne, l'Europe chrétienne tout entière fut soulevée d'indignation, et réussit à empêcher qu'une telle atrocité fut commise à une échelle immense.

C'est à l'Amérique qu'il était réservé, non seulement d'arroser Rome de bombes ainsi que le Mont Cassin, mais encore de détruire plus d'églises que l'invasion vandale n'en avait détruites, de pulvériser une ville tout entière pleine de femmes et d'enfants pour essayer l'effet d'une arme nouvelle,

mais encore d'avoir une telle politique, qu'elle a contraint un peuple chrétien tout entier à une capitulation sans conditions de telle sorte que ce peuple a été exposé sans défense au pillage et aux outrages les plus effrayants de tous les temps.

Notes sur l'auteur.

L'auteur de cette brochure, avant qu'il ne fût mobilisé en 1942, *était directeur de la session des études agréées de l'Université de Scranton, à Scranton - Pennsylvanie. Actuellement, il est professeur de langues et de littérature agréée à Incarnate World College - San Antonio - Texas.*

Il est né à Milwaukee - Wisconsin en 1924 ; *il a travaillé au Séminaire St.-Francis à Milwaukee - Wisconsin ; il a été licencié en* 1926 *et reçu docteur de l'Université de Washington en* 1929. *Il a passé quatre étés en Europe en* 1927, 1931, 1932 *et* 1934. *Sa brochure a été publiée en version originale, en première édition en* 1946. *Le* 1er *avril* 1947 *paraissait sa septième édition. Une traduction allemande a été publiée le* 31 *décembre* 1947.

LES RUSSES EN PRUSSE ORIENTALE

...Le capitaine leur lut également des extraits d'une page écrite par Ilya Ehrenbourg, le célèbre propagandiste soviétique. L'officier emportait avec lui toute une collection d'appels de cet écrivain et chaque jour, il en lisait un à ses hommes.

« Tuez, soldats de l'Armée Rouge, tuez ! Il n'est rien d'innocent dans les fascistes, ni dans les vivants ni dans ceux qui ne sont pas encore nés. Tuez ! »

Les soldats se précipitèrent vers les maisons.

Le sous-officier Kossarew pénétra, avec une dizaine de soldats, dans la maison d'Anton Riess. La porte n'était pas fermée et ils virent le jeune officier allemand qui dormait toujours d'épuisement. Ils lui tirèrent un chargeur dans la tête et se mirent à fouiller le rez-de-chaussée. Kossarew souleva la tête de l'Allemand et lui trancha la gorge. Ses hommes éventraient les armoires et fracassaient la vaisselle contre les murs. Puis Kossarew fit entasser de la paille dans les escaliers. On y mit le feu pour enfumer les soldats allemands qui pourraient encore se cacher dans la maison.

La femme de Riess, sa fille et ses quatre enfants se réfugièrent dans la chambre à coucher. Elles avaient été arrachées de leur sommeil et, à travers la fenêtre, elles avaient vu les Russes dans la rue enneigée et claire, et entendu les coups de feu dans la maison. Les deux valets polonais et la servante essayèrent de se sauver par une fenêtre de derrière, mais une sentinelle les aperçut, tira sur eux et l'un des valets s'écroula dans la neige.

Les flammes montèrent très vite. « Ils » avaient l'habitude de brûler toutes les maisons où s'étaient réfugiés des soldats allemands. Les femmes et les enfants se pressèrent aux fenêtres mais, de l'extérieur, les envahisseurs tirèrent contre les vitres

A la tête de ceux qui envahirent la maison de Peter Haupt — un allemand de Pologne dont la famille habitait le pays depuis un siècle — se trouvait le capitaine de Kharkov. Il avait sa méthode particulière. Il fit sortir de leurs lits tous les occupants de la maison et les réunit dans une pièce. Il fit ensuite fouiller toute la maison, éventrer armoires et buffets, déchirer les literies et les sofas pour voir si rien n'y était caché. Tous les objets en or, en argent ou en autre métal étincelant furent étalés devant lui sur la table. En attendant, Allemands et Polonais, réunis dans la pièce, de Peter Haupt à son gosse de quatre ans, grelottant dans sa chemise de nuit, durent s'aligner, le visage tourné vers le mur. De temps en temps, le capitaine leur appliquait dans la nuque le canon d'un revolver ou d'une mitrailleuse ; ou bien il tirait des coups de feu dans le plafond. Lui-même enleva à ses prisonniers les bagues qu'ils portaient. Et lorsqu'il eut rassemblé tous les objets étincelants, il choisit ceux qui lui plaisaient, laissa le reste à ses hommes.

La fête commença.

Par gestes, il ordonna aux Allemands et aux Polonais de se retourner. Il savait que dans tous les villages, il y avait des Allemands et des Polonais et qu'il devait libérer les Polonais. Il laissa donc partir le valet et la vieille servante après leur avoir fait jurer réciproquement qu'ils étaient Polonais.

Puis il fit agenouiller Peter Haupt et son fils de 16 ans, celui de 14 ans et celui de 4 ans. Il arracha ensuite la chemise de la femme de Peter Haupt, celles des filles dont l'une avait 18 ans et l'autre 12. Il les regarda, les fit s'étendre sur le parquet, et tenir leurs bras et leurs jambes par ses hommes. Il assouvit son désir.

Lorsqu'il entendit le premier cri et les pleurs de la cadette de 12 ans, Peter Haupt gémit et sa femme se tordit sous les poings qui la maintenaient. Elle appela au secours, un secours que personne ne pouvait lui apporter. Elle appela Dieu qui était infiniment loin. Elle s'offrit à la place de son enfant.

Mais le capitaine ne la comprit pas et il n'avait pas le temps de l'écouter ; d'ailleurs, ce qu'elle avait à offrir, il était de toute façon sûr de l'avoir...

Lorsque le capitaine se roula vers l'aînée de dix-huit ans, Peter Haupt poussa un cri de colère démente. Il bondit en avant, saisit le capitaine par les jambes et le jeta à terre pour le tirer vers lui. Son geste fut tellement rapide que les Mongols n'eurent pas le temps de tirer. Lorsqu'ils se ressaisirent et ouvrirent le feu, tout était terminé ! Le capitaine se leva en criant de fureur et porta la main au côté, vers son revolver. Il ne tira pas et, comme pris par une pensée soudaine, il saisit la tête de Peter Haupt par les cheveux, le souleva, vit qu'il n'était que peu touché et qu'il vivait encore. Les yeux pleins de fureur, il s'adressa à deux de ses hommes. Ceux-ci éclatèrent de rire, s'emparèrent de Peter Haupt et le traînèrent dans la cour. Le capitaine était debout au milieu de la pièce, entre les femmes étendues à terre, ses soldats et les fils agenouillés. Il attendait. Il écoutait et attendait. Il entendit soudain la clameur. Et cette voix qui criait n'était plus une voix humaine. C'était une clameur pleine d'une souffrance inhumaine, insupportable, démente, une clameur telle que la pâleur envahit les traits de certains Mongols, malgré leur état d'ébriété et d'excitation sexuelle. Le gosse de quatre ans se mit à pleurer, la femme se tordit à nouveau en hurlant. Et elle ne savait même pas ce qui s'était passé. Elle ne voyait pas où ils avaient touché son mari. Elle ne le vit pas se soulever dans un dernier sursaut et malgré sa blessure mortelle, titubant dans la neige, plié en deux, les mains ramenées sur le bas-ventre, une lueur de folie dans les yeux, avant de s'écrouler. Et la clameur s'éteignit.

Le capitaine écouta, puis poursuivit ce qu'il avait l'intention de faire. Lorsqu'il eut terminé, il livra, d'un geste, son butin à ses soldats qui n'attendaient que ce signe.

Mais pendant que se déroulaient ces scènes, un soldat était resté en arrière dans la chambre à coucher de Peter Haupt. Il s'y était précipité pour jeter hors du lit Haupt, sa femme et ses enfants. Il était assis maintenant au milieu de la literie lacérée, des poupées écrasées et des débris de vaisselle, et berçait dans ses bras le dernier fils de Peter Haupt, âgé d'un an. Il était assis là et pensait à ses propres enfants qu'il n'avait plus vus depuis des années car dans son armée les permissions n'existaient pas. L'enfant ne pleurait plus. Lorsqu'il entendit monter la clameur, le soldat s'aperçut qu'il était en train de perdre le prix de la victoire. Il se leva pour descendre. Mais auparavant, il étendit l'enfant sur les matelas lacérés et le couvrit délicatement avec une couverture.

Aucun Allemand de ce village n'échappa au destin qui lui était dévolu. Pas une femme ne put y échapper, pas une jeune fille, ni celle de 18 ans ni celle de 12 ans. Quelques femmes s'étaient cachées dans la paille et le foin des granges, mais le feu les chassa de leurs cachettes. La femme du chef politique local des paysans (Bauernführer) que les Polonais montraient du doigt, mourut à la suite d'innombrables viols, dont elle fut victime. Mais d'autres femmes aussi moururent parce que vingt Mongols et même plus, l'un après l'autre, les avaient violées. Parmi elles, se trouvait un fille de 16 ans. Tous les hommes, à l'exception de quatre sauvés par hasard, furent abattus...

(Extrait de *l'Invasion Soviétique* par Jürgen Thorwald)

LES RUSSES EN SILESIE

Ce qui se passa alors à Striegau ne pourrait être pleinement relaté que dans un livre technique sur les perversions. Officiers et soldats, sous l'influence de l'alcool, se livrent aux pires excès sur les femmes et les jeunes filles arrachées des maisons. Partout gisent des cadavres portant les traces du sadisme le plus effréné. Un grand blessé de guerre, ne pouvant supporter d'avoir vu violer sa femme sous ses yeux, abat d'un coup de hache son fils de neuf ans, puis se pend avec son épouse. Sa mère, qui survient, constate que son petit-fils vit encore ; elle le soigne avec amour... mais découvrira plus tard qu'il a perdu la raison. Ces atrocités se commettent avec, à l'arrière-plan, les hurlements des postes de radio et des phonographes, mis à l'intensité maximum, et les explosions des obus allemands qui s'abattent sur la ville. Les misérables victimes cessent de croirent à l'existence d'un Dieu capable de permettre de telles horreurs.

Le commandant russe, lui-même, ne peut supporter tant d'excès. Il fait rassembler les habitants, par rues, à l'Ecole Christian-Günther, mais ceux qui ne peuvent partir le jour même, connaissent alors les « nuits de terreur de l'Ecole Christian-Günther », demeurées fameuses. Les soldats ivres, munis de torches électriques traversent en titubant les salles de classe, exercent librement leur choix parmi les milliers de femmes, qu'ils traînent souvent par les cheveux dans les couloirs. Les officiers ne se comportent pas mieux. Pendant ces terribles nuits, la ville s'emplit des hurlements des vainqueurs et des cris désespérés de leurs victimes.

Ces cris parviennent aux lignes allemandes, car le front

s'enfonce comme un coin entre les positions, tenues au nord, au sud et à l'ouest par la 208e division silésienne, qui, dans la nuit du 8 au 9 mars, attaque à l'improviste ce « goulot ». Striegau est encerclée et libérée après trois jours de combats de rues.

Les soldats ont sous les yeux des spectacles épouvantables. Il faut de nombreuses journées pour ramasser et identifier les cadavres. Le sort d'une fillette de quatorze ans soulève particulièrement la pitié : on la découvre nue, dans la crypte de l'église conventuelle où elle est morte de faim...

Une trentaine d'Allemands à peine sont trouvés dans les décombres de la ville à moitié détruite. Tous les autres survivants ont déjà été transportés en arrière des lignes russes. Striegau est une cité morte. Ses habitants ont été dispersés aux quatre vents. Plus de quinze mille d'entre eux sont livrés à l'arbitraire du vainqueur. Parmi les autres, des milliers ne reverront jamais plus leur ville. C'est la fin de Striegau.

(Extrait de Günther Karweina, *Exode* 1945, Presse de la Cité)

LES RUSSES EN POMERANIE

La *Documentation sur l'expulsion des Allemands* a publié un rapport qui se trouve aujourd'hui aux archives de Coblence et a été confirmé par la déposition d'un médecin de Gumbinnen devant le tribunal international de Nuremberg. Ce rapport a été rédigé par un homme du Volkssturm, K.P. :

— Ma compagnie, écrit-il, reçut l'ordre de procéder au nettoyage de Nemmersdorf. Avant d'y parvenir, nous rencontrâmes des voitures de fugitifs renversées, et des bagages dispersés. La colonne, composée par des réfugiés des régions d'Ebenrode et de Gumbinnen, emplissait la localité. Tous les véhicules avaient été détruits par les chars et gisaient dans les rues ou dans les fossés. Les bagages avaient été pillés. Ce qu'il en restait fut rassemblé par nous dans l'église. Nous ne découvrîmes aucune trace de la population civile.

« En bordure du village, dans la direction de Sodehnen, il existe une grande auberge, « Weisser Krug », à gauche de la route conduisant aux fermes environnantes. A la première de ces fermes nous découvrîmes une charrette à laquelle quatre femmes nues étaient crucifiées les mains clouées. Derrière la « Weisser Krug » en direction de Gumbinnne, il y a une place avec le monument aux morts, et, plus loin, une autre auberge, la « Roter Krug », avec une grange. Cette grange a deux portes. Sur chacune d'elles une femme était également crucifiée, également clouée par les mains. Dans les maisons au delà, nous trouvâmes 72 cadavres de femmes, d'enfants, plus celui d'un vieillard de 74 ans, qui avaient été tués bestialement, à l'exception de quelques-uns qui avaient reçu une balle dans la nuque. Plusieurs des enfants étaient encore au maillot...

« On nous commanda de porter ces cadavres au cimetière où une commission de médecins étrangers devait venir les voir. Ils y restèrent trois jours sans que cette commission se présentât. Le quatrième jour, nous les enterrâmes dans deux grandes fosses. Le cinquième, les médecins arrivèrent, et il fallut procéder à l'exhumation... Ils déclarèrent à l'unanimité que toutes les femmes et même les fillettes de douze à quatorze ans, avaient été violentées... »

(*Documentation sur l'expulsion des Allemands*).

« 1.400.000 *Allemands habitaient entre la grande boucle de la Vistule et l'Oder moyen. Une exploitation prudente des données montre que* 40 *à* 60 *% d'entre eux avaient quitté la région à la fin de janvier. Au moins* 600.000 *furent rattrapés par les troupes soviétiques pendant leur fuite, ou tombèrent entre les mains de celles-ci dans leurs localités mêmes* ».

Ce passage est extrait du premier volume de la Dokumentation publié par une commission scientifique sur ordre du ministère allemand des Réfugiés. Combien de misères et de souffrances se cachent derrière ces phrases qui évoquent le sort de 1.400.000 *personnes !*

(Günther Karweina — *Exode* 1945).

LES RUSSES AUX PAYS BALTES

Les plans révélés en 1940-1941 comportaient l'arrestation et la déportation en U.R.S.S., principalement en Sibérie, des deux tiers d'une population irréductible. En août-septembre 1944, cette liquidation commença par la province de Souvalkai : beaucoup d'instituteurs primaires, de paysans et d'anciens membres d'une organisation paramilitaire du temps de l'indépendance (1) furent arrêtés, groupés dans des camps de concentration, puis emprisonnés à Kovno et à Vilna, et déportés en U.R.S.S.

A la fin de 1944, ce fut l'extermination des intellectuels

(1) Organisation Sauliu Sajunga.

ayant exercé une action politique, d'abord de ceux qui avaient aidé les activistes à opérer le soulèvement du 23 juin 1941 pour l'indépendance lithuanienne. En 1945, furent arrêtés en masse au début de l'année les patriotes qui, sous l'occupation allemande, avaient participé à la résistance clandestine ; durant l'été, des professeurs, des étudiants, des médecins, d'autres notabilités. Le lycée de Leipalingis fut ainsi privé des neuf dixièmes de son personnel enseignant.

Les arrestations donnent lieu à « enquêtes » durant jusqu'à quatre mois et n'aboutissent que très rarement à la libération. Les déportations se font par groupes de 800 à 1.000 condamnés, à raison de 2.000 à 3.000 chaque mois. Fin 1946, le total atteignait 40.000. Moscou se plaignait parfois du peu d'énergie de sa N.K.G.B. et du Comité Central du Parti : comme les francs-tireurs qui peuplaient les bois ne se laissaient pas capturer, on « nettoyait » alors les localités voisines, on en massacrait les habitants, on en jetait les cadavres nus sur les places publiques des villes pour en intimider la population... Il arriva que parmi ces cadavres se trouvèrent des parents d'agents bolchévistes, assassinés par erreur...

Dans chacune des 309 communes lithuaniennes, on compta ainsi (fin 1945) 50 à 60 tués. Les francs-tireurs eurent des pertes dans les combats : 2.000 à 3.000. En y ajoutant les personnes massacrées à Kovno et à Vilna lors de l'arrivée de l'armée rouge, on peut estimer à 100.000 hommes (le 27e de la population) le total des lithuaniens exterminés, déportés en Russie ou réfugiés en Allemagne. Ces derniers furent environ 40.000 ; ceux qui retombèrent entre les mains des Russes furent d'abord astreints, sur place, à des travaux forcés, puis transportés en U.R.S.S. La plupart des déportés lithuaniens non revenus se trouvent soit dans les nouvelles mines du nord de l'Oural, soit dans la région d'Archangelsk, sur les côtes de la mer Blanche et de l'Arctique. Les hommes y sont séparés de leurs femmes et de leurs enfants. Les travaux de mines et de forêts sont si durs que la mortalité atteint 50 %. Les femmes et les enfants sont employés dans les kolkhoses ou à la pêche. Environ 1 % de ces malheureux a réussi à regagner la Lithuanie.

Sénateur Gustave Gautherot — *Derrière le rideau de fer — Le calvaire des pays baltes* — Edité par l'auteur, 1946).

QUATRIÈME PARTIE

Traitement des prisonniers de guerre et des troupes désarmées

I

UN CAMP DE PRISONNIERS DE GUERRE

« Au bout de trois jours, j'atteins la zone américaine. Je suis de nouveau fait prisonnier et envoyé au camp de Ludwiglust. Il y avait là environ 500 prisonniers parmi lesquels beaucoup de Flamands et comme Ludwiglust était un camp de concentration que les Allemands avaient commencé à construire mais qui n'était pas terminé, il n'y avait ni cuisines, ni infirmerie, ni installations sanitaires. Nous étions gardés par des soldats américains.

C'est dans l'après-midi qu'on me fit entrer au camp. Au préalable, les Américains nous avaient alignés sur un rang et nous avaient arrachés nos boutons, pattes d'épaule, décorations, insignes en nous expliquant que c'étaient des souvenirs.

Dans le camp, l'organisation est parfaite et est assurée par des officiers allemands. Deux baraques sont à peu près terminées et sont occupées à raison de 200 hommes environ par baraque. On ne nous donne absolument rien à manger et on ne nous donne rien à boire. Pendant neuf jours, on ne nous donne absolument rien.

Les deux premiers jours, on nous avait fait creuser des tombes avec nos mains pour les cadavres du camp.

Chaque prisonnier est gardé par un soldat américain. Pour accélérer le travail, les sentinelles frappent sans arrêt à coups de crosse, mais le troisième jour, les coups de crosse n'ont plus d'action possible sur nous car nous n'avons plus la force de creuser. Nous restons au camp et restons couchés toute la journée. La plupart d'entre nous n'ont plus la force de bouger. Nous réservons nos seules forces pour nous traîner jusqu'aux feuillées du camp qui sont de profondes tranchées que nous avons creusées avec nos mains, le premier jour de notre entrée. Nous sommes tous atteints de dysentrie.

Dans l'après-midi, les nègres des miradors trouvent un divertissement. Ils crient : « cigarette, cigarette » et jettent en effet quelques cigarettes dans le camp. Les moins faibles se lèvent et vont pour essayer de les ramasser. Les nègres alors tirent une ou plusieurs rafales suivant l'habileté du tireur. Le soir, il y a quelques cadavres de plus dans le camp.

A partir des cinquième et sixième jour, le camp devient prodigieusement silencieux. Plus personne ne parle ou se promène. On ne pense plus qu'à se traîner jusqu'aux feuillées. Le reste du temps, nous restons absolument immobiles. Le jeu des cigarettes a cessé, faute d'amateurs.

A partir du septième jour, apparaissent les premiers cadavres dans les baraquements. Nous n'avons plus la force de les sortir et ils restent sur place.

Ce jour-là, je vais jusqu'aux feuillées. J'aperçois un camarade qui tombe dans la tranchée. Il essaie de se remettre debout et de grimper hors de la fosse. Il n'y parvient pas et retombe au fond rempli d'excréments. Je ne peux pas lui porter secours n'ayant plus assez de force que pour me soulever de la perche qui nous sert de siège. Inutile d'appeler puisqu'il n'y a absolument personne dans le camp.

Les jours suivants, un tiers de l'effectif est composé de morts. Le reste ne va pas tarder à suivre. Pendant ces deux derniers jours plusieurs autres prisonniers tomberont dans la fosse et y mourront sans pouvoir en sortir.

Sur ces deux derniers jours, je n'ai qu'un souvenir confus mes forces m'ayant presque complètement abandonné. Autour de moi mes camarades mouraient sans bruit. Je ne pensais plus à rien et je ne savais plus ce qui se passait. Le neuvième jour enfin, je sais qu'un camion est entré dans le camp et qu'on nous distribua de l'eau et de 3 à 5 biscuits pour chaque prisonnier survivant. A cette date, il y a déjà plus de morts que de vivants dans les baraquements ? Le dixième jour on nous donna le même ravitaillement et le onzième, on nous apporta un menu composé d'eau, de biscuits et de soupe et à ce moment-là on s'aperçoit que sur l'effectif de 450 hommes qui étaient au camp il reste 200 hommes vivants.

Au début du mois de juin, entre le 10 et le 15, on nous a transféré de Ludwiglust à Hambourg Neuengamme. Pour tout ravitaillement, on nous donna pour un voyage de 4 jours 10 petits biscuits et un petit morceau de viande crue.

J'étais depuis quelques jours à Hambourg-Nueungamme quand je fus amené avec 7 autres camarades appartenant tous aux Waffen S.S. sous l'escorte de soldats belges, dans un grand bâtiment moderne.

Le bâtiment était abondamment pavoisé aux couleurs alliées. Chacun à notre tour nous étions appelé et descendu dans une cave. J'étais le quatrième et les trois premiers n'étaient pas remontés.

Accompagné de trois soldats belges en armes, j'entrai dans une cave où, derrière une table était assis un officier avec une dizaine de soldats.

L'officier vérifia mon identité et me lut ensuite une déclaration tapée à la machine par laquelle j'avouais avoir été gardien du camp de concentration de Neuengamme dont je n'avais jamais entendu parler avant d'y être enfermé comme prisonnier.

Evidemment, je refusai de signer. Alors l'officier me fit comprendre que je n'étais qu'un prisonnier sans défense et qui

ne pouvait espérer de secours de personne. « Signe, me dit-il, et nous te laisserons tranquille » et l'officiel me montra alors les soldats solides, bien nourris, bien habillés tandis que j'étais tout seul en face d'eux, maigre, affamé, affaibli (le signataire de ce rapport avait 17 ans à l'époque).

Je refusai toujours de signer. Un soldat alors apporta un seau rempli d'eau. L'officier m'ordonna de le tenir en l'air et m'expliqua que si je laissais tomber une seule goutte d'eau, les soldats feraient de moi ce qu'ils voudraient. Naturellement, je laissai tomber le seau que j'étais incapable de soutenir.

Aussitôt les soldats se précipitèrent sur moi et me jetèrent à terre à coups de crosse et à coups de poing. Ils achevèrent ensuite de m'assommer à coups de pied. Un seau d'eau fraîche me fit revenir à moi. On me reposa la question, je refusai toujours de signer et on recommença à me frapper. Ceci se passa plusieurs fois de suite et toujours je refusai de signer.

Alors l'officier me parla amicalement de ma famille, de ma jeunesse pour essayer de me faire signer par persuasion. Voyant que mon refus persistait, au bout de deux heures de ce traitement on me relâcha. Malheureusement, un de mes sept camarades qui n'avait pas pu tenir jusqu'au bout, sous le coup des menaces et à bout de forces, avait signé un document dans lequel il reconnaissait qu'il avait été gardien d'un camp de concentration dont il avait tout ignoré jusqu'à ce jour. Quelque temps après il fut condamné à mort et exécuté. Son nom était Hertags.

Après plusieurs mois passés dans ce camp, je fus transféré dans un camp d'enquête en Hollande où je subis également de nombreux mauvais traitements ».

A. FONS

J'ai fait cette déclaration sous serment à Anvers, le 6 janvier 1951.

II

TRAITEMENT DES VOLONTAIRES UKRAINIENS ET CROATES DESARMES PAR CAPITULATION

En mars 1945, les troupes allemandes stationnées en Crète font retraite à travers la péninsule grecque, et atteignent la Yougoslavie et la Croatie du Nord. Elles trouvent sur place deux divisions intégrées aux troupes du Reich : les cosaques du général von Pannwitz.

Les Cosaques sont les descendants de ces slaves qui résistèrent au XIII[e] siècle contre les Mongols de Batou, petit-fils de Gengis Khan. Depuis cette époque, les Cosaques ont maintenu

vivante une tradition guerrière de défense de leur autonomie et leur liberté. Participants des revendications sociales contre la Grande-Russie au XVII[e] siècle, conquérants des terres d'Astrakan et des plaines de l'Oural, victorieux du khan Kummun en 1598, colonisateurs de la Sibérie, puis des territoires de Crimée, du Kouban et du Térek, les Cosaques finirent par se mettre au service du tsar. Sujets belliqueux et indisciplinés, ils n'en montent pas moins une garde vigilante aux frontières asiatiques. Lorsque l'empire tsariste est renversé, ils se battent avec énergie contre les Rouges. Plusieurs milliers d'entre eux sont fusillés, d'autres meurent de faim. En représailles, les Bolcheviks font assassiner après 1917 des familles cosaques entières, et brûlent leurs villages.

Ce rappel historique est nécessaire pour expliquer que, comme de nombreuses minorités des territoires de l'Est, les Cosaques aient pu considérer l'arrivée des troupes allemandes comme celle de leurs libérateurs. Dès les premiers engagements, ils désertèrent en masse les rangs de l'armée rouge pour s'intégrer à la Wehrmacht. C'est pour mieux utiliser ce mouvement que le général Helmut von Pannwitz fut amené en 1943 à créer les premières divisions cosaques de l'armée allemande.

Le général von Pannwitz était un ancien officier de cavalerie qui, démobilisé en 1920, eut l'occasion d'acquérir une connaissance complète des peuples slaves. Lui-même était né sur l'ancienne frontière germano-russe, dans le domaine royal de Botzanowitz, d'une famille fixée depuis des générations en Haute-Silésie. Devant l'afflux des déserteurs d'origine slave, von Pannwitz, ancien officier de cavalerie, eut l'idée de créer des régiments entiers de Cosaques, combattant sur un pied d'égalité avec les troupes allemandes. Ce projet s'était vivement heurté à certaines personnalités de Berlin, partisans au contraire d'une politique d'expansion étroitement pan-germanique à l'Est, et qu'il lui fallut convaincre. Parmi elles se trouvaient en particulier le Gauleiter Erich Koch et le Reichleiter Martin Bormann. Ayant pu, le 13 janvier 1943, exposer son idée à Hitler, et obtenir le 21 avril, l'autorisation de former la première division cosaque, von Pannwitz parvint cependant à réaliser — trop tard à son gré — ses projets.

Les Cosaques au service du Reich participèrent pendant deux ans de tous les combats livrés en Croatie du Nord, zone où il avait été décidé de les envoyer. Au nombre de 25.000 à la moitié de l'année 1943, ils eurent à lutter contre les terroristes de Tito, et éprouvèrent durement les bandes de Partisans yougoslaves.

Peu à peu, cependant, la situation en Croatie se détériora, en contre-coup de l'avancée alliée sur le Front de l'Ouest. En Yougoslavie, l'agitation croissante des partisans communistes,

le renforcement de leurs positions, leur progression sur le terrain rendaient de plus en plus difficile l'activité des Cosaques. La défection soudaine du roi Michel de Roumanie, qui fit cesser le combat contre l'Armée rouge le 23 août 1944, puis celle de l'amiral Horty, régent de Hongrie, le mois suivant, firent progresser les Russes à pas de géants. La dernière offensive à laquelle participèrent des régiments de von Pannwitz fut celle de mars 1945 menée en Hongrie, au lac Balaton.

C'est dans cette situation que les Cosaques de von Pannwitz furent livrés aux Russes par les Anglais, en contradiction avec toutes les conventions internationales.

Von Pannwitz était persuadé que ses troupes seraient considérées comme des forces régulières, et les Cosaques traités comme des prisonniers de guerre. Les déclarations anticommunistes des Alliés, Anglais en particulier, lui paraissaient cautionner leur sort. C'est pourquoi, pendant la débâcle, tenta-t-il de passer un accord avec les armées britanniques. Cette initiative paralysa les Cosaques et les amena à se laisser volontairement enfermer derrière des barbelés, à Althofen, en Autriche, où ils s'étaient repliés.

Les Anglais avaient promis, en échange de cette reddition, un traitement convenable. Espérant amener les Cosaques à se désolidariser des Allemands, ils leur demandèrent de nommer un nouveau Feldataman (chef surprême des Armées cosaques). Mais, contre leur attente, le 24 mai 1945, les Cosaques réélirent à l'unanimité le général von Pannwitz à ce poste que détenait traditionnellement autrefois le Tsar de Russie. Le lendemain du vote, les chevaux des Cosaques leur furent volés, et l'avoir de la banque des familles cosaques fut saisi. L'un de leurs chefs les plus estimés, le vieux général Skurno, fut enlevé par la prévôté anglaise pour une destination inconnue.

Le 27 mai, un détachement britannique se rendit au cantonnement de Mülln, où von Pannwitz avait installé les rescapés de son Etat-Major. Le commandant de la 46[e] division anglaise lui annonça qu'il allait être transféré. Deux jours plus tard, c'est l'ensemble des Cosaques ayant une responsabilité militaire qui furent convoqués à Lienz, théoriquement pour y prendre part à une conférence décisive avec les hautes autorités de Grande-Bretagne. Assurance leur fut donnée qu'ils ne quittaient le camp que pour se rendre à cette conférence. On leur communiqua officiellement qu'elle devait se tenir à Villach et qu'ils seraient de retour le soir.

Malgré quelques hésitations (pressentant ce qui allait se passer un cosaque se suicida), 2.201 Cosaques gradés montèrent donc dans des camions censés les amener au lieu de la conférence. Des soldats anglais escortaient le convoi, mais

à quelques kilomètres du point de départ, celui-ci bifurqua, sans que la plupart des Cosaques s'en aperçoivent, et se dirigea vers le camp de concentration allié de Spital, sur la Drave. Les Cosaques y retrouvèrent notamment le général Skurno. On leur annonça, au lieu de la conférence prévue, qu'ils allaient être livrés dès le lendemain aux Bolcheviks conformément à un accord anglo-soviétique. Dans la nuit, plusieurs Cosaques préférèrent mettre fin à leurs jours.

Le lendemain, escortés par 25 automitrailleuses et plusieurs canons, les Cosaques quittèrent le camp de Spital. La plupart d'entre eux durent être hissés dans les camions à coups de gourdin. 23 essayèrent de s'échapper durant le trajet, 15 furent abattus par les soldats anglais. Tous les autres furent remis aux Rouges qui les attendaient à Judenburg, sur la frontière de Carynthie syrienne.

Le même destin attendait les autres corps cosaques disséminés dans la région. Le 28 mai, tous les soldats et le personnel d'encadrement du XV[e] corps de cavalerie furent évacués des secteurs de Weitensfeld et de Griffen, en Carynthie. A eux aussi, les Anglais certifièrent qu'ils allaient être conduits dans un camp de triage pour recevoir leurs certificats de libération. En fait, ils furent menés en camion à Judenburg, et remis aux troupes communistes sans autres formalités. Seules quelques unités plus méfiantes purent s'échapper, comme celle du lieutenant-colonel Prinz zu Salm, ancien interné du camp anglais de Mauterndorff, et les cadres du 6[e] régiment cosaque.

Au soir du 28 mai, ce sont donc en tout 750 Allemands et 2.000 Cosaques qui se trouvaient à Judenburg, livrés par les Britanniques à la garde du NKVD soviétique. Parmi eux se trouvaient aussi von Pannwitz, son officier d'ordonnance, le lieutenant-colonel Krauss, et son ordonnance, le caporal Berger, qui avaient été transférés dans l'intervalle. Le lendemain matin, tous les prisonniers furent transférés à Graz en wagons à bestiaux et entassés à plus de 30 par cellule dans la prison de la ville.

Quelques jours plus tard, les prisonniers furent rejoints par leurs familles qu'ils avaient eu la naïveté de croire en lieu sûr, sans songer qu'elles pourraient être également considérées comme passibles d'arrestation ! En octobre 1944 en effet, les familles des volontaires cosaques, privées de patrie par l'avancée de l'Armée soviétique, avaient été regroupées en Italie du Nord, dans la province de Frioul où ils formaient une colonie de 15.600 vieillards, femmes et enfants, placés sous l'autorité de l'Ataman Domanov.

A la chute du régime mussolinien, cette colonie cosaque fut menacée d'être envahie par les partisans communistes italiens. Elle tenta de se replier vers le Nord, non sans mal

puisque dans le petit village d'Ovaro, par exemple, l'hôpital fut incendié par les partisans et 20 Cosaques blessés y périrent brûlés vifs. Finalement les familles harassées arrivèrent à Gémone où, le 4 mai, les Anglais firent leur apparition et leur demandèrent de déposer les armes, en prenant l'engagement formel d'assurer leur protection. A peine la colonie avait-elle obéi que les partisans, maltraitant un certain nombre d'entre eux, en profitèrent pour la dépouiller de tout ce qu'elle possédait. Elle fut enfermée au camp de Stan.

L'Ataman Domanov fut envoyé au camp de Spital, où il se trouvait lorsque les Cosaques de von Pannwitz y parvinrent sous la garde des Anglais. Lorsqu'on apprit, à Stan, le traitement réservé aux Cosaques, plusieurs télégrammes furent envoyés à diverses autorités mondiales ; ils furent interceptés par le major anglais Davis.

Le 31 mai, l'approvisionnement en eau du camp de Stan fut coupé, et ses occupants furent informés de leur transfert imminent. Ils se réunirent au centre du camp et se serrèrent les uns contre les autres en chantant. Les troupes anglaises se ruèrent alors sur eux, et les frappèrent violemment. Des automitrailleuses ouvrirent le feu sur le sol, à si courte distance que plusieurs femmes furent grièvement blessées. Une femme et ses enfants, bientôt imitée par quelques-unes de ses compagnes, se jeta dans la Dave en crue. Les autres furent à nouveau fouillés et dépouillés. Plusieurs trains ordinairement utilisés au transport des bestiaux furent utilisés pour embarquer les blessés et leurs camarades. Les convois furent dirigés vers l'Est.

***

Tous les Cosaques arrêtés par les Anglais furent donc collectivement extradés et remis sans jugement aux Soviétiques qui les réclamaient. Plusieurs furent tués par les Alliés, d'autres par les communistes, parfois pendant un même transport. Le lieutenant Krauss, aide de camp de von Pannwitz, fut ainsi abattu par un garde soviétique.

De Carynthie, où les familles cosaques de Stan, les officiers du XV[e] Corps de Cavalerie et les régiments de von Pannwitz, furent livrés aux Russes, un voyage interminable devait amener les Cosaques jusqu'en Sibérie ! Un long convoi les transportant se mit en route vers l'Est début juin 1945. Un mois plus tard, les Cosaques étaient toujours enfermés dans leurs wagons. Ils traversèrent Budapest, Moscou, Novosibirsk et Stalinsk pour achever leur voyage dans le bassin du Kusnezk, dans la région de Kemerovo. A Kemerovo, un camp de concentration les attendait. Allemands et Cosaques y furent

internés ensemble, puis séparés quelques temps plus tard. On les employa dans des mines et des carrières à pierre où beaucoup laissèrent la vie. L'un d'eux, le commandant Mach, tenta une évasion. Il fut repris, condamné publiquement à mort, puis transporté hors du camp. Nul n'entendit plus jamais parler de lui.

Le général von Pannwitz et les principaux officiers cosaques furent, quant à eux, séparés dès la prison de Graz, début juin, de leurs hommes, puis emmenés à Moscou, et enfermés à la célèbre prison Lubjanka. Leur procès commença en 1946, peu avant le jugement du général Vlassov ce général soviétique qui en 1942 avait choisi de rejoindre l'Armée allemande, et de créer une Armée de libération russe.

Le procès se déroula dans l'indifférence générale. Le 16 janvier 1947, l'agence soviétique ADN annonça que le général Helmut von Pannwitz, les généraux Krasnov et Domanov, le général Klytsch et le général Skurno venaient d'être condamnés à mort et exécutés. Quelques-uns de leurs subordonnés furent condamnés à des peines de travaux forcés. A l'Ouest, nul n'éleva de protestation.

L'acharnement soviétique à l'encontre des Cosaques ne vient pas des rancunes accumulées par une guerre acharnée sur le terrain. Les Cosaques n'eurent à combattre qu'une seule fois les Russes, le jour de Noël 1944, en Croatie du Nord. Ce que Moscou ne supportait pas, c'est que des Russes ait choisi de passer dans le camp de leur adversaire, que les Cosaques, qui furent pendant des siècles le pilier le plus solide de la Russie, et sa meilleure défense contre l'ennemi, en soit venus à former ce que le Yougoslave Mihajlo Mihajlov, a appelé un « phénomène unique dans l'histoire du peuple russe ».

Les Croates.

Les activités des Cosaques du Reich furent liées en permanence à celles des nationalistes de Croatie, puisque c'est en Yougoslavie que se déroula la majeure partie de leurs combats. Ce qui explique encore mieux la répression dont furent victimes eux aussi, les Croates en 1945.

La situation en Croatie fut très trouble durant toute la guerre. En 1941, le roi de Serbie avait entraîné son pays dans le conflit mondial en prenant position pour les Alliés. Cette décision avait immédiatement provoqué une réaction des Croates, en lutte pour l'indépendance que le Traité de Versailles leur avait supprimée en les amalgamant avec les Serbes. L'hostilité serbo-croate justifiait donc l'enthousiasme avec

lequel fut accueilli le plus souvent les troupes allemandes en Croatie. Leur assaut permit la proclamation d'un Etat croate indépendant à Agram. Le Dr Anté Pavélic en prit la tête.

Leader du groupe nationaliste des *Oustachis*, avocat à Agram, le Dr Pavélic avait dû s'enfuir en Italie pendant l'entre-deux guerres, du fait de sa lutte pour l'indépendance. En 1941, comme la masse paysanne croate qui avait toujours vécu en excellente intelligence avec les Allemands de la Batschka et du Banat, il avait beaucoup attendu de l'avancée de la Werhmacht. Mais, aucun événement important ne survenant, Pavélic crut bon de manifester sa reconnaissance à l'égard de l'Italie en faisant appel à un prince italien qui devint roi de Croatie. Ce nouvel arrivant fut très peu apprécié des Croates, dont les sympathies naturelles étaient peu tournées vers la péninsule italienne, et qui y virent une marque de l'expansion italienne dans l'Adriatique. Il s'ensuivit une certaine gêne à l'intérieur de l'opinion croate à l'égard du Dr Pavélic. Au sein même des Oustachis, l'avocat fut parfois accusé de les avoir dupés.

Cette situation fut exploitée à fond par les Partisans yougoslaves, animés par un certain Josip Broz, qui allait devenir le maréchal Tito. Formé à la fois à Moscou, et en Espagne où il combattit dans les Brigades Internationales, Tito organisa une guerre de terrorisme, et forma un Comité de Libération de la Yougoslavie dirigé par un Politbureau dont il prit le commandement. Les attentats, assassinats individuels, sabotages effectués par les Partisans de Tito entraînèrent une sombre confusion. Les représailles auxquelles furent contraints les Oustachis achevèrent de détruire l'unité nationale. On approcha la guerre civile. La mauvaise adaptation de la Werhmacht aux méthodes de guerre révolutionnaire, les excès de part et d'autre permirent même à Tito d'élargir son Comité qui accueillit des non-communistes, et même plusieurs prêtres, les marxistes purs étant regroupés au sein d'une « Brigade prolétarienne ». Cette teinte extérieure permit à Tito de recevoir à la fois du ravitaillement de Moscou, et des armes — et même des officiers d'Etat-Major dont le propre fils de Winston Churchill, Randolph — des Anglais.

En 1945, les 150.000 hommes qui formaient à ce moment-là l'armée nationaliste croate opérant dans le Nord du pays, s'étaient repliés en Carynthie. Ils étaient accompagnés par 60.000 femmes, enfants et vieillards de souche allemande, et par quelques unités de l'armée allemande. La situation étant désespérée pour eux, ils essayèrent de négocier leur capitulation en tentant d'obtenir les égards dûs aux prisonniers de guerre.

Le 16 mai 1945, les généraux croates Herencic et Pecnikar

se rendirent au château de Bleiburg pour entamer des pourparlers avec le commandement britannique. Herencic demanda quelles seraient les conditions de reddition. Il se vit répondre que les Anglais n'avaient pas à en parler, et qu'il devait s'adresser aux représentants des Partisans de Tito, également présents au château de Bleiburg. Herencic fit valoir qu'il ne s'agissait pas pour lui d'une capitulation militaire, mais d'empêcher que des familles entières qui étaient avec lui, soient livrées purement et simplement au bolchevisme, ce qui ne pouvait se discuter avec des responsables de la Résistance communiste. Le général anglais à qui il s'adressait refusa de l'entendre, assura avoir reçu des ordres du maréchal Alexander, et se déclara incompétent pour traiter d'une « affaire politique » !

Consultés, les partisans de Tito firent savois qu'ils n'offraient aucune condition de reddition, et ordonnaient que dans l'heure qui venait, les armes soient déposées, faute de quoi la foule serait mitraillée 15 minutes plus tard. Interrogé, le général anglais confirma que ses troupes prêteraient main-forte aux Partisans, et leur demanda s'ils n'avaient pas besoin d'armes supplémentaires pour désarmer les Croates.

Herencic et Pecniker firent connaître l'échec de leur mission aux autres membres de l'Etat-Major croate. Un nombre important de soldats essayèrent alors de s'échapper. Le colonel Hasic s'enfuit avec 8.000 hommes, mais tomba peu après dans une embuscade tendue par les Anglais et se suicida. Le général Walter Rolf tenta de faire mouvement avec 10.000 soldats et 30.000 femmes et vieillards. Il fut arrêté lui aussi par le commandant britannique Johnson qui refusa formellement de donner asile à ceux qui l'accompagnaient.

Les Croates qui n'avaient pu s'échapper ne purent que se rendre aux Partisans, puisque les Anglais refusaient de les considérer comme leurs prisonniers. Cette capitulation entraîna une série de massacres incroyables. 50.000 Croates furent tués sur la route de Maribor. Des colonnes entières de réfugiés furent mitraillées, et leurs cadavres jetés dans la Save et la Drave. On fusilla jusque sur le bord des fosses communes : dans une seule fosse de Maribor, en Slovénie, on retrouva 40.000 victimes. 300 prisonniers furent enterrés dans le sol jusqu'au cou et décapités avec des herses, 5.000 jeunes enfants furent asphyxiés au gaz. Seuls 10.000 Croates, qui eurent la chance d'être pris en charge par un commandant écossais au pont « Anna » purent échapper à la mort.

De façon générale, chaque fois que des nationalistes Croates furent arrêtés par les Anglais, ceux-ci les remirent immédiatement aux partisans communistes qui les fusillèrent sans jugement. Il est à remarquer que sur le nombre beaucoup de

victimes appartenaient aux Cetniks du maréchal Mihaïlovitch. Les Cetnicks formaient un mouvement de résistance à l'Armée allemande qui n'avait que le tort d'être également anti-communiste. En 1943, les Anglais avaient abandonné tout soutien aux Cetniks, et une mission américaine qui les avait remplacés en fit autant en octobre 1944, sur pression de Tito. Devant l'emprise communiste grandissante, et le cortège de violences qui l'accompagnait, les Cetniks allèrent, de façon locale, jusqu'à entrer en rapport avec les Cosaques du général von Pannwitz. Cette collaboration pourtant fort restreinte leur valut d'être considérés comme des Oustachis par les Partisans...

Au total, 280.000 Croates furent massacrés en quelques journées de mai 1945 par les hommes de Tito. Un mémorandum a été en son temps soumis à la Croix-Rouge internationale. Il ne lui fut jamais répondu.

Fabrice LAROCHE

Note : La plupart des faits historiques concernant l'histoire des Cosaques et des Croates ont été recueillis dans l'ouvrage d'Erich Kern : « *Les Cosaques de Hitler* » (Collection Action).

CINQUIÈME PARTIE

Documents

I

ASSASSINATS COLLECTIFS DE PRISONNIERS DE GUERRE (ARIEGE)

Un de nos correspondants demeurant à Toulouse nous écrivait en date du 15 janvier 1951 une lettre d'où nous extrayons le passage suivant :

« A Foix (Ariège) le 20 août 1944, 57 soldats allemands cantonnés au lycée se refusant aux ordres qui leur enjoignaient de suivre les colonnes allemandes qui se repliaient vers l'Est, voulurent toutefois sauver l'honneur et ne se rendre aux FFI qu'après un simulacre de résistance. Ils se barricadèrent dans le lycée mais sans un coup de feu se rendirent à la première sommation. Ce n'est pas un acte qui puisse mettre en valeur la Wermacht, mais c'étaient de braves territoriaux qui n'avaient rien de commun avec la Gestapo qui en avaient assez de la guerre et qui préféraient se rendre prisonniers plutôt que d'aller combattre. Sans même un rudimentaire interrogatoire, ils furent entassés dans deux camions, menés dans une carrière à deux km de Foix et *tous massacrés*. Le seul officier qui était avec eux fut promené dans la ville à pied, bourré de coups et de crachats par une glorieuse population, enfin libérée, et fut pendu haut et court sur les allées de Vilotte en face de la mairie. Tout un pays peut en témoigner ».

*
* *

Un correspondant allemand nous communique d'autre part :

« J'ai été témoin dans la nuit du 20 au 21 avril 1945 d'un crime de guerre caractérisé.

Le massacre d'un groupe de soldats de la division S.S. « Gotz von Berlichingen » qui s'étaient rendus aux avant-gardes de l'armée du Général Patton, et devaient être de ce fait considérés comme prisonniers de guerre.

La courte narration du fait, donné ci-joint, et facilement contrôlable auprès du bourgmestre ou de la population du lieu. Ce massacre a eu lieu dans un jardin public, bordant la route allant de Nuremberg à Bamberg, un peu avant le village l'Heroldsberg, mais me semble-t-il sur le territoire de cette commune.

Nous avions pris position depuis le matin 5 heures dans les dernières maisons du village d'Heroldsberg. Nuremberg était presque totalement encerclé, et nous n'avions qu'une mission de retardement pour permettre au reste de la division de se replier sur la ville. Après un très violent bombardement d'artillerie nous rentrâmes en contact avec les Américains vers le milieu de l'après-midi. Ceux-ci représentaient comme je le sus par la suite, l'avant-garde de l'armée Patton, pour nous en ce moment, un adversaire d'une supériorité écrassante, appuyé par de nombreux chars.

Grâce à la prudence excessive des Américains, et à la crainte qu'avaient leurs chars de nos « Panzerfaust », nous pûmes bloquer cette avant-garde jusqu'environ 8 heures du soir, avec des effectifs qui auraient dû céder après la première demi-heure de combat. Toujours est-il, qu'à ce moment, écrasés sous la masse de nos adversaires, n'ayant plus d'armes pour nous opposer à l'avance de leurs chars, nous fûmes débordés, et ne dûmes notre salut qu'à la fuite à travers maisons et jardins ouvriers, n'ayant comme point de repaire unique que le flamboiement de Nuremberg. Au cours de cette fuite, et comme par un mystérieux instinct mes camarades s'étaient regroupés autour de moi. Malheureusement, au milieu de ces jardins clôturés, ne nous laissant qu'un horizon restreint nous perdîmes complètement le sens de l'orientation, et débouchâmes au milieu d'un jardin public bordant la route nationale ; évidemment les Américains motorisés, avaient été plus vite sur cette route, que nous piétons au milieu de notre dédale de jardin. Nous tombâmes donc sur un char américain, accompagné d'infanterie portée, qui stationnait sur le bord de la route, nous avait entendu venir, et nous accueillit vertement. Après l'enfer de fer et de feu qui s'était abattu sur nous, la plupart de mes camarades ne devaient plus se relever ; j'étais moi-même blessé, et je n'entendis plus que le crissement des pas de l'infanterie américaine approchant sur le gravier du square.

Etendu par terre, j'eus la présence d'esprit d'arracher mes insignes de col S.S. Le premier soldat américain arrivé près de moi m'envoya un coup de pied pour s'assurer de mon immobilité, et satisfait se baissa pour me prendre le scalp moderne du vaincu, ma montre-bracelet, il ne me restait plus qu'à me lever, mettre les mains sur la tête, et attendre la suite des événements.

Entouré aussitôt de gens curieux pointant vers moi leurs armes, me désarmant, et commençant à m'arracher mes décorations pour les garder en souvenir. Voyant cela, mes camarades survivants se levèrent à leur tour, furent entourés, et désarmés ; ils n'avaient malheureusement pas pensé à retirer leurs insignes

S.S. Les Américains les rassemblèrent le long de la haie, séparant le square de la route, et là les abattirent en tirant dans le groupe des rafales à bout portant.

Après cette exécution sommaire, le gros de la troupe revint vers moi, et s'aperçurent rapidement que je portais l'aigle sur la manche (1) ; je fus roué de coups de crosses, bien que blessé, et je ne dû d'avoir la vie sauve, qu'à ma connaissance de l'anglais, qui me permit de leur dire que je n'étais pas Allemand, et de leur demander de pouvoir parler à un officier. Par la suite, je subis le sort commun des prisonniers de guerre, reçus un petit carton à passer autour du cou me donnant un numéro donc un état civil, et la certitude de ne plus être battu sans autre forme de procès ».

(1) La Wehrmacht portait l'aigle sur la poche gauche, et la S.S. sur le bras.

*
* *

ASSASSINATS DE PRISONNIERS EN FRANCE

« J'appartenais comme sous-officier et chef des services radio à la 466e section d'une unité de transmissions. Pendant la retraite en France, mon groupe de radio fut placé sous le commandement opérationel du colonel Krappman à Châtillon-sur-Seine. L'ensemble de notre groupe tomba entre les mains des partisans stationnés à Châtillon le 10 septembre 1944 et fut provisoirement interné dans un camp de prisonniers à l'aérodrome de Châtillon, puis, pendant deux semaines, dans d'anciennes baraques de l'armée allemande sur le bord de la Seine. Le commandant des groupes de partisans était un certain Barras ou Barrès de Châtillon qui était fabricant d'alcool ou brasseur, et qui se donnait le titre de colonel. Le 18 septembre sur l'ordre de ce chef de partisans et en sa présence, environ 55 prisonniers parmi lesquels le colonel Krappman grièvement blessé, 2 capitaines, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant de la gendarmerie, 1 sous-officier d'état-major, 1 sous-officier, 1 feldwebel furent mis à part sous prétexte d'être conduits dans un camp disciplinaire. Deux semaines plus tard, j'ai appris du maire du village d'Asnières-en-Montagne où je travaillais que 50 Allemands avaient été fusillés dans la petite ville de Châtillon. Une confirmation me

fut donné plus tard par des camarades qui étaient restés au camp. Un des officiers assassinés avait été quelques jours avant forcé d'assister à l'exécution d'un de ses camarades qui s'était enfui et qui avait été rattrapé et qui fut abattu à coups de mitraillette. Le même compte-rendu cite plus loin plusieurs exécutions individuelles sans jugement de prisonniers allemands, dans la même région de Châtillon-sur-Seine.

Rapport du sous-officier Rudolph Krachner, cité dans Erich Kern *Verbrechen am deutschen Volk :*

*
* *

A Monsieur le Commandant en Chef de la Zone
d'Occupation Française de l'Allemagne.

NUREMBERG, le 28 Octobre 1948.

Mon Général,

Nous plaidons la cause de Madame H. EGLOFF, veuve de médecin, 92, rue Mendelssohn, STUTTGART-SILLENBRUCH. Nous vous prions, mon Général, de nous permettre de vous présenter la demande suivante en faveur de notre délégante.

1) Madame H. EGLOFF était mariée avec le médecin spécial d'orthopédie Dr. med. EGLOFF, né à NUREMBERG le 27 janvier 1885, qui pratiquait sa clientèle à STUTTGART depuis 1913.

Le 26 août 1939 Monsieur le docteur EGLOFF fut appelé au Service Militaire comme Officier de santé, congédié en automne 1940 pour pouvoir continuer sa profession privée de médecin, et appelé de nouveau au service militaire en mars 1941. En août 1941 Dr. EGLOFF devint médecin en Chef de l'hôpital de réserve de la Wehrmacht à REUTLINGEN et il avait cette position jusqu'à sa mort (le 24 avril 1945). Finalement il avait le rang de premier chirurgien de campagne (Oberfeldarzt) égal à lieutenant-colonel (Oberstleutnant).

Le 23 avril 1945 Dr. EGLOFF fut arrêté à REUTLINGEN et fusillé comme otage près de la banlieue à l'après-midi du lendemain par un peloton d'exécution de l'Armée Française sous le commandement d'un Officier français. A son arrestation Dr. EGLOFF portait l'uniforme de la Wehrmacht et la bande de la Croix Rouge.

Le même jour, à REUTLINGEN fut affiché l'avis suivant du commandement militaire de la première armée française :

« Première Armée Française
Commandement Militaire
Avis à la Population.

Un attentat a été commis contre un soldat français à REUTLINGEN dans la nuit du 22 au 23 avril.
Les responsables ont été passés par les armes. Une amende de 200.000 Marks a été imposée à la ville. Le couvre-feu est fixé de 18 heures à 9 heures.

Le Commandant d'Armée ».

Dr. EGLOFF n'avait absolument aucune affaire à l'attentat nommé. Il fut fusillé comme otage sans qu'aucune procédure eût lieu contre lui et sans qu'il eût aucune possibilité de se défendre contre le reproche fait à lui.
A l'égard de l'événement susdit une enquête a déjà été faite par des Officiers du Commandement en chef de la Zone d'Occupation Française. Nous vous prions de vouloir bien vous faire informer des rapports et des résultats de cette enquête.
Nous sommes d'avis que dans l'affaire en question, au contraire des ordres du Commandement Supérieur de la première Armée, une mesure fut prise par une autorité militaire subalterne, une mesure qui ne fut pas approuvée par celui-là.
Nous vous prions, Monsieur le Général, d'examiner la cause et de vouloir bien nous faire savoir votre décision à propos.
Agréez, mon Général, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Signé : Dr. WEISGERBER

*
* *

LE CAMP DES ESTIVAUX

Il est un camp au sujet duquel, depuis la Libération, on s'est efforcé de faire le silence : celui des *Estivaux*.
Comme son nom l'indique, ce camp n'était ni en U.R.S.S., ni en Allemagne, mais en France !
Dès la Libération, un camp fut créé à proximité de Saint-Rémy-sur-Durolle, dans le Puy-de-Dôme, pour y garder tous ceux — et toutes celles — qui étaient, à tort ou à raison, suspectés de « collaboration ». Il y eut bientôt au *Estivaux* plusieurs centaines de détenus, arrêtés illégalement et la plupart du temps sans

motif précis et valable. Gardés par des énergumènes armés jusqu'aux dents de grenades et de mitraillettes, les détenus ne devaient pas tarder à apprendre que, sur le chapitre de l'ignominie, certains Français ne le cédaient en rien aux tortionnaires du Guépéou ou de la Gestapo.

Ce furent d'abord les femmes qui servirent d'amusement aux sinistres gardiens du camp. Lorsqu'elles eurent subi tous les outrages des brutes qui les surveillaient, les malheureuses furent soumises à d'abominables tortures. L'une d'entre elles, originaire de Saint-Rémy-sur-Durolle, après avoir été mutilée, fut exécutée de la façon suivante : traînée au milieu du camp, elle fut gonflée à l'air comprimé, jusqu'à ce que, les intestins éclatés, elle succombe dans d'atroces souffrances.
Elle ne fut, hélas ! pas la seule victime des ignobles bourreaux, qui, trouvant le « jeu » amusant, récidivèrent avec d'autres femmes.
Les corps furent ensuite enterrés dans les champs, dans des tombes creusées par les prisonniers, témoins de ces horreurs.

Mais les tortionnaires ne se contentaient pas d'assassiner leurs victimes ; ils poussaient le sadisme jusqu'à les convier à des « amusements » préliminaires tels que celui-ci :
Une demi-douzaine de pauvres diables, plus morts que vifs, étaient traînés à l'intérieur d'un cercle formé par leurs bourreaux et invités, à coups de baïonnette, à creuser rapidement leur tombe. Quand le trou était jugé assez profond, la victime désignée était précipitée dedans et la horde déchaînée des assassins la piétinait en dansant et vociférant durant des heures.
Quand le spectacle avait assez duré et que la troupe était exténuée, les victimes étaient remises, tant bien que mal, debout et fusillées.

(*Paroles françaises*, 27 mars 1947).

II

EXTRAITS

Extrait de : Advance to Barbarism, *by a Jurist, Thomson and Smith, Londres* 1948.

Ce n'est qu'en avril 1944, époque à laquelle la Luftwaffe était paralysée par le manque de pétrole et que l'issue de la guerre ne pouvait plus faire de doute, que la stricte consigne de silence

sur tous les faits (que je viens de mentionner) fut levée en faveur de Mr. J.M. Spaight, ancien Directeur de Cabinet du Ministre de l'Air, qui fut autorisé à publier un livre intitulé *Bombing Vindicated*... Dans ce livre l'homme de la rue apprit pour la première fois qu'il avait pris son héroïque décision à la date du 11 mai 1940. L'homme de la rue n'avait, naturellement, aucun souvenir d'avoir pris une décision, héroïque ou non, ce jour-là en particulier : en réalité, il ne se souvenait plus d'avoir pris aucune décision depuis bien longtemps, car dans une bonne démocratie, les décisions ne sont pas prises par des gens comme lui, mais par des financiers internationaux, des barons de la presse, des gens en place depuis longtemps, et, à l'occasion, par des membres du cabinet de S.M. Aussi l'homme de la rue était-il perplexe.

Mr. Spaight lui ôta sa perplexité en lui donnant cette éloquente explication : « Comme nous étions ennuyés de l'effet psychologique qui aurait pu être produit par la révélation que c'est à nous que revient l'initiative de l'offensive par bombardements stratégiques, nous nous sommes abstenus de donner à notre grande décision du 11 mai 1940 toute la publicité qu'elle méritait. Ce silence fut une faute. C'était là une splendide décision. Elle était aussi héroïque, aussi pleine d'abnégation que celle de la Russie lorsqu'elle accomplit sa politique de la *terre brûlée*. Elle nous valut Coventry et Birmingham, Sheffield et Southampton, elle nous valut le droit de regarder en face Kiev et Kharkov, Stalingrad et Sébastopol. Nos alliés soviétiques auraient été moins durs pour notre inertie en 1942 s'ils avaient compris ce que nous avions fait » (*Bombing Vindicated*, p. 74).

On feuilleterait en vain les journaux de la guerre pour y trouver à la date du 11 mai 1940 quelque chose de mémorable. Une enquête très attentive peut toutefois mettre en lumière un fait, que des nouvelles plus sensationnelles rejetaient dans l'ombre : la nuit du 11 mai, « dix-huit bombardiers Whitley attaquèrent des installations ferroviaires en Allemagne ». Naturellement, cette nouvelle ne souleva pas beaucoup d'intérêt, surtout du fait qu'elle déclarait seulement que ces installations avaient été attaquées : elle ne disait pas du tout qu'elles avaient été atteintes.

La signification complète de cette nouvelle, révélée seulement quatre ans plus tard par M. Spaight, n'apparut qu'après quelques réflexions. L'Allemagne occidentale était en mai 1940 aussi à l'écart des opérations militaires que la Patagonie. Jusqu'à ce moment, seules des positions qui se trouvaient dans la zone des armées, ou des objectifs strictement militaires comme l'aérodrome de Sylt en Allemagne ou celui de Orkneus en Angleterre avaient été l'objet de pareilles attaques aériennes. Ce raid du 11 mai 1940, quoique banal en lui-même, était un événement qui fait date, puisqu'il fut la première violation préméditée de cette règle fondamentale du droit des gens qui dit que les hostilités doivent être dirigées exclusivement contre les forces combattantes.

Quand, plus tard, il fut nécessaire de trouver une justification à des horreurs comme celles qui eurent lieu à Hambourg quand les faubourgs les plus peuplés devinrent une effroyable fournaise où des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se

jetèrent dans les canaux pour échapper à la terrifiante chaleur de l'incendie, l'excuse principale mise en avant fut qu'il s'agissait d'une représaille des bombardements de Varsovie et de Rotterdam. M. Spaight repousse cet argument avec le mépris qui lui est dû. « Quand Varsovie et Rotterdam furent bombardées, fait-il remarquer, les armées allemandes étaient à leurs portes. Leur bombardement ne fut qu'une opération tactique faisant partie de l'attaqué ». Le Capitaine Liddell Hart accepte le même point de vue. « Il n'y eut pas de bombardement, écrit-il, jusqu'à ce que les Allemands eussent atteint les abords de ces deux villes et dès lors ceux-ci se conformèrent aux règles anciennes du bombardement de siège.

Bombing Vindicated est un livre remarquable : en fait, c'est un livre étonnant pour sa date. M. Spaight ne se contente pas d'admettre que l'Angleterre porte la responsabilité d'avoir pris l'initiative du bombardement des populations civiles, il insiste pour qu'on accorde à l'Angleterre l'honneur d'avoir à la fois imaginé et réalisé ce procédé de guerre. Il se moque de l'explication mise en avant à contre-cœur par le ministre de l'Information de l'époque, à savoir que « tout ce plan magnifique » aurait été conçu parce qu'un avion non identifié avait lâché quelques bombes sur un coteau boisé voisin de Canterbury. Il n'admet pas un instant que la splendide décision du 11 mai 1940 ait pu être réalisée sans préméditation (unpremeditated). Au contraire, il affirme avec force (page 38 de son livre) que cette décision doit être attribuée « à l'inspiration qui vint aux experts britanniques en 1936 « quand l'Etat-major de l'aviation de bombardement fut mis sur pied ». La raison d'être essentielle de cet état-major de l'aviation de bombardement, nous dit-il (page 60 de son livre) était le bombardement de l'Allemagne en cas de guerre ». Un peu plus loin, il dit que naturellement Hitler s'était bien douté de cette intention des Anglais dans l'éventualité d'une guerre et que c'est pour cela qu'il avait « sincèrement cherché à conclure avec l'Angleterre un accord limitant l'action de l'aviation à la zone des opérations ». Finalement, il reconnaît que Hitler entreprit le bombardement de la population civile anglaise, mais à contre-cœur et seulement trois mois après que la R.A.F. eût commencé le bombardement des populations civiles allemandes, et il exprime l'opinion (page 47 de son livre) qu'après avoir commencé il aurait désiré très vivement à tout moment arrêter ces massacres « car à coup sûr Hitler n'avait aucune envie de voir se continuer un bombardement réciproque ».

Le lecteur pourra trouver les éléments du procès exposés avec une joie d'écolier par M. Spaight dans le volume mentionné et avec le détachement objectif de l'historien par Liddell Hart dans son livre *Revolution in Warfare*. Ils sont reproduits encore par le Maréchal de l'Air Arthur Harris dans son livre *Bomber Offensive*. Le Maréchal de l'Air s'accorde avec M. Spaight pour juger avec un grand dédain les militaires du monde entier, et tout particulièrement les militaires allemands qui n'ont pas compris dans les années précédant 1939 que le bombardier lourd allait être une arme beaucoup plus efficace contre les civils que contre les

troupes. Il attribue l'échec de la Blitzkrieg à la politique à courte vue des chefs de la Luftwaffe qui ne se pourvurent pas dès le temps de paix d'appareils destinés à des attaques contre les populations civiles ennemies, omission, déclare-t-il, qui fit perdre la guerre aux Allemands. Car si les Allemands avaient été capables de continuer leurs attaques, écrit-il, Londres aurait incontestablement subi le terrible destin qui fut celui de Hambourg deux ans plus tard. Heureusement, en septembre 1940, les Allemands se trouvèrent à la tête de bombardiers à peu près dépourvus de moyens de combat, de telle sorte que pendant la bataille d'Angleterre, il était aussi facile de les descendre que si l'on avait tiré sur des vaches dans un champ.

**
*

Edgar L. Jones. One war is enough. *Extrait de* The Atlantic Monthly, *vol.* 177, *n°* 2, *février* 1946, *Boston, p.* 49 (*corresp. de guerre*).

« Nous, Américains, nous avons massacré des prisonniers de sang-froid, nous avons pulvérisé des hôpitaux, coulé des bateaux de sauvetage, tué ou blessé des civils ennemis, achevé des blessés, entassé les mourants dans un trou pêle-mêle avec les morts, et dans le Pacifique nous avons dépecé les crânes de nos ennemis en les faisant bouillir pour en faire des garnitures de table pour nos fiancées et nous avons sculpté leurs os pour en faire des coupe-papier. Nous avons couronné nos bombardements au phosphore et nos assassinats de civils en jetant des bombes atomiques sur deux villes à peu près sans défense, et nous avons atteint ainsi un record incontestable d'assassinat en masse à cadence instantanée ».

BIBLIOGRAPHIE

Les actes de guerre qu'on reproche à l'Allemagne ont fait l'objet d'une bibliographie si abondante qu'il faudrait un fascicule presque aussi gros que le présent numéro spécial de *Défense de l'Occident* pour la contenir tout entière. Les crimes dont les Allemands ont été victimes ont inspiré au contraire une liste d'ouvrages tellement mince qu'elle pourrait tenir en quelques lignes.

Bien que ce numéro spécial de *Défense de l'Occident* ait été

réalisé avec les documents que nous avions à notre disposition et sans que nous ayons eu le temps ni les moyens de nous servir de tous les éléments qu'une bibliothèque peut mettre entre nos mains, il nous a paru utile cependant d'indiquer à nos lecteurs quels sont les ouvrages dans lesquels on peut trouver des références plus complètes.

Les premiers éléments parus immédiatement après la guerre sont le fruit d'initiatives individuelles. La plupart sont d'abord de tout petits livres ou simplement ce que les Anglo-saxons appellent des « leaflets » petites brochures de circulation réduite et qui ne sont même pas mises dans les librairies. Parmi les plus connues, il faut citer les ouvrages de J.-P. Veale en Angleterre ; « Advance to barbarism » et de Montgomery Belgion. Aux Etats-Unis la petite brochure de Austin J. App sur le viol des femmes en Allemagne. Quelques années plus tard apparurent des livres plus importants et d'une documentation infiniment plus sérieuse. Ils sont consacrés presque tous aux drames des expulsions des Allemands habitant les territoires annexés par le Reich en 1938 et repris à la suite de la défaite. L'un des plus importants de ces ouvrages est *Europa in Trümmern* du Père Reichenberger, docteur *honoris causa* de l'Université autrichienne de Gratz et concerne les Allemands des Sudètes.

La documentation fournie par le Gouvernement allemand n'intervint environ que 10 ans après les événements.

On peut encore trouver toutefois avec difficulté le « Livre Blanc » publié en 1941 par les autorités allemandes au sujet des atrocités polonaises contre les Allemands de Pologne. Il en existe une traduction française sous le titre *Les atrocités commises par les Polonais contre les Allemands de Pologne* document rédigé et publié sur l'ordre du Ministère des Affaires étrangères du Reich avec pièces authentiques à l'appui, publié à Berlin en 1940, un volume in-4° de 310 p., illustré de nombreuses photographies. En 1958, parut à Bonn un ouvrage important intitulé *Dokumente Deutscher Kriegschaden* (Documents concernant les dommages subis par l'Allemagne), 3 volumes grand in-8°, de 504 p., 718 p., et 386 p. Cette étude extrêmement approfondie établie avec les documents fournis par les différents ministères de la République fédérale concerne dans sa première partie les bombardements aériens et les pertes en vies humaines et en dommages matériels subis par les villes allemandes ; une seconde partie est consacrée au problème des réfugiés mais elle ne traite pas spécialement le problème des populations expulsées et elle pose la question sur un plan plus général juridique et économique ; la troisième partie enfin concerne les efforts qui ont été faits par l'Allemagne pour la reconstruction ainsi que les sommes qui ont dû être consacrées aux paiements des dommages, pertes et réparations dues à la population civile. Malgré le caractère administratif et juridique de cet ensemble de documents, c'est pourtant de ce volume que nous tirerons un certain nombre de tableaux et de chiffres que nous citons parmi les documents à la fin de notre numéro.

Une troisième publication officielle dont nous n'avons pu avoir connaissance a été publiée par le Gouvernement allemand de 1946 à 1951 sous le titre *Dokumentation der Vertreibung der Deutschen aus Ost-Mitteleuropa* (Documentation sur l'expulsion des Allemands d'Europe Centrale et Orientale). L'éditeur est le Ministère des réfugiés à Bonn et la rédaction de ce volume documentaire a été confiée à la Commission scientifique pour l'histoire de la guerre qui siège à Munich. Nous ne savons quelle est la valeur scientifique de cet ouvrage. La seule chose dont nous ayons pu avoir connaissance c'est que la première partie parue en 1962 a été très difficile à trouver dans les librairies et qu'il est à peu près impossible à l'heure actuelle de se la procurer en Allemagne.

Enfin au moment même où nous préparions notre numéro spécial, nous avons eu connaissance d'un ouvrage publié par Erich Kern sous le titre *Verbrechen am deutschen Volk* (crimes contre le peuple allemand) avec le sous-titre *Dokumente allierten grausamkeiten* (Les atrocités alliées), 1939-1940 chez K.V. Schütz à Göttingen. Nous donnons la table des matières de cet ouvrage extrêmement intéressant et riche en faits empruntés à la documentation officielle allemande ainsi qu'aux livres du P. Reisenberger :

1er chapitre : Les Allemands ne sont pas seuls à avoir commis des actes contraires aux lois de la guerre.
2e chapitre : Les Polonais ont été les premiers criminels de guerre.
3e chapitre : Les Français et les Anglais ont abattu des aviateurs contraints à atterrir.
4e chapitre : Les Hollandais sont responsables de l'assassinat de 411 Allemands sans défense.
5e chapitre : Comment les Soviets ont mené la lutte contre les ressortissants allemands établis à l'est.
6e chapitre : 500.000 soldats allemands victimes de la guerre irrégulière des partisans en Union soviétique.
7e chapitre : Le plan Lindeman de bombardement d'extermination criminelle sur la population civile.
8e chapitre : La guerre de franc-tireurs et les assassinats de soldats désarmés de France en Grèce.
9e chapitre : La libération et l'expulsion dans les pays communistes.
10e chapitre : Massacres systématiques des populations allemandes de Yougoslavie.
11e chapitre : Massacres systématiques des populations allemandes de Tchécoslovaquie.
12e chapitre : Les procédés de la libération par les Alliés de l'ouest.
13e chapitre : La conspiration du silence.

Le livre d'Erich Kern est un grand in-8° de 340 p. comportant également un très grand nombre d'illustrations et qui couvre les événement de 1939 à 1949. Il se compose en très grande partie

de rapports devant des Commissions d'enquête, de dépositions de témoins sous serment. Il se présente donc uniquement comme un recueil de documents faisant très peu de part aux opinions personnelles de l'auteur ainsi qu'à la polémique.

Il est à remarquer que les grands organes de la presse française qui parlent si souvent de leur objectivité et qui la considèrent comme une qualité précieuse qu'on doit protéger par toute sorte de précautions, n'ont mentionné aucun des documents que nous venons d'énumérer, qui font partie pourtant de la documentation officielle historique ou qui sont d'une importance telle qu'il est indispensable de signaler leur existence au public.

En dépit de cette conspiration du silence, c'est par un tout autre moyen que l'opinion publique dans notre pays a fini par être mise en garde. C'est l'aspect pittoresque et dramatique de la guerre et des souffrances qu'elle a entraînées qui ont inspiré depuis trois ou quatre ans un certain nombre d'ouvrages largement répandus en France et dans lesquels nous avons puisé comme nos références l'indiquent suffisamment. Tous ces ouvrages ont des auteurs étrangers, allemands ou anglo-saxons, et nous en avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs. La plupart du temps ce n'est pas le souci de la documentation historique ni celui de la vérité qui ont inspiré les auteurs, mais simplement le désir de trouver un beau sujet dramatique capable d'intéresser une couche importante de lecteurs. Dans ces conditions un certain nombre d'épisodes extrêmement dramatiques de la fin de la guerre tels que la prise de Berlin, l'entrée des Russes en Poméranie, et en Prusse, le bombardement de Hambourg, le bombardement de Dresde ont inspiré des livres dont les titres sont nous le croyons dans la mémoire de tous nos lecteurs et que nous nous bornons à rappeler brièvement.

C'est donc de cette manière indirecte que l'opinion publique a été amenée à se faire une image plus exacte des souffrances infligées au peuple allemand par une guerre impitoyable. Nous n'avons fait dans le présent fascicule que de rappeler sous quelques têtes de chapitre les principaux de ces épisodes. Mais il est évident que si l'on voulait faire une étude complète des crimes de guerre des Alliés, c'est un énorme volume bourré de documents qu'il faudrait offrir au public.

Commission paritaire n° 26501
Le Directeur-Gérant de la publication : Maurice BARDECHE
N° d'impression : 626 Imp. H. DEVE & Cie

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N°.....

NOM : .....

PRENOM : .....

ADRESSE : .....

.....

Signature :

Prix numéro ordinaire : 2,50 F

Abonnements. — 1 an : 22 F

Etranger : 1 an : 27 F

Propagande : 50 F et 100 F

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 27, rue de l'Abbé-Grégoire Paris-6e — C.C.P. 65-35-65 Paris.

7,50 F.